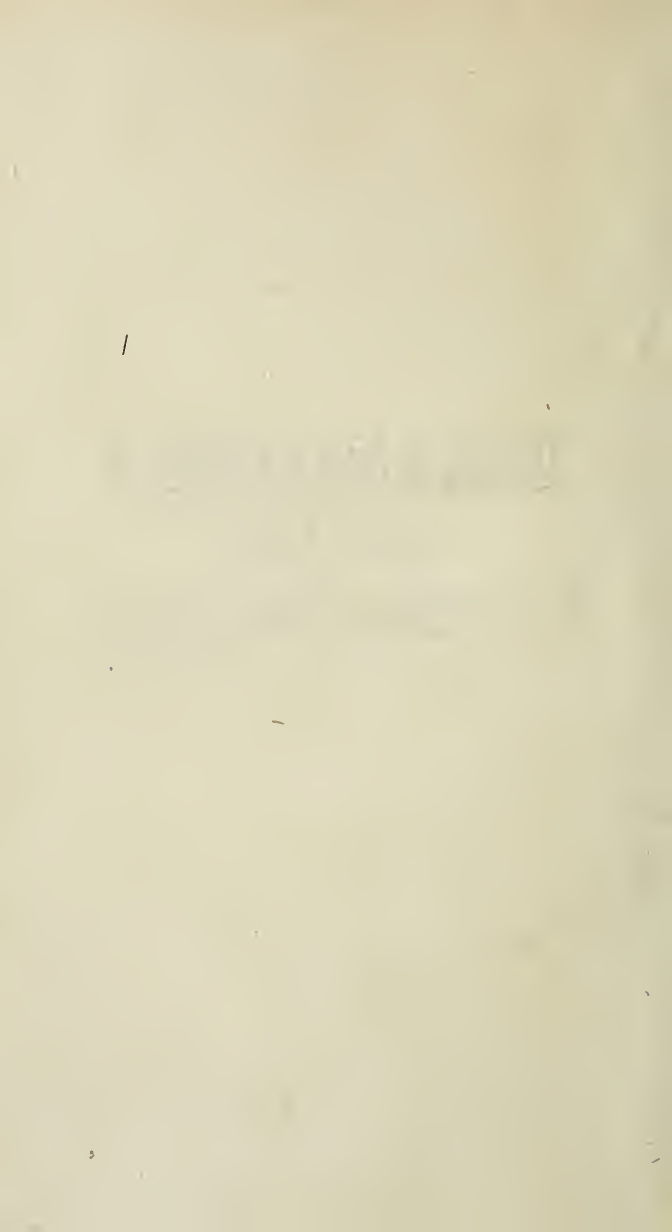




John Yolton
Jan 1959
Munich



PRINCIPES
CONTRE
L'INCRÉDULITÉ.



PRINCIPES

CONTRE

L'INCRÉDULITÉ,

A L'OCCASION

DU SYSTÊME DE LA NATURE.

Par M. CAMUSET.

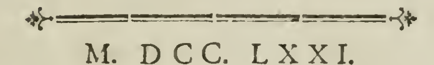
. . . . *Dei vestigia passìm*
Effugis, at delere nequis; te te illa
Sequuntur! Anti-Lucr. Lib. IX.

Prix 40 sols broché.



A PARIS,

Chez { PILLOT, Libraire, rue S. Jacques, à la Providence.
EDME, Libraire, Quai & sous la porte des Augustins.



M. DCC. LXXI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



Relligio vincat.

SI l'Auteur du Syſtême de la Nature vivoit encore ; je ne penſe pas qu'il ſe tînt offenſé de ce que j'écris. Selon ſes principes ; il étoit néceſſité à compoſer l'Ouvrage qui les renferme : & je le ſuis également, à jetter ſur le papier ces réflexions. Je ſouhaiterois qu'il ne fût pas plus difficile, de me juſtifier aux yeux d'un ſage Lecteur ! Je tâche d'établir quelques Vérités, qui détruiſent le Fataliſme ; je fais ſouvent parler le nouveau Philoſophe ; & je réponds à ſes objections. On peut m'entendre, ſans l'avoir lû. Comme je l'ai ſuivi pied à pied ; & que j'ai preſque entierement conſervé ſes titres ; les

Pensées qui se trouvent réunies sous chacun, n'y répondent pas toujours exactement. Mais une Table des Matières suffira, pour diriger ceux qui aimeroient mieux voir les questions dans leur ordre naturel, & sans égard à la marche de l'Ecrivain que je réfute. J'ai insisté beaucoup sur les preuves de la Religion, qui se tirent de l'Infini & di son Idée; parce que je suis persuadé, qu'on devroit moins les négliger. Au reste mon objet n'est pas uniquement de combattre le Systême de la Nature.



TABLE

DES SECTIONS.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit, qui a pour titre : *Principes contre l'Incrédulité.* Cet Ouvrage m'a paru profond, solide & lumineux. A Paris, le 17 Octobre 1770.

RIBALLIER,
Docteur de la Société de Sorbonne, & Syndic de la Faculté de Théologie.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos amés & féaux Conseillers, &c. SALUT. Notre amé le sieur CAMUSET, Nous a fait exposer qu'il désireroit faire imprimer & donner au Public *des Principes contre l'Incrédulité*, de sa composition. S'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis, &c. de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de trois années consé cutives, à compter du jour de la date des Présentes; FAISONS défensesà tous Imprimeurs, &c. d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance. A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur les registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, &c. qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit Sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes. DU CONTENU desqeulles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-causes, &c. VOULONS qu'à la copie des Présentes, &c. foi soit ajoûtée comme à l'original. COMMAN-

dons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, &c. nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le dix-neviéme jour du mois de Novembre, l'an mil sept cent soixante-dix, & de notre Régne le cinquante-sixiéme. Par le Roi en son Conseil.

Signé, LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1372. fol. 372. conformément au Réglement de 1723. A Paris, ce 27 Novembre 1770.

J'ai cédé à M. Pillot, Libraire, le présent Privilége, suivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 22 Novembre 1770.

CAMUSET.

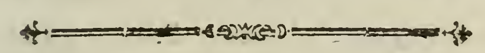
Registré la présente Cession sur le Registre XVIII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 327, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Févrir 1723. A Paris, ce 29 Novembre 1770.

A. M. LOTTIN aîné, Adjoint.

PRINCIPES



PRINCIPES
CONTRE
L'INCRÉDULITÉ.



§. I.

De la Nature.

I.

LA Nature eſt le vaſte aſſemblage de ce qui exiſte. Si l'on adopte la définition; il n'y a rien au-delà de ce grand tout : ce ſeroit ſe contredire évidemment, que de ſuppoſer quelque choſe hors de la ſomme univerſelle.

Mais la Matiere eſt-elle la Nature ? Sommes-nous certains, qu'elle ſeule

jouiſſe de l'exiſtence ? Qui pourroit le démontrer ? Quand même je ne connoîtrois point d'autres réalités ; ſerois-je en droit de ſoutenir, qu'il n'y en a point d'autres ? Comme un homme, qui n'auroit vu qu'une rue de Paris, d'aſſurer que Paris n'a qu'une rue !

I I.

On appelle la nature d'un être, dans un ſens moins général, ſon eſſence propre, ou le concours de tous ſes attributs. Mais gardons-nous de prodiguer aux choſes, des qualités que nous ne ſommes pas certains qu'elles poſſédent: nous nous expoſerions à prendre une chimère pour un homme !

I I I.

Il y a grande apparence que la Nature, ou la ſomme des choſes exiſtantes, eſt infinie : je veux dire, que parmi les réalités qui la compoſent, il eſt du moins un Etre ſans bornes. En effet, le

néant réſideroit-il aux limites de la Nature ? Lui ſeroit-il contigu ? Non, ſans doute ; puiſqu'il n'eſt rien. Cependant s'il en eſt abſent, il faut qu'une réalité y faſſe ſon ſéjour : l'abſence du néant eſt la préſence de l'être. Il y a donc une Subſtance infinie. C'eſt ce que nous appellons Dieu : car ce qui jouit de l'infinité ; ne peut être qu'une choſe ſimple, & couronnée de toutes les perfections. Si vous la concevez compoſée ; il eſt néceſſaire de lui accorder une moitié : or cette moitié égaleroit le tout ; qui eſt la contradiction la plus manifeſte ! Cela nous annonce déja que la Matiere n'eſt point infinie ; & que les tréſors de la Nature contiennent bien d'autres réalités !

I V.

Outre le grand & premier Etre, il exiſte d'autres ſubſtances. Les Loix de la Nature ſont les rapports mutuels, qui régnent entre les choſes dont elle eſt compoſée. Si vous les comparez,

vous les trouverez réciproquement plus ou moins parfaites ; ou elles vous offriront une entiere égalité. Voilà ce qui doit régler notre amour, notre estime à leur égard ; mais quelle peut être la morale d'un Philosophe, qui ne connoît de Loix que celles de la Matière ?

V.

C'est faute d'étudier la Nature & ses Loix, qu'on a élevé tant de systêmes, dont les débris flottent sur tous les siécles. Je souhaiterois qu'on ne les recueillît point aujourd'hui, pour en bâtir de nouveaux, qui éprouveront le même sort !



§. II.

Du mouvement & de ſon origine.

I.

LE mouvement eſt le paſſage d'un corps, du lieu qu'il occupoit, à un autre lieu ; ou ſon changement de diſtance relativement aux corps étrangers. Les corps, qui conſervent toujours la même place, ne ſe meuvent point ; quelque tendance qu'on leur ſuppoſe d'ailleurs à ſe mouvoir.

Je ne vois pas que le mouvement ſoit eſſentiel à la Matière. De ce qu'un corps exiſte ici maintenant, quelle néceſſité qu'il exiſte là dans un moment ? Eſt-il même néceſſaire, que ce corps continue d'éxiſter deux inſtans de ſuite ? Eſt - ce manifeſtement ſe contredire, que de le nier ? Or il n'eſt point de mouvement ſans éxiſtence. Si donc l'éxiſtence n'eſt pas eſſentielle à la

Matiere : par où le mouvement tiendra-t-il à sa nature ?

I I.

Quand le mouvement seroit inséparable de la Matiere, les Incrédules n'en seroient pas plus avancés ; il n'est point éternel ; il faudra donc toujours lui chercher une cause.

* Non, le mouvement n'est point éternel : si cela étoit, toute la durée possible seroit épuisée, & il n'existeroit plus de corps ; c'est trop peu dire, il n'y auroit plus aucun être. En effet la Matiere auroit subi une infinité de changemens successifs ; une infinité de changemens successifs demandent une infinité d'instans, qui égalent évidemment l'éternité complette. N'est-il pas certain que le passé, le présent & l'avenir ensemble ne renferment pas plus

---

* *J'ai déja prouvé cette vérité dans les* Pensées Anti-Philosophiques *imprimées chez Pillot* 1770.

de ſiécles, que n'en contient une infinité d'inſtans? Encore une fois, la durée ſeroit donc entièrement tarie, & il n'exiſteroit plus rien. Mais qui oſeroit admettre cette conſéquence? Avouons donc que le mouvement n'eſt point éternel. Or ſa cauſe apparemment, n'eſt pas la matière en repos?

III.

On s'écrie que l'éternité de notre Dieu enveloppe les mêmes abſurdités! On ſe trompe : rien de plus ſimple que l'Etre qui jouit de l'infinité. L'eſſence de l'infini réſiſte à toute compoſition. Donc l'Eternité de Dieu n'eſt point ſucceſſive; il la poſſéde toute entière à la fois : c'eſt un immenſe préſent, dans lequel nous comptons notre paſſé, notre préſent & notre avenir. Voulez-vous un exemple? J'exiſte dans le lieu : s'il étoit vrai que l'eſpace n'eût point de bornes; j'aurois beau marcher; jamais je ne pourrois ſortir du centre.

I V.

Tout eſt en mouvement dans l'Univers, je le veux : donc tout s'y meut néceſſairement ? Eſt - ce qu'en Philoſophie, le fait démontre toujours le droit ?

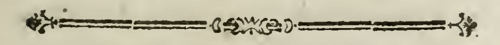
V.

Comment un Philoſophe, qui admet l'attraction, peut-il avancer que tout mouvement ſuppoſe un point de contact, entre le corps mû, & la cauſe motrice qui trouble ſon repos ?

V I.

Eſt-il croyable que les loix du mouvement, telles que nous les connoiſſons, ſuffiſent pour produire des corps organiſés ? Eſt-il raiſonnable de penſer, que des molécules aveugles de matière, en ſe pouſſant, en s'attirant, en ſe repouſſant, puiſſent jamais former un animal ? J'ai vu, diſoit quelqu'un, des

insectes naître d'un morceau de chair échauffée : & moi, répondit un Auteur célébre, je vis l'autre jour un bœuf naître d'un tas de boue !



§. III.

De la Matière.

I.

SI le mouvement n'est point éternel, la matière elle-même a commencé d'être. Auroit-elle passé un tems infini, dans le plus doux repos ? Mais elle ne seroit point encore sortie de ce long sommeil ? Cependant, si elle existe, il faut qu'elle soit en repos, ou en mouvement ; c'est donc qu'elle n'a pas toujours éxisté. On a beau dire qu'elle renferme la raison de son éxistence, les gens sages ne se payent point d'une simple assertion, démentie par l'évidence !

II.

La Matière eſt indeſtructible : donc elle eſt incréée. Qui vous paſſe qu'elle eſt indeſtructible ? On vous démontre qu'elle a reçu l'exiſtence. La cauſe qui la lui a donnée, ne pourroit-elle l'en priver ? Lequel eſt le plus difficile de créer, ou d'anéantir ? Encore une fois, je ne vois pas même qu'un corps ait droit à deux inſtans conſécutifs : il n'y a point de contradiction à le ſuppoſer détruit après le premier. Sur quoi donc établiſſez-vous l'immortalité abſolue de la matière ?

Je conviens toutefois qu'il y a un Etre indeſtructible & néceſſaire ; mais c'eſt l'Etre parfait, c'eſt le Dieu que nous adorons. Son exiſtence triomphe de toutes les hypothèſes ; l'inſtant où il n'y auroit point de Dieu, ſeroit un inſtant d'abſurdité. En effet le néant ne peut avoir de ſiége ; il ne peut réſider nulle part, puiſqu'il n'eſt rien. D'ailleurs

par-tout où le néant n'eſt point, l'Etre y fait ſon ſéjour ; l'abſence du rien eſt une réalité. Donc il éxiſte néceſſairement quelque choſe,& une choſe éternelle, infinie;car cette néceſſité eſt égale pour tous les tems,pour tous les lieux ; & une choſe indiviſible, ſimple , couronnée de toutes les perfections ; car l'infini n'eſt poiut composé , cela répugne évidemment à ſa nature. Voilà le ſeul Etre abſolument néceſſaire que je connoiſſe ; voilà notre Dieu , bien différent de ſes créatures , & ſur-tout de la Matière la plus vile des ſubſtances créées !

III.

La Matière eſt un Etre borné : l'Infini la rejette éternellement de ſon eſſence indiviſible ; elle eſt compoſée de parties ; ſi elle n'avoit point de bornes , ſa moitié égaleroit le tout. La voilà donc dépouillée de l'éternité, de l'immenſité, de l'énergie ; je ne vois plus qu'une maſſe d'argile ſous la main d'un Sage

& Puiſſant Ouvrier. Eh quoi ! c'eſt-là le Dieu des nouveaux Philoſophes ? O homme ! ſouviens-toi de ta dignité : laiſſe cette boue, où l'Auteur de ton être l'avoit placée ; laiſſe-la ſous tes pieds !

I V.

A qui appartiennent ces riches couleurs ; cette pourpre dont le ciel aime à ſe revêtir ; cette verdure étendue ſur les prairies ; cette lumière qui remplit les eſpaces ; l'or qui brille ſur la tête de ces fleurs ? Rien de tout cela n'eſt propre à la Matiere. Vous voyez ce monde ſenſible en repos : Au même inſtant je le vois ſe mouvoir ; il ſuffit pour cela que je preſſe l'organe de la viſion. Nous n'appercevons donc point les mêmes couleurs ? Deſcartes nous avoit appris que ces choſes n'ont leur ſiége que dans l'ame ; mais voici qu'on nous révèle que la penſée tire ſa ſource de la matière, & que la raiſon & la ſageſſe ſe forment de putréfaction.

V.

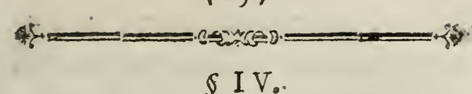
» Quelle plus grande absurdité, dit
» Montesquieu ; qu'une fatalité aveugle,
» qui auroit produit des Etres intel-
» ligens ? » Il trouvoit cela si clair, qu'il
ne l'a pas prouvé. Mais, répondroient
les Incrédules, vous n'avez point exa-
miné la question. Vous eussiez reconnu ;
car vous avez de la sagacité ; vous euf-
siez reconnu, disons-nous, que le mou-
vement, en déplaçant les molécules de
la matière, en les ajustant, les combi-
nant, parvient enfin à les décorer de
nouveaux attributs, de la sensibilité, de la
connoissance, de la volonté ? » Connoître
» un objet, c'est l'avoir senti ; le sentir,
» c'est en avoir été remué ; vouloir, c'est
» être disposé au mouvement ». J'aime-
rois autant qu'on me soutînt, qu'il suffit
de tourner un imbécille de gauche à
droite, pour en faire un homme d'esprit !

VI.

Clarke, disciple du grand Newton,

admettoit un eſpace immenſe : mais il ne tomboit point dans les contradictions, où ſe roulent ceux qui ſuppoſent une Matière infinie. Ce qui eſt infini, eſt eſſentiellement ſimple ; & l'eſpace, ſelon Clarke, eſt revêtu de cette perfection. Or la Matière eſt compoſée ; puiſqu'elle ſe meut. L'abſurdité eſt donc le partage des derniers. Ils ſont les ſeuls qui adoptent une infinité de lignes phyſiques ſans extrêmités ; & qui ſoutiennent que le tout n'eſt pas plus grand que ſa partie.





§ IV.

Des loix du mouvement ; & de la nécessité.

I.

Les loix du mouvement, ne nous offrent point le caractère de la nécessité. Un corps est toujours mû, lorsqu'il est choqué : un corps qui se meut s'efforce toujours de suivre la ligne droite : donc les loix du mouvement sont constantes. Voilà uniquement ce qu'on en doit conclure. Voyez cette boule, qui vient frapper celle qui l'attend. Ne pourroit-elle pas absolument ; au lieu de lui communiquer une partie de sa force ; retourner sur ses pas, & la remporter toute entière ? Une telle avarice vous paroit-elle absurde & contradictoire ?

II.

Je ne vois point de nécessité, j'en-

tends de néceſſité rigoureuſe, dans la chûte des corps. A ne conſulter que l'imagination ; je ne puis concevoir, comment les Antipodes marchent ſur la ſurface de la terre oppoſée à l'hémiſphère que nous habitons : je ne comprends pas davantage, comment le monde ne tombe point continuellement au milieu d'un immenſe âbyme ? laiſſons donc l'imagination avec toutes ſes chimères ; & n'interrogeons que la Raiſon.

III.

On dit qu'une choſe eſt néceſſaire ; lorſque le contraire eſt impoſſible, & renferme une abſurdité palpable ; lorſqu'on ne peut le ſoutenir ſans ſe démentir évidemmenr. C'eſt ainſi que nous avons déjà prouvé que Dieu éxiſte néceſſairement ; que le mouvement a néceſſairement commencé ; que la matière eſt néceſſairement bornée, qu'elle eſt ſortie du néant ; que les Athées ſont dans l'erreur : mais cette derniere

néceſſité ne vient que de la ſuppoſition ; elle n'eſt point abſolue, parce qu'ils peuvent ceſſer d'être Athées.

IV.

En vain vous aſſurez, vous certifiez, vous proteſtez : je ne conçois point que des loix auſſi ſimples que celles du mouvement, ſuffiſent ; je ne dis pas pour former une multitude d'eſpèces organiſées, diſtinguées en deux ſexes, qui ſe conſervent & ſe réparent par les mêmes voies ; mais pour conſtruire un ſeul animal. Les germes éxiſtoient donc dans la matière avant de ſe montrer à mes yeux ? Les loix du mouvement les nourriſſent, les développent, les corrompent enfin ; mais elles ne deſſinent point la machine. Or ces germes cependanr doivent leur naiſſance au mouvement. Donc la premiere impulſion n'a point été ſoumiſe aux loix que nous connoiſſons ; mais immédiatement régie par la Sageſſe ſuprême, qui a ordonné ce vaſte Univers.



§. V.

De l'Ordre & du Désordre, de l'Intelligence & du Hasard.

I.

Les loix de la Nature sont les rapports mutuels des êtres qui la composent. Comparés les uns aux autres, ces Etres sont plus, ou moins, ou également parfaits ; ils contiennent plus ou moins, ou également de réalité. Ils ont donc chacun leur place dans la Nature ; ils y occupent chacun relativement aux autres, celle qui leur est assignée par leur essence, que leur obtient l'excellence de leurs qualités. Voilà ce qu'on appelle l'Ordre nécessaire, imperturbable. Nulle Puissance ne sçauroit le troubler ; faire que ce qui est plus estimable le soit moins ; que ce qui l'est moins le soit plus ; que ce qui l'est éga-

lement le ſoit plus ou moins ; tant que les eſſences données ſubſiſtent les mêmes.

Nous diſons que les choſes ſont dans l'ordre, lorſque nous les voyons arrangées ſelon ces loix invariables : le déſordre eſt un arrangement des choſes contraire à ces mêmes loix. En un mot les Etres créés doivent imiter, autant qu'il eſt poſſible, par leur diſpoſition, la diſpoſition éternelle & néceſſaire des eſſences, qui conſtitue l'ordre primitif.

Un Agent libre, qui choiſit avec préciſion les moyens, qui conduiſent le plus directement à la fin qu'il s'eſt propoſée ; eſt dans l'ordre par rapport à cette fin : mais ſi la fin étoit mauvaiſe ; les moyens ne ſeroient pour lui que la route du crime : ainſi, il ne ſeroit point dans l'ordre à cet égard.

II.

Cependant quelle que ſoit la fin ; ſi nous voyons les choſes y tendre par une

marche conſtante & uniforme ; qui d'ailleurs n'eſt point forcée par la néceſſité ; nous avons droit de juger qu'il y a une intelligence qui les dirige. Lorſque la fin eſt bonne ; elle prouve un eſprit ſage : lorſqu'elle eſt condamnable ; elle annonce un eſprit déréglé. C'eſt ainſi que l'Univers dont les diverſes parties ſont ordonnées à une fin évidemment louable, rend à la ſageſſe de ſon Auteur le plus éclatant témoignage. Mais les imperfections phyſiques, ou les déſordres moraux que nous y remarquons, s'y gliſſent à la faveur de ſon immutabilité. Les unes ne ſuppoſent point de malice dans le Souverain Etre : les autres n'en ſuppoſent que dans la cauſe bornée, qui les produit librement.

III.

Je n'ai droit de regarder comme néceſſaire, que ce que je ſçais ne pouvoir être autrement, ſans qu'il en réſulte une

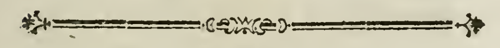
manifeste contradiction. Or d'après ce principe ; il ne m'est pas permis de croire que les miracles, ne sont que des suites inévitables de l'Ordre Physique. Quelle est la Loi connue, qui a du produire ces effets ? Ils rentrent donc pour moi dans la classe des phénomènes, qui annoncent une cause intelligente, par la fin à laquelle ils se rapportent. Une multitude de prodiges opérés en différens tems, en différens lieux, concourent visiblement à établir la Divinité de la Religion Chrétienne. Cette Religion ne m'offre aucune absurdité. Elle reclame d'ailleurs un Etre infini. Elle s'annonce de sa part. La Grandeur de cet Etre, la crainte de lui manquer de respect, doit ajouter un poids immense aux preuves que je tire de la fin plausible des miracles. Ccelui qui n'apperçoit rien ni pour ni contre, doit demeurer dans une parfaite indifférence. Donc celui qui voit d'un côté des motifs graves, qui de

l'autre ne ſont point contrebalancés ; doit ſe rendre abſolument. Il n'appartient pas au néant d'opérer mes jugemens : il ne lui appartient pas non plus de les ſuſpendre. Ce ſeroit autant d'effets ſans cauſe.

I V.

Si l'on marchoit à la lumière de ces principes ; comment pourroit-on croire que l'intelligence eſt née de la matière ? Connoiſſez-vous une propriété, une modification corporelle ; qui une fois poſée, rende le ſujet qui en eſt affecté, ſenſible & raiſonnable ? de façon qu'il y ait une évidente abſurdité à ſoutenir, qu'il n'eſt point revêtu de ces nouvelles perfections ? Vous n'en connoiſſez point ? donc vous ne devez point regarder l'intelligence comme le fruit des combinaiſons de la Matière. Doutez du moins, juſqu'a ce que l'évidence vienne vous fixer. De même que le haſard,

qui n'eſt qu'un pur néant, ſe trouve éxilé de la Nature ; il faut le bannir pour jamais de nos raiſonnemens.



§. VI.

De l'Homme, & de ſa diſtinction en Homme Phyſique & Moral.

I.

A Ne conſulter que mes yeux, je ne vois guères de différence, entre l'homme & le papillon : ou ſi j'en remarque, ce n'eſt pas toujours à notre avantage. Un œuf eſt expoſé aux rayons du Printems. La douce chaleur qu'ils inſpirent, fait éclore le ver, qui s'y tenoit enfermé. D'abord il rampe triſtement, il ſe file enſuite un tombeau précieux, il s'y enſevelit, il en ſort bientôt après, paré des plus riches couleurs. L'homme dans ſa naiſſance, dans ſes

différens états, offre t-il à mes regards plus de merveilles? Non : mais ce qui frappe mes sens, n'est pas l'homme tout entier.

II.

Lorsqu'on a voulu simplifier l'homme, on l'a rendu inintelligible. Quelques Philosophes n'admirent en lui qu'une machine, dont le jeu produit nos sentimens & nos pensées. A leur avis, il n'est » qu'un instrument passif entre » les mains de la nécessité ». Quelle différence entre cet homme *Philosophique*, & un pur Automate!

Cependant il ne faut assurer que les choses dont on est certain. Or comment prouver que l'Auteur qui a fait & écrit le *Systême de la Nature*, par exemple, n'étoit qu'un Automate? Mais, il le dit lui même? N'importe : il est trop modeste!

III.

III.

Je m'offre à vous démontrer l'éxiſtence de cet Homme moral, que vous avez banni de votre Nature ; mais qui demeure malgré vous dans la Nature véritable.

Un Etre qui manque de quelque propriété commune à toutes les choſes matérielles, ſans exception, ne doit point paſſer pour un corps. Or je vois que les réalités matérielles, ont toujours certains rapports de diſtance, avec les objets qui les environnent. Cependant, quoique je connoiſſe mon deſir, ma crainte, ma triſteſſe, ma joie, aſſez pour les diſtinguer du Néant ; je ne remarque point de diſtance entre ces choſes, & les corps qui m'entourent : je ne conçois pas qu'une ligne puiſſe aboutir à ma penſée ; & je conçois bien qu'une ligne peut aboutir à tous les points de la Matière, & à tout ce qui lui eſt inhérent. Donc la Penſée ne s'offre point à

mon eſprit ſous des traits corporels :
Donc mon Ame eſt diſtinguée de la Machine qu'elle gouverne.

Tout ce qui eſt matériel, eſt tellement ſitué dans la Nature, qu'il peut changer de lieu ; qu'il eſt facile de le concevoir tranſporté du voiſinage d'un corps, dans le voiſinage d'un autre corps. Or comment imaginer une penſée, portée d'une ville à une autre ville ? Quel ſeroit le véhicule ?

I V.

M'accordez-vous, que je puis me promener, ou m'aſſeoir quand je le juge à propos ? M'accordez-vous que je puis agir, ou ne pas agir, ſi cela me plaît ? M'accordez-vous que je fais ordinairement ce que je veux ? Il ne m'en faut pas davantage : je ſuis libre, & il y a des mouvemens ſpontanés. Quelle Néceſſité ſeroit-ce, que celle qui me laiſſeroit un tel pouvoir ?

V.

Je ſuis libre ; je le ſens bien. Je choiſis entre deux partis, celui qui me convient ; je le choiſis ſans contrainte ; je puis demeurer indécis. Lorſque je me ſuis déterminé pour le meilleur ; je m'applaudis malgré moi : ſi j'ai préféré le pire, je ſuis forcé de me condamner : quand je n'ai fait que céder à la néceſſité, je me conſole, ou plutôt je ne me reproche rien. Pourquoi rejetter une preuve ſi ſimple, ſi familière, ſi généralement reçue ; puiſque l'on n'a que des Syſtêmes inintelligibles à oppoſer à ſa lumière? Lucrèce, qui voyoit que nous ſommes Maîtres de nos actions ; imagina un mouvement oblique & ſpontané dans ſes Atômes, afin de pouvoir, ſans le ſecours d'un Etre ſpirituel, expliquer ce phénomène. Les Matérialiſtes modernes, qui ſentent l'inſuffiſance de cette explication ; nient tout

ſimplement le phénomène. C'eſt plutôt fait, j'en conviens.

VI.

C'eſt le cerveau, dit-on, qui eſt chez les animaux l'organe intelligent. L'homme a le cerveau plus gros que le bœuf, relativement à ſa taille; il en eſt de même du ſinge : voilà pourquoi ils penſent mieux l'un & l'autre. Je vous avoue que je ne vois point la connéxion : &, ſi je parle comme je ſuis affecté ; j'ajouterai que, quelque gros que ſoit le cerveau du ſinge ; il me ſemble qu'il pourroit bien n'avoir pas plus d'eſprit que le bœuf.

VII.

La Juſtice ſouveraine du Dieu dont nous démontrons l'exiſtence, ne nous permet pas de nous croire de purs Automates. Nous diſcernons le bien du mal : à quoi nous ſerviroit cette connoiſſance, ſi nous n'étions pas libres de

choiſir l'un, & de rejetter l'autre ?

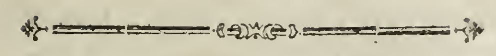
Nous ſouffrons : la vie que nous traînons ſur la terre, eſt à chaque pas traverſée de douleurs. Un Etre Juſte & Puiſſant ; qui doit conſéquemment rendre à chacun ce qui lui appartient ; ſeroit-il immobile à ce Spectacle, ſi nous étions innocens ou incapables de mérite ? Il ne dépendroit pas de moi, de ne point déteſter mon état, lorſqu'il eſt affligeant. Cependant je ne dois pas le déteſter ; puiſque les maux phyſiques ſont dans l'Ordre de la Providence. Je pécherois donc, quoïque néceſſairement : & Dieu lui-même ſeroit l'Auteur de mon crime. Il eſt donc certain que je ſuis libre ; il eſt certain qu'il y a en moi autre choſe que de la Matière.

VIII.

Qu'on cherche, ſi l'on veut, l'origine de l'homme phyſique dans les propriétés & le mouvement de la Matière ; pourvu qu'on admette une cauſe intel-

ligente, qui préside à l'ouvrage. La Matière a commencé d'exister; ses modifications ne se sont point succédées éternellement; il y a des combinaisons dont on ne trouve point la source dans les Loix connues de l'Univers, celles d'où résultent les espéces organisées. Qu'on dise, si l'on veut, que l'homme Physique est une production coordonnée à ces Loix, & au Globe que nous habitons; rien de plus vrai. Le Grand Etre qui a créé le Monde, & qui le gouverne, a du mettre une liaison étroite entre toutes les parties qui le composent. Mais sur-tout l'homme Moral, est la production d'un Agent immatériel.





§. VII.

De l'Ame, & de la Spiritualité.

I.

LA ſubſtance qui aime & qui connoît, n'eſt pas entièrement inviſible à elle-même. Nous ſçavons ce que c'eſt que ſentir & penſer ; nous le ſçavons aſſez, pour aſſurer que ce n'eſt pas rien. Ainſi lorſque nous parlons de notre ame ; nous déſignons par ce mot quelque choſe de certain. Mais dans cette choſe nous ne remarquons pas les propriétés inſéparables de tous les Etres corporels. Nous concluons de-là que notre ame n'eſt rien de pareil à la Matière, & que cependant elle eſt une vraie réalité. Voilà ce qu'entendent les Métaphyſiciens, lorſqu'ils diſent que l'Eſprit eſt une ſubſtance indiviſible, inétendue. Ils ne laiſſent pas de conſidérer à part tantôt l'en-

tendement, tantôt la volonté. Mais ce ſont de pures abſtractions, qui ne portent aucune compoſition dans le Sujet.

II.

Ce qui cauſe le mouvement, doit ſe mouvoir; objecte l'Incrédule. Or l'Ame eſt la cauſe des mouvemens de notre corps ?

Vous êtes dans l'erreur. La premiere cauſe du mouvement, eſt néceſſairement immobile. Souvenez-vous que le mouvement, n'eſt point éternel. Une infinité de changemens ſucceſſifs auroient occupé l'Eternité complette. Or l'avenir n'eſt point paſſé, je penſe ?

De plus il eſt au moins douteux, que nos Ames donnent par elles-mêmes, & ſans intermède, l'impulſion à la Machine qu'elles gouvernent. Si mon bras ſe léve ou ſe baiſſe; c'eſt par l'action d'un nombre preſque infini de reſſorts, dont les plus habiles Anatomiſtes, n'ont qu'une idée très-imparfaite, & dont j'ai

long - tems ignoré jusqu'à l'éxistence. Comment puis-je vouloir remuer des ressorts que je ne connois pas ? Il est donc souverainement vraisemblable que c'est l'Auteur même de cette machine merveilleuse qui la fait jouer à mon gré. Si l'Auteur du Systême de la Nature eût attendu pour écrire, qu'il sçût parfaitement ce qu'il falloit faire pour remuer les doigts ; nous n'eussions pas vû son livre, même après sa mort.

III.

Ne dites pas, que lorsque le corps marche, l'ame suit respectueusement ses pas : ou bien dites aussi, que l'esprit ne peut se transporter, à sa manière, d'un lieu à un autre lieu, sans que le corps l'accompagne. Mais, pendant le sommeil, combien de pays ne parcourons-nous pas en imagination, tandis que nos membres demeurent immobiles sur la plume ? Est-il nécessaire que l'ame s'agite davantage, lorsque le corps fait

effort pour franchir l'efpace de quelques milles ?

IV.

L'ame fubit des changemens à mefure que le corps fe développe ou décroît; des fentimens douloureux l'avertiffent de nos maladies ; le bon état des organes réveille le plaifir ; mais nulle analogie entre les modifications des deux fubftances. Le développement de nos idées ou de nos paffions, ne fe fait point dans l'efpace comme celui de nos membres; elle ne décroiffent point en perdant du volume ; le plaifir & la douleur n'établiffent point entre nous & la Matière qui nous entoure, de nouveaux rapports de diftance. L'Etre qui fait un tout perfonnel de ces deux chofes fi oppofées, eft l'auteur unique de leurs changemens ; fa puiffante main touche également les efprits & les corps.

Quand mon ami eft trifte, je le fuis : je me réjouis avec lui ; les fentimens

agréables ou pénibles qu'il éprouve, m'affectent par contre-coup : cependant nous sommes deux.

V.

La plaisante preuve que celle qu'on tire des noms *Rouach*, *Pneuma*, *Spiritus*, pour démontrer que l'ame n'est qu'un souffle! Quand les Hébreux, les Grecs, les Latins se seroient trompés sur son essence, que s'ensuivroit-il de-là ? Mais on peut les justifier. Il est de fait, que tant qu'un homme respire, il est vivant. Or qui empêche, que ces peuples n'ayent désigné la vie elle-même; que l'on ne conçoit guères dans l'homme sans la pensée; par la respiration qui nous l'annonce ?

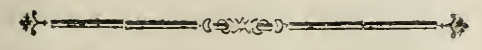
V I.

O homme! souviens-toi de ta dignité! éléve-toi au-dessus de cette boue où rampe ton foible corps! Cette machine que tu prenois pour toi-même,

ne reçoit les influences, que d'une enceinte bornée de Matière : tu étends tes regards ſur l'immenſité de la Nature! Quand le monde ſeroit infini ; cette vaſte ſubſtance n'agiroit pas ſur tes organes, ſelon chacun des points de ſa réalité. Les mouvemens exigeroient une éternité, pour ſe propager juſqu'au centre, où tu ſerois. Mais ta penſée ſaiſit l'Etre ſans bornes ; elle le contemple ; elle en raiſonne : ſon eſſence eſt donc d'un ordre ſupérieur : on te ſéduit, lorſqu'on veut te perſuader, que l'homme n'eſt qu'un automate plus parfait. Tu es forcé de t'eſtimer plus que le papillon, qui jouit d'organes, dont tu n'es point décoré !

V I I.

Si l'ame étoit immatérielle, comment le feu pourroit-il brûler, dans l'autre monde, les ames dés méchans? Auſſi facilement que dans celui-ci.



§. VIII.

Des Facultés intellectuelles.

I.

LA connoiſſance eſt une eſpéce de ſentiment ſublime ; c'eſt une perception de la préſence des idées. Toutes les modifications de l'ame ſuppoſent quelque connoiſſance. C'eſt ainſi qu'on peut dire, qu'elles ſont dérivées de la faculté de ſentir.

II.

Il eſt une ſeconde eſpèce de ſentimens, que nous n'éprouvons qu'en conſéquence de l'action des corps étrangers ſur notre corps : comme la douleur d'une bleſſure, le plaiſir d'un concert.

Mais ſoit que notre cerveau ſubiſſe les impulſions, auxquelles les ſentimens qui nous affectent ſont attachés ; ſoit qu'ils naiſſent en nous ſans aucune cauſe

occafionnelle, c'eft toujours l'ame qui eft le fiége de ces penfées diverfes. Elles ne réfident pas plus dans la Matière, qu'une ligne dans la trifteffe ou la joie.

III.

Du cerveau naiffent les nerfs, qui fe répandent de-là par-tout le corps de l'animal, & dont les filets innombrables vont fe terminer à la furface des organes. Ce font autant de tubes déliés, où coule perpétuellement la plus fubtile des liqueurs. Que la fenfation s'opère en conféquence des fecouffes, que reçoit le cerveau, par la tenfion & le relâchement des nerfs, ou par le reflux des efprits dans leurs rameaux imperceptibles ; je vois bien-là des changemens de diftances ; mais je n'apperçois ni raifon, ni prudence, ni mémoire, ni volonté.

IV.

Les Défenfeurs du Matérialifme,

avouent que l'hypothèſe des *Ames-corps*
n'eſt pas ſatisfaiſante. Pourquoi donc la
ſoutiennent-ils ? Ils nous répondent,
que c'eſt parce que la péſanteur ne s'explique pas plus facilement dans la Matiére, que la faculté de ſentir. C'eſt
peut-être, que l'une n'y eſt pas plus
réelle que l'autre ? Au reſte, qui vous
force d'expliquer ce que vous dites
vous-mêmes que vous n'entendez pas ?

La peſanteur ne nous embarraſſe
point : nous ne la croyons point de
l'eſſence des corps. Nous ne voyons pas
qu'un corps qui éxiſte actuellement,
doive éxiſter néceſſairement dans un
inſtant : & comme il faut un inſtant
pour paſſer d'un lieu à un autre lieu ;
nous n'oſons aſſurer qu'il aille plutôt
de haut en bas, que de bas en haut,
par une ſuite inévitable de ſa conſtitution.

V.

La ſucceſſion de nos penſées ne dé-

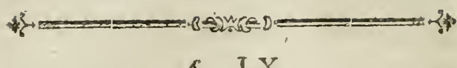
montre point que l'ame ſoit diviſible comme les corps; autre choſe eſt la durée; autre choſe eſt l'étendue. L'eſprit éxiſte dans le tems; donc il éxiſte dans l'eſpace? Où eſt la connexion? Nous diſons que l'ame eſt immatérielle; mais non pas qu'elle eſt immuable: il n'y a que l'Etre parfait qui jouiſſe de cet attribut. Il eſt éternel; & conſéquemment ſa durée n'eſt point ſucceſſive: car ce qui eſt infini eſt ſimple néceſſairement; d'où naît l'immutabilité. L'eſprit éprouve des changemens auſſi bien que la Matière: donc il eſt étendu comme la Matière. Ce raiſonnement n'eſt certainement pas démonſtratif!

V I.

La mémoire nous fournit une preuve de l'immatérialité de l'ame, qui n'eſt point à mépriſer. Je me ſouviens des idées qui m'ont frappé, des ſentimens qui m'ont pénétré, de mes plaiſirs, de mes douleurs. Mon eſprit réunit donc

ſes modifications paſſées & les préſentes dans un point indiviſible de durée. Lorſqu'un corps eſt mû vers l'orient ; il ne reſte plus en lui aucun veſtige du mouvement vers l'occident. Mon ame, au contraire, ſe repréſente en même tems tous les états contradictoires, où elle s'eſt trouvée ſucceſſivement. Elle ſe repréſente à la fois le plaiſir, la douleur, la joie, la triſteſſe, l'ignorance & la vraie Philoſophie.





§. IX.

De la Morale & de la Politique.

I.

LA morale & la politique, pourroient-elles retirer du matérialiſme quelques avantages ? Oui, ſi l'opinion qu'il n'y a point de Dieu ; que l'homme juſte & le méchant n'ont rien de plus l'un que l'autre à eſpérer ou à craindre après la mort ; que tout ce qui arrive eſt commandé par la néceſſité ; ſi cette opinion, dis-je, étoit propre à former de bons citoyens & des gens vertueux.

La Religion nous montre un Etre ſage, juſte, puiſſant, infini, qui préſide à l'Univers ; qui veut que nous aimions nos ſemblables autant que nous-mêmes ; qui menace de tout le poids de ſa colère dans un autre Monde éternel, celui qui troublera le repos de la ſociété dans ce monde périſſable ; celui qui ré-

ſiſtera aux Puiſſances chargées d'y établir & d'y maintenir l'ordre ; celui qui violera les droits d'un ſeul membre de la grande famille, qu'il compoſe avec les autres hommes. Il n'eſt donc pas clair que nos dogmes ſoient moins utiles que ceux de la nouvelle Philoſophie !

I I.

Voulez-vous voir juſqu'à quel point un Chrétien, qui mérite ce nom, porte l'obéiſſance & le dévouement à la ſociété & à ſes ſouverains ? La Religion & l'Egliſe Univerſelle, ſon infaillible interpréte, nous ordonnent de leur obéir en tout ce que la raiſon ne condamne pas évidemment : elles nous défendent de jamais nous révolter, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être. Or toutes les preuves qui établiſſent la vérité du Chriſtianiſme, s'empreſſent de venir à l'appui de cette Loi (*). Pour

---

(*) *Chacun des dogmes révélés, jouit indiviſible-*

nous en dispenser, il faudroit des miracles plus solemnels, plus multipliés que ceux qui se sont opérés en faveur de la Religion pendant l'espace de six mille ans dans les différentes parties de l'Univers, & qui démontrent la Divinité de Jesus-Christ. Encore, après tant de prodiges, il nous resteroit les barrieres invincibles de la Loi Naturelle. Voyez qu'un vrai Chrétien est éloigné du Fanatisme ? Que produit de pareil votre aveugle destin ?

III.

Quel est le Sujet qui n'ait pas à son Prince les obligations les plus essentielles ? Et quel devoir plus sacré, que celui de la reconnoissance ? Si nous jouissons de la vie; si nous coulons nos jours

---

ment avec les autres, de toutes les démonstrations qui nous assurent que l'Evangile n'est point l'ouvrage de l'homme

dans la ſécurité ; ſi nous pouvons dire : *cela eſt à moi* ; n'eſt-ce pas aux Loix que nous le devons ? Or, qui fait obſerver les Loix, ſinon les Miniſtres de la Juſtice, & ſur-tout le Souverain ? Il eſt donc évident qu'il n'eſt pas un ſeul homme, qui n'ait reçu du chef de l'Etat les plus grands bienfaits. Donc la Raiſon & la Religion s'uniſſent pour nous recommander le reſpect & l'amour envers celui que la Providence a placé ſur nos têtes. Ce n'eſt pas ſeulement les Princes en général ; c'eſt celui qui eſt revêtu de l'autorité ſuprême, qui a droit immuablement ſur nos cœurs. Je dis plus : quand un Pere outrageroit ſon fils ; cet enfant n'eſt pas autoriſé à le haïr. Eſt-ce ainſi que raiſonne l'Athéiſme ?

I V.

Le bonheur eſt la perfection de notre être, jointe aux honnêtes plaiſirs qu'elle admet. Il eſt complet, lorſqu'il eſt conſtant & durable à jamais.

V.

Il y a des habitudes de deux ſortes. Une branche que j'ai pliée une fois, conſerve de l'aptitude à l'être de nouveau dans le même ſens ; voilà ce qu'on appelle habitude corporelle. Un eſprit qui s'eſt occupé de quelque penſée, peut déſormais avec plus de facilité s'y appliquer encore : voilà une habitude ſpirituelle. On ne doit pas dire que le mortel généreux qui s'eſt accoutumé à réſiſter aux paſſions, & qui en eſt devenu le roi, ne doive ſon ſceptre qu'aux paſſions mêmes. La machine joue ſon jeu ; mais ce qui l'arrête lorſqu'elle eſt en train, n'eſt pas la machine même.

V I.

L'éducation eſt l'art de former des Hommes, des Citoyens, des Chrétiens. Il faut cultiver ſans ceſſe l'eſprit & le cœur d'un éléve ; aider ainſi la raiſon à ſe développer ; & lui faire contracter

d'heureuſes habitudes. Mais oublier qu'un enfant eſt un être raiſonnable, & croire qu'il ſuffit de l'accoutumer au frein; c'eſt, ſi je ne me trompe, le mettre à l'écurie.

VII.

La Politique, eſt l'art de gouverner les paſſions des hommes; & de les faire ſervir au bien général de l'Etat, & de la Société. Ses Loix, comme toutes les autres, ſont compriſes dans le Code de la Nature; je ne veux pas dire de la Matière.

VIII.

La Société ne peut ſubſiſter ſans Souverains : elle a choiſi ſes chefs; mais une fois revêtus de la ſuprême Autorité, elle n'a plus droit de les en dépouiller. Dieu, qui aime eſſentiellement l'Ordre, ne le permet pas. D'ailleurs, il eſt le ſeul qui peut inſtituer les Rois; & qui les inſtitue par le choix des Nations.

La Foi jurée à nos Princes, eſt une barriere que nulle Puiſſance ne ſçauroit rompre jamais. Athée, vous ne regardez que votre Siécle; & ſouvent même que votre Individu. Jettez les yeux ſur l'immenſité de l'avenir; comptez, ſi vous le pouvez, les générations futures; percez les ténébres épaiſſes qui couvrent la Poſtérité: voyez ce que la plus foible révolution eſt capable d'opérer ſur la ſurface du globe, & dans des tems infinis? Si vous en êtes effrayé, admirez donc la ſageſſe de nos maximes. Nous laiſſons à l'Etre parfait, le ſoin de juger nos Maîtres; honneur qu'il s'eſt à lui ſeul réſervé. Nous ſçavons obéir juſqu'à la mort: tant nous craignons de troubler la tranquillité publique, ſans laquelle il ne peut y avoir ſur la terre ni vertu, ni bonheur.

IX.

Il me ſemble que les Athées ſont auſſi excellens Politiques, qu'ils ſont bons Chrétiens.

X.

X.

Il y a peu d'actions abominables, qui n'ayent eu quelquefois des applaudissemens; mais la Raison ne donne jamais au crime, son suffrage; & la Religion défendit toujours jusqu'aux moindres délits.

XI.

Non, la Religion ne prétend point seule régler notre conduite. Le Chrétien, qui vit dans un Etat Monarchique, suit d'autres Loix pour le détail de la vie civile, que celui qui est né sous un gouvernement Républicain. Nous sommes hommes & citoyens avant d'être Chrétiens; & nous ne sortons point de la société, pour entrer dans l'Eglise.

XII.

Si, par impossible, le *Sage* se trouvoit réduit à choisir entre le malheur

& le crime, il ſe décideroit pour le malheur ; mais ſous un Etre parfait, il y a contradiction, qu'un homme ainſi diſpoſé, ſoit jamais dans la néceſſité de devenir criminel ou malheureux ; il y a contradiction, que la ſomme de ſes douleurs ſoit plus grande que celle de ſes plaiſirs ; il y a contradiction, que ſon éxiſtence, à tout prendre, ne ſoit pas pour lui un bien réel.

Aux yeux de l'Incrédule, le plus grand des biens, c'eſt, ſans doute, la vie préſente. Sa probité ne pourroit donc enviſager le ſquélette de la Mort ?

XIII.

La Religion ne propoſe à nos deſirs ni l'or, ni les voluptés, ni les honneurs. L'objet qu'elle nous offre, eſt un objet infini : tous peuvent en jouir à la fois : c'eſt ainſi qu'elle bannit les jalouſies & les haînes. Dans un Etat, où tout ſeroit égal pour chacun ; ce qui eſt impoſſible quand les biens aux-

quels on aſpire , ſont bornés; on ne ver-
roit jamais d'ennemis, point de rivaux.
Nous vivons ici-bas ſans ambition: ſi nous
ſommes vraiment Chrétiens, nous comp-
tons pour rien tous ces avantages paſ-
ſagers , que ſe diſputent les paſſions ;
nos deſirs ſont fixés ſur un bonheur que
chacun peut poſſéder tout entier : ce-
pendant , on prétend que la Religion ne
nous rend ni pacifiques , ni ſociables.





§. X.

Des Idées.

I.

LE ſeul homme (*) qui ait approfondi encore la grande & intéreſſante queſtion des idées, fut badiné pendant ſa vie, & même après ſa mort : c'eſt la plus ſolide réponſe que ſes adverſaires oppoſent juſqu'à préſent à ſes raiſonnemens démonſtratifs.

I I.

Nous connoiſſons l'Infini, c'eſt un fait : je ſçais qu'une ligne qui ſeroit infinie, ſe prolongeroit au-delà de toutes les lignes bornées; qu'elle n'auroit point de bout. Je penſe qu'il n'y a perſonne qui puiſſe nier cette vérité ; ainſi je néglige toutes les chicannes que l'on a

(*) *Malebranche.*

coutume de faire ſur la nature de cette idée.

Je vous demande ſeulement : eſt-ce un pur néant que votre eſprit apperçoit, lorſqu'il penſe à l'infini ? ou bien eſt-ce une réalité ? C'eſt une réalité, dites-vous. J'inſiſte, & je vous demande de nouveau : eſt-ce une réalité finie, ou un être ſans limites ? C'eſt une choſe bornée, répliquez-vous ; mais que je ſuppoſe croître *toujours*. Si je vous priois de me développer ce que vous entendez par ce terme, *toujours*, vous retrouveriez encore l'infini ſous cette expreſſion, & ainſi de ſuite.

L'idée de l'infini ne peut être un amas d'idées finies ; car l'infini n'eſt point compoſé de parties ; ou ſa moitié ſeroit égale au Tout. Qu'eſt-elle donc ? ſinon un éclat de la divine ſubſtance, qui éxiſte, par conſéquent ?

III.

Je ſçais que le Dieu que la Reli-

gion propoſe à nos adorations, eſt un Etre ſuprême, dont les perfections ſont également infinies en nombre & en réalité. J'entends ſi bien cette définition, que je diſtingue par-là très-facilement le premier Etre, & d'avec le néant, & d'avec tout ce qui n'eſt point lui. Or, comment pourrois-je m'élever juſqu'à diſcerner non-ſeulement l'infini, mais une infinité d'infinis divers ; ſi l'indiviſible ſubſtance, qui les renferme, ne ſe manifeſtoit à moi ? Aſſurément une diverſité infinie d'eſſences poſitives ne ſe connoît point par négation. J'apperçois donc l'infiniment infini : donc il éxiſte, & ſi tout infini eſt néceſſairement ſimple en ſubſtance ; à plus forte raiſon l'infini par excellence, l'infini en toutes maniéres, l'infiniment infini, le Dieu auquel la Religion rend ſes hommages, & que l'Incrédulité blaſphême ?

I V.

Les idées, ſelon l'immortel Malebranche, ſont néceſſaires : elles ne ſont point nées avec nous ; mais bien plutôt nous ſommes nés pour les contempler : elles ſont préſentes à l'ame dès le premier inſtant de ſon exiſtence. Soit que je m'applique à l'idée de Dieu, ſoit que je n'y faſſe point d'attention, elle ne ſe ſépare jamais de mon eſprit. Il m'eſt libre de penſer à Dieu : or je ne puis vouloir penſer à une choſe, ſans y penſer déja, au moins confuſément. Au reſte que les nouveaux Philoſophes ne s'élévent point, juſqu'aux plus ſublimes régions de la Métaphyſique : nous ne le trouverons pas mauvais. La tête peut tourner lorſqu'on n'eſt point accoutumé à voler ſi haut : il eſt bien plutôt fait de croire bonnement, que toutes les idées nous viennent des ſens.

V.

Je ſuis effrayé, s'écrioit un Anti-Cartéſien du ſiècle dernier : on avance que les bêtes n'ont point d'ame : on en dira bientôt autant des hommes. Vous vous effrayez de peu de choſe, répondit quelqu'un : Deſcartes ſoutient que les bêtes ne ſentent point, ou, ſi vous voulez, que nous n'avons point de preuves qu'elles ſoient ſenſibles ; mais qui croiroit ſur ſa parole, que les hommes ſont incapables de douleur ? Quand je ſouffre, qui me démontrera que je ne ſouffre pas ?

V I.

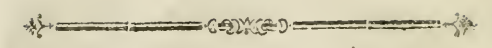
Tous les hommes ont l'idée de l'infini : il n'y a pas deux infinis du même genre dans la Nature : donc l'idée de l'infini eſt une idée commune. Il en eſt des yeux de l'eſprit, à peu près comme de ceux du corps. Pluſieurs ſpectateurs peuvent regarder le même édifice : ils

en admireront les beautés, ſelon qu'ils jouiront d'un organe plus ou moins parfait.

VII.

Les vrais Théologiens raiſonnent, comme les autres, ſur des axiomes évidens, & ſur des faits inconteſtables. Ils bâtiſſent auſſi ſolidement que les Géometres; mais tout le monde n'eſt pas Newton ou Boſſuet.





§. XI.

De la Liberté.

I.

J'ai cru jusqu'ici que j'étois libre, que je faisois ce que je voulois, que je m'abstenois d'agir, quand je le jugeois à propos; & assurément j'avois un préjugé bien légitime, le sentiment intérieur de ma liberté. La Raison, d'accord avec *mon préjugé*, me confirmoit dans cette pensée. Un être qui est successivement affecté de plaisir & de douleur, me disoit-elle, doit être capable de mérite. Autrement il détesteroit son état, lorsqu'il souffre; il le détesteroit nécessairement, invinciblement : sa volonté seroit en contradiction avec celle de l'Etre suprême, auteur de la douleur, comme de toute autre modification réelle & physique des substances, qu'il a créées. Si je suis libre, au contraire,

je puis ſouffrir avec patience les douleurs paſſagères, qu'il m'envoye ; dans la ferme perſuaſion, que, ſous un Dieu juſte, l'innocent ne ſçauroit être malheureux, recevoir plus d'afflictions que de biens. Ainſi mon cœur n'eſt point dans cette hypothèſe, forcément déréglé. Je me reprochois à moi-même, malgré moi, les plus légères fautes ; & je m'applaudiſſois, lorſque j'avois fait quelque action louable.

Aujourd'hui on répond à tout cela : Et quoi ? Qu'il ne faut pas s'étonner, ſi toutes les facultés de l'ame ne s'expliquent pas d'une manière ſatisfaiſante en la ſuppoſant matérielle, parce que la péſanteur eſt un phénomène qui n'eſt pas, dit-on, plus facile à comprendre.

I I.

Quel eſt le Théologien qui nie que l'ame agiſſe ſur le corps, & le corps ſur l'ame, au moins comme cauſes occaſionnelles & ſecondes ? Cela détruit-il la

liberté ? Nous disons ordinairement que ces deux substances ont besoin d'un intermède ; que Dieu lui-même en fait ce tout personnel, qu'elles composent ; qu'il suffit pour cela qu'il imprime des pensées dans l'ame en conséquence des mouvemens du corps, & qu'il opére des mouvemens dans le corps en conséquence des pensées de l'ame. Voilà les causes occasionnelles dont on rit ; mais sans en faire voir le ridicule.

III.

Quoi ? nous ne penserions jamais que malgré nous ? Nous ne nous appliquerions jamais librement à une idée ? Nous ne pourrions jamais détourner notre esprit de celles qui se présentent ? C'est nous insulter. Qu'est-ce que la folie ?

IV.

Il n'est point vrai, à parler en rigueur, que la liberté soit la base de la

Religion. La raiſon nous démontre l'éxiſtence d'un Dieu, par des millions de preuves. Comparant avec la juſtice de ce Souverain Etre, les faits inconteſtables qui arrivent tous les jours; je conclus que je ſuis libre : en effet, me dis-je à moi-même, la parfaite juſtice ne ſouffre point, que celui qui eſt également incapable de mériter & de démériter, ſe trouve jamais ſoumis à la douleur. D'ailleurs le ſens intime de ma liberté, je l'aurois indépendamment de la révélation. C'eſt ainſi que les Incrédules, en voulant ſapper les fondemens de la Religion, frappent ſouvent à côté.

V.

N'eſt-il pas certain que nul eſprit, quelque perçans que ſoient ſes regards, ne ſçauroit voir ce qui n'eſt point? Qui en doute, répondez-vous? Permettez-moi de vous faire encore une queſtion. Suis-je jamais néceſſité à juger ce que je ne vois point? Il ne m'eſt pas poſſi-

ble de ne point croire que deux fois deux font quatre, parce que cette vérité m'eſt évidente ; mais ne puis-je pas toujours m'abſtenir de donner mon conſentement à ce qui n'eſt point manifeſte ? Si j'en ai la facilité, & tout homme auſſi bien que moi, nous ſommes maîtres de nos déterminations ; puiſqu'il eſt conſtant d'ailleurs, que ſouvent nous adhérons à ce qui n'eſt point évident.

V I.

Il ne faut pas confondre la liberté avec l'indifférence. Un être à qui tout ſeroit égal, n'agiroit jamais, il manqueroit abſolument de motifs ; mais celui qui eſt vraiment libre, eſt capable d'agir. Les corps ſont indifférens au mouvement ou au repos : c'eſt pourquoi ils ne ſe meuvent jamais d'eux-mêmes.

V I I.

L'idée de l'Etre ſans bornes, nous eſt

continuellement préſente ; quoique nous n'y faſſions preſque jamais réfléxion. Nous penſons à cette vaſte réalité ; nous l'appercevons toujours quand nous nous occupons des objets finis, & ſur-tout quand nous concevons le fini en général : car le plus grand des êtres bornés, ne peut ſe connoître que par la ſubſtance illimitée : donc les biens finis ne nous ſéduiſent pas invinciblement. Nous trouvons dans les immenſes tréſors de l'Etre, qui nous ſont toujours ouverts, de quoi détacher nos déſirs des faux biens qui nous enchantent ; de quoi les fixer pour jamais.

VIII.

Le plaiſir eſt néceſſairement agréable, & la douleur amère ; mais l'amour même des plaiſirs nous en fait ſacrifier de légers, pour en obtenir de plus ſolides ; & la haîne de la douleur nous engage à ſouffrir un moindre mal, pour en éviter un plus grand.

IX.

La volonté eſt ce tranſport, ce vol de l'ame vers la cauſe de nos plaiſirs : voilà des expreſſions métaphoriques ; mais de peur que certaines perſonnes ne les prennent à la lettre ; je dis que la volonté eſt l'amour invincible de l'ame pour la vraie cauſe de ſa félicité, que ſouvent elle ignore. Le moindre plaiſir réveille cet amour, parce que ſon motif eſt le bonheur. Or tout plaiſir nous rend heureux plus ou moins. Mais il n'y a que la préſence du ſouverain bien, qui puiſſe fixer nos cœurs irrévocablement.

X.

Tant que mes plaiſirs ſont ſuſceptibles d'accroiſſement, je deſire toujours ; ſi un plus grand bien ſe préſente à moi, je quitterai celui dont je jouiſſois : donc je ne ſuis attaché invinciblement à aucun plaiſir ſur la terre ; & pourvû qu'on me montre le ſouverain bonheur, je

trouverai des forces pour rompre mes liens. Ce ne ſont donc pas les chaînes de la néceſſité qui me captivent ? Plein de l'idée de l'Etre parfait, je ne ceſſe jamais entièrement de penſer à la ſuprême félicité, que je ne trouve jamais dans les objets finis.

X I.

La Religion bien entendue, a-t-elle produit beaucoup de ſuïcides ? Mais malheur aux Athées mélancoliques !

X I I.

Les difficultés de la morale ont leur ſource, principalement dans les circonſtances ; dont il eſt ſouvent très-difficile de s'aſſurer. On s'accorde généralement ſur les principes ; il n'en eſt pas de même lorſqu'il s'agit de l'application. Voilà ce que diſoit Platon, long-tems avant nous ; & la Raiſon beaucoup plus long-temps avant lui.

XIII.

Une action qui n'eſt point coupable, ne laiſſe jamais de remords : une action forcée abſolument, n'eſt jamais criminelle. Donc nous ne voyons point de néceſſité dans les actions, dont nous avons coutume de nous repentir. On peut être fâché d'avoir agi ; mais on ne ſe le reproche jamais, lorſqu'on ſçait qu'on a manqué de liberté ; lorſqu'on ignore même ſi l'on étoit libre. Quel eſt l'objet du remords ? Toute paſſion a ſon objet ; vous direz que celui du remords eſt une chimère ? reſte à ſçavoir, ſi une chimère peut être ſentie : les méchans ſe ſentent rebelles à la Raiſon.

XIV.

Pour découvrir les cauſes, qui influent ſur nos volontés, & qui nous déterminent néceſſairement à chaque inſtant de notre vie ; il faudroit, ſelon

vous, une *ſagacité ſinguliere*. Je le crois, puiſque ces cauſes n'éxiſtent point.

X V.

Les Fataliſtes trouvent le Fataliſme juſques dans la Religion ; ils reſſemblent aſſez bien à cet Antiquaire, qui, pour avoir conſidéré trop ſouvent des médailles marquées d'une croix, trouvoit des croix ſur la monnoie.

X V I.

Voici comme l'Athée démontre que nous ne ſommes point libres :

» L'Ame au moment où elle agit,
» ne peut agir autrement : au moment
» où elle choiſit, ne peut choiſir autre-
» ment : au moment où elle délibére,
» ne peut délibérer autrement : au mo-
» ment qu'elle veut, ne peut vouloir
» autrement ; parce qu'une choſe ne
» peut pas éxiſter, & ne point éxiſter
» en même-tems... Ainſi la liberté ne
» ſe trouve ni dans la volonté, ni dans

» la délibération, ni dans le choix, ni
» dans l'action.... Quand donc l'ame
peut-elle exercer ſon empire?

Remarquez, je vous ſupplie, que la liberté ne conſiſte point à pouvoir faire dans le même tems deux choſes contradictoires. Si c'eſt-là ce que vous entendez par liberté; nous vous accordons que ni l'homme, ni Dieu ne jouiront jamais de cette abſurde puiſſance. Lorſque nous diſons qu'un être eſt libre; nous voulons indiquer par-là, qu'il peut paſſer de l'action à l'inaction, ſortir de ſon repos pour agir, faire une choſe ou une autre comme il le juge à propos; mais nous ne prétendons pas que ſa liberté ne ſoit point limitée par la contradiction. Ecoutez donc votre raiſonnement; je ne changerai rien au ſens éxact des Phraſes.

» L'ame ne peut, dans le même
» tems, agir d'une façon, & ne point
» agir de cette façon : elle ne peut à la
» fois choiſir un parti, & ne pas choiſir

» ce parti : elle ne peut point délibérer
» d'une maniere, & ne pas délibérer
» de cette maniere au même instant :
» elle ne peut vouloir actuellement, &
» ne pas vouloir la même chose «.

D'accord. Que s'ensuit-il de-là ? Je ne vois plus la conséquence !

XVI.

Quand le dogme de la liberté ne serviroit qu'à justifier Dieu, & à le décharger des désordres moraux, que nous voyons dans cet Univers ; notre respect profond pour l'Etre suprême, dont nous connoissons l'éxistence, seroit un motif suffisant de l'admettre ; puisqu'il n'est pas possible autrement de sauver le plus flatteur de ses attributs, sa sainteté infinie.

Je conçois parfaitement un Dieu Saint, malgré les crimes qui souillent la face de la terre ; dès que je reconnois que l'homme est libre. En effet, c'est de ce souverain Etre que j'ai reçu l'existence,

& toutes les facultés dont je ſuis revêtu.
Je ſuis maître de mon ſort, avec les ſecours qu'il ne refuſe à perſonne. Quelle injuſtice m'a-t-il faite, en me créant? Il m'a mis à portée de mériter une éternelle félicité; il m'a donné, & il me conſerve à chaque inſtant, le pouvoir de choiſir entre le bien & le mal. Une créature dont la volonté ſeroit néceſſairement déſordonnée, à la vérité, ne mériteroit aucun châtiment; mais ſon déſordre n'en éxiſteroit pas moins; & ſi Dieu en étoit l'Auteur; c'eſt en lui que réſideroit le péché.

N'eſt-ce pas de Dieu, dites-vous, que nous tenons notre conſentement au crime ou à la vertu? N'eſt-ce pas lui qui le forme en nous? Non: ce conſentement eſt de nous. C'eſt nous qui l'accordons ou qui le refuſons. Dieu nous a fait, & nous fait perpétuellement libres; donc il nous détermine irréſiſtiblement à chaque action particuliere? Ne ſentez-vous pas, que ce raiſonne-

ment n'eſt qu'une manifeſte contradiction?

Vous me demandez, ſi je ſuis indépendant de la ſuprême puiſſance, dans mes actions particuliéres? Je réponds, que je puis agir, parce que Dieu m'a créé; parce qu'il me crée encore, ou me conſerve capable d'agir. Tout ce qu'il y a de phyſique dans mes actions; tout ce qu'il y a de réel, de poſitif; eſt ſon ouvrage. Mais conſentir ou ne point conſentir, eſt de mon reſſort : ce n'eſt rien de phyſique. Je tiens de Dieu tout l'être que je poſſéde, & néanmoins je ſuis maître de mon conſentement.

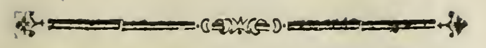
XVII.

La Prédeſtination que nous croyons n'eſt point un Fataliſme. Dieu favoriſe une portion du genre humain; mais il ne fait point d'injuſtice au reſte : il n'a réprouvé perſonne antécédemment à ſes démérites : les Elus mêmes ſe ſauvent librement. Il y a plus : le dogme de la

Prédeſtination, de quelque maniere qu'on l'entende, renverſe de fond en comble le ſyſtême du Fataliſme : la néceſſité ne connoît point de choix. Cependant les Incrédules ſoutiennent que nous ne pouvons, ſans devenir Fataliſtes, admettre la Prédeſtination.



§. XII.



§. XII.

Dangers du Fatalisme.

I.

Qu'est-ce que la Vérité ? Ce sont les rapports mutuels, qui régnent entre les êtres. Le vrai n'est donc pas fondé sur l'utile, mais bien l'utile sur le vrai. La Vérité renferme tous les rapports, & l'utile n'en renferme qu'un certain ordre. Pour rejetter le systême du Fatalisme, il suffiroit qu'il fût faux. Or il est encore infiniment dangereux.

II.

Je ne suis point étonné qu'un Philosophe, qui se croit pure machine ; ne trouve pas mauvais, que les Loix le *débâtissent*, s'il a été mal construit. Tous les jours on en fait autant à une maison qui menace ruine. Mais moi, qui sens

de la douleur lorſqu'on me frappe ; &
qui ſuis très-perſuadé que la douleur ne
peut s'infliger avec juſtice, qu'à un être
libre qui l'a méritée ; ou qui conſent à
la ſouffrir, dans l'eſpérance d'un plus
grand bien : je ne me familiariſerois nul-
lement avec les cruels principes, qu'a-
dore le Fataliſte. Quoi ? parce que j'ai
fait une action, que je ne pouvois m'em-
pêcher de faire, & que vous appellez
crime ; je ſerai obligé de boire, ſans
murmurer, la coupe, qui n'eſt deſti-
née dans l'eſſence des choſes ; qu'à
celui qui a de plein gré, & ſans au-
cune néceſſité véritable, enfreint les ré-
gles ſacrées de la Nature ? Et vous me
dites que la Religion eſt barbare ? La
Religion, cette protectrice éternelle de
l'innocence ? La Religion qui montre aux
Rois mêmes, dont la puiſſance eſt in-
dépendante ſur la terre, un Etre ſupé-
rieur, témoin & juge à la fois de leurs
plus ſecrettes penſées ?

III.

J'ai vû quelquefois des enfans, battre la pierre qui les avoit fait tomber : mais j'ai toujours vû les gens ſenſés en rire. Nos Philoſophes ont commencé par humaniſer la Matière, dans leur bas âge : maintenant, ils font Dieu matériel. Lequel eſt le plus raiſonnable ?

IV.

» En décernant des gibets, des ſup» plices, des châtimens quelconques aux » crimes ; on ne fait autre choſe, que » ce que fait celui qui, en bâtiſſant une » maiſon, y plaee des gouttieres «. Idée noble !

V.

Cependant nos Magiſtrats n'ont jamais intention de punir que les délits volontaires. Ils ſe contentent d'enfermer les foux, dont la démence eſt conſtatée ; & de les mettre ainſi hors d'état de nuire

à leurs aſſociés, & à eux-mêmes. Dieu préſerve le genre humain de Juges Fataliſtes, & qui n'y prendroient pas garde de ſi près !

VI.

» La Religion n'eſt qu'une foible barriere contre les penchans de notre » cœur «. Pourquoi donc, dans le Chriſtianiſme, tant d'exemples de Vertu ? Pourquoi tant de Martyrs ? Perſonne n'apporte-t-il en naiſſant d'autres inclinations, que celles de la Charité ?

Hélas ! quoique la Morale de l'Evangile, ne ſoit que la Raiſon écrite ; combien il en coûte pour la pratiquer ! J'en prends à témoin nos Philoſophes : ſont-ce nos Myſtères, ou nos Maximes qui les effrayent le plus ? Or la Loi de Jeſus-Chriſt a été pratiquée ; elle l'eſt encore aujourd'hui.

V I I.

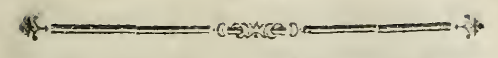
Ce n'eſt pas des caprices d'un conſeil politique, que dépendent les notions du juſte & de l'injuſte. Ce n'eſt pas même de l'utilité des choſes, quoique l'*erreur ſoit toujours nuiſible*. Les régles de la vertu ſont écrites en caractères éternels dans les eſſences des êtres. Dès qu'il éxiſte actuellement quelques réalités ; il éxiſte entr'elles des rapports. Elles ſont plus ou moins parfaites les unes que les autres, ou abſolument égales. C'eſt dans ce code immuable & néceſſaire, que nous devons chercher les principes de notre conduite. Heureux celui qui a le courage de le feuilleter, de le méditer ſans ceſſe ! C'eſt de-là que les Légiſlateurs ont tranſcrit le droit civil & public. La Vérité ſeule fait le bonheur des nations : le faux eſt un néant, qui ne peut ſoutenir l'édifice de la Société : elle s'abyme, ſi elle n'eſt fondée que ſur le menſonge.

VIII.

Un Fataliſte conſéquent ; ſuppoſé même qu'il reconnût, que le tout eſt plus grand que ſa partie ; voudroit-il donner ſa vie pour la Société ?

IX.

Les Incrédules ne nous ont pas encore démontré, qu'il y a contradiction à ſuppoſer quelque choſe autrement qu'elle n'exiſte. Or ce n'eſt qu'à ce prix, qu'ils peuvent acheter le droit d'écrire que tout eſt néceſſaire. Ils n'ont pas encore mis dans la balance, d'un côté tous les inconvéniens de l'opinion qu'ils défendent ; & de l'autre ceux de notre croyance, pour nous faire voir à l'œil, que la maſſe des derniers, eſt du moins auſſi peſante. Or ce n'eſt qu'à cette condition, qu'ils pourroient ſoutenir, que le Fataliſme n'eſt point dangéreux.



§. XIII.

De l'Immortalité ; & de la Vie future.

I.

DANS le Syſtême des Matérialiſtes ; l'ame n'eſt qu'une portion de cette ſubſtance étendue, que nous appellons notre corps. Quel droit ont-ils d'aſſurer qu'elle périt à la mort ? Le corps ſe diſſout ; il eſt vrai ; mais il ne s'anéantit point. Où fixerez-vous le dernier terme de cette décompoſition ? Peut-être que l'eſprit, eſt une de ces particules, je ne dis pas indiviſibles, mais ſi déliées, qu'elles ſont à l'abri du tranchant que la Nature emploie, pour diviſer la Matière. Si cela eſt ; mon ame ne ſe détruit point avec mes organes. Mais qui vous a dit à vous, que cela n'étoit pas ? Que pouvez-vous donc alléguer contre l'immortali-

té ? Vous ſur-tout, qui permettez de croire, que la penſée eſt eſſentielle à chaque molécule ?

Ou c'eſt la Matière qui penſe en nous ; ou c'eſt une ſubſtance qui n'a rien de commun avec elle. Si vous accordez à l'étendue, la gloire de penſer ; dites-moi quelle eſt la portion de mon cerveau ou de mon corps, qui jouit de l'intelligence ? Afin que je ſache ſi la main de la mort, peut la dépouiller de cette faculté ?

II.

L'ame eſt un être incorporel ; car toute réalité matérielle a des rapports de diſtance avec les autres parties de l'Univers ; que nous le voyons manifeſtement ; & que nous ne trouvons rien de pareil dans la penſée. Or puiſque l'ame eſt inétendue, il eſt évident que les ruines du corps ne peuvent tomber ſur elle : il eſt évident que l'anéantiſſement même de la Machine, quand on

le ſuppoſeroit, n'entraîneroit point ſon anéantiſſement: car elle en eſt diſtinguée. La mort lorſqu'elle frappe mon corps, ne détruit pas plus mon ame, que l'ame d'un Antipode.

III.

Nous qui croyons un Dieu; nous aſſurons qu'il conſervera nos ames, & ne nous laiſſera jamais retomber dans le néant. En effet l'Etre Suprême approuve nos bonnes actions; & condamne nos déſordres. Donc il récompenſe les hommes vertueux, & punit les méchans: car le plaiſir doit être le prix de l'innocence; & la douleur la ſolde des coupables. Dieu connoit toutes choſes: il eſt revêtu de la Puiſſance Souveraine. Eſt-ce que ſes jugemens ſe réduiront à de pures ſpéculations? Tout eſt en Dieu parfaitement d'accord: Tous ſes attributs ſe confondent dans l'unité. Or la Puiſſance ſeroit-elle de concert avec la

Sageſſe ; s'il ne récompenſoit, & ne puniſſoit jamais ? Dieu ſeroit-il le Juſte par excellence ?

Mais de plus : il eſt impoſſible, qu'il récompenſe, ou puniſſe ; ſinon avec une éxacte équité. Donc il décernera des ſupplices infinis, pour des fautes infinies en malice. Or notre capacité de ſouffrir eſt bornée. Ce n'eſt que par leur durée éternelle, que les peines peuvent égaler des crimes infinis. L'énormité de l'offenſe, ſe meſure par la grandeur de l'offenſé. Donc Dieu conſervera éternellement les ames des ſcélérats. Le néant n'eſt point un état de douleur : ainſi, il ne leur eſt point deſtiné. Mais les dégrés de la peine, ſeront marqués ſelon l'ordre des crimes.

Cependant, ſi l'Etre Suprême conſerve les méchans, pourquoi anéantiroit-il les Juſtes ? L'homme Dieu, par ſes ſatisfactions infinies, déſarme la céleſte vengeance. Les Loix eſſentielles réſer-

vent au pécheur, une coupe inépuiſable. J. C. par la dignité de ſa perſonne, attache un prix immenſe aux douleurs qu'il a éprouvées dans le tems. Une éternité entière de ſupplices, décernée contre de pures créatures, n'exprimeroit pas mieux la haîne infinie d'un Dieu pour le vice ; ni ſa Puiſſance illimitée. Il fait tout d'un coup, ce qu'il ne feroit que ſucceſſivement, ſans notre Rédempteur. Sa bonté rentre dans tous ſes droits : il peut, ſans ſe démentir, nous rendre heureux ; ſi nous voulons.

Voilà donc une preuve poſitive de l'Immortalité. Nous trouvons dans la Divine Juſtice, une raiſon d'aſſurer ; que les Subſtances Intelligentes ne périront jamais. En effet ; s'il eſt évident que les ames coupables ne retomberont point dans le néant, d'où la main de Dieu les a une fois tirées ; qui pourroit s'imaginer que les ames vertueuſes, duſſent y être un jour replongées ?

IV.

Les Ames vertueuſes plaiſent au Souverain Etre : pourquoi donc les anéantiroit-il ? Je ſçais que leurs mérites demeurent toujours bornés. La même lumière qui me montre dans l'eſſence des choſes, que les crimes s'eſtiment par la majeſté de la perſonne offenſée ; m'y fait lire auſſi, que le prix des bonnes actions, ſe tire de la dignité de l'Agent. Or conſtamment, l'homme eſt un Etre fini. Donc il ne peut mériter par lui-même une récompenſe éternelle. Mais enfin Dieu eſt bon, il l'eſt ſans meſure ; & il exerce ſa bienveillance ſur les hommes, autant que les Loix ſupérieures de ſa Juſtice, de ſa Sageſſe, peuvent le lui permettre. Il nous a créés, c'eſt un fait. Pourquoi détruiroit-il ſon ouvrage, ſi ſon ouvrage lui plaît ? Il lui eſt impoſſible, de ne point approuver un être, qui lui reſſemble ;

qui régle sa conduite sur l'Ordre immuable des choses. Un tel être, mérite au moins quelque récompense. L'approbation d'un Dieu, ne doit point être stérile pour lui. Le Néant est un état moyen, qui ne suppose en Dieu ni haîne, ni bienveillance. Donc l'existence & le bonheur, sont le partage d'un homme, qui obéit fidélement à la Raison.

D'ailleurs, si l'Etre Suprême nous récompense; il nous récompensera en Dieu, c'est-à-dire, infiniment. Donc il nous conservera éternellement; puisque notre capacité de jouir est limitée, ainsi que notre capacité de souffrir.

Je ne prétends pas que le bonheur surnaturel, auquel nous aspirons; & que la Religion nous promet au nom de notre grand Médiateur, soit dû à nos mérites. Je ne prétends pas même, que les gens de bien ayent aucun droit sans lui, à l'existence. Le seul principe que j'invoque ici, c'est que Dieu agit en

Dieu, en Etre Infini. Un Roi ne récompense pas comme un autre homme : ses dons doivent être magnifiques ; dignes de la main qui les répand. De même, les présens d'un Dieu veulent être infinis ; pour porter le caractère de la Divinité. Tant il est vrai, que la bonté de l'Etre Suprême, surpasse en quelque sorte sa Justice ! Il ne se conduit pas ainsi lorsqu'il punit. Il ne suffit pas, que celui qui décerne des châtimens au crime, soit l'Etre sans bornes : Il n'a droit d'infliger aux méchans des supplices éternels, que parce qu'il voit dans leurs cœurs, une opposition infiniment coupable à l'Ordre & à la Vérité.

V.

L'Etre Parfait est immuable. Donc ses ouvrages doivent ; autant qu'il n'y a point de raison supérieure, qui le défende ; porter l'empreinte de cet attribut.

Jamais d'inconſtance ; & le moins de changement poſſible, dans les œuvres d'un Dieu. Or d'après ce principe, n'ai-je pas droit de préſumer, que mon ame eſt immortelle? Quelle eſt la Loi Supérieure, qui s'oppoſe à la perpétuité de ſon éxiſtence ? Faites-la-moi connoître : ou ſouffrez du moins, que je n'appuye pas mes opinions ſur des chimères. Je ne vois rien, qui éxige l'anéantiſſement de la penſée.

VI.

On ne ſe perſuade pas facilement, que les Patriarches ayent ignoré le dogme de l'immortalité. Rien n'étoit plus facile à ces grands hommes, que de raiſonner ainſi : Le Dieu que nous ſervons, & qui nous aime ; eſt revêtu de la Puiſſance infinie. Que lui en couteroit-il, de nous conſerver l'éxiſtence, qu'il nous a donnée. » * Je te ferai Père

* *Geneſ. Ch.* 13, & *Ch.* 18.

» d'un grand Peuple, dit-il à Abra-
» ham;... je rendrai ton nom célébre;
» & en toi feront bénites toutes les fa-
» milles de la Terre.... Pourquoi Sara
» croit-elle, qu'elle n'aura point de
» fils? Eft-il quelque chofe d'impoffi-
» ble à l'Etre Suprême »? Celui qui
donne la vie, a le pouvoir de la con-
ferver? Si l'Eternel nous honore de
fon amour; il nous le prouvera par des
bienfaits dignes d'un Dieu. Mais rien de
borné, ne porte le caractère d'une ma-
gnificence infinie? » Je te bénirai, dit
» il encore à Ifaac, » à caufe d'A-
braham mon ferviteur.... » Je fuis le
» Dieu d'Abraham, le Dieu d'Ifaac, le
» Dieu de Jacob, répète-t-il plufieurs
» fois à Moïfe ». Or Dieu n'eft point le
Dieu des morts? Ce raifonnement fi
fimple, auroit-il échappé à tous les Sa-
ges du Judaïfme? Dieu eft Tout Puif-
fant: donc, s'il aimoit fincèrement nos
Pères, ils éxifteront à jamais. Nous fom-

mes pénétrés de la plus vive douleur, à la mort de nos amis. Dieu n'eſt donc point l'ami des morts ? Qui de nous, voudroit donner à ſon ami un fétu, pour toute marque de ſon attachement ; ſi ſon ami étoit dans le plus grand beſoin ?

V II.

J'ouvre le livre de Samuël ; & je trouve qu'un Prince malheureux, forcé d'en venir aux mains avec ſes ennemis, ſans reſſources, aveuglé par le déſeſpoir, eut recours à un art qu'il avoit lui-même proſcrit de ſes Etats. Il quitte ſes habits Royaux, & ſe fait conduire chez une Devinereſſe ; il lui commande de faire venir Samuël, mort depuis quelque tems. La Pythoniſſe obéit ; Saül reconnoit le Prophète, ou croît le reconnoître ; n'importe. Ce Simulachre lui annonce tous les malheurs, qui alloient

tomber ſur ſa tête criminelle, & diſparoît incontinent.

Là-deſſus, je raiſonne avec vous. Il eſt donc vrai du moins, que Saül crut voir Samuël ? il eſt vrai qu'il avoit déſiré de le voir, quoiqu'il fut mort ? Donc, avant la captivité de Babylone, on tenoit que la mort n'eſt point l'anéantiſſement de notre être : on étoit perſuadé que l'homme penſe, lorſque ſon corps eſt diſſous ; qu'il n'eſt plus un corps vivant & animé.

VIII.

Pourquoi cette affectation d'appeller la mort un ſommeil, & la vie un voyage ? n'eſt-ce pas inſinuer un réveil, une Patrie, où l'on eſpère d'arriver ? » (*) » Monte ſur cette montagne ; dit Dieu à » Moyſe ; meurs, & ſois réuni à ton » Peuple. » On ne ſçut jamais ce qu'étoit devenu le corps de Moyſe : ainſi il

(*) *Deuter. Ch. 32. v. 50.*

n'eſt point queſtion d'une ſimple ſépulture, parmi ſes pères.

IX.

Il ne s'agit pas de ce qu'on a cru ; mais de ce qu'il faut croire. C'eſt pour cela que l'Athée eſpère d'amener le genre humain à ſes opinions ; quoique pendant ſoixante ſiécles, on ait conſtamment adoré un Etre Suprême. Vous ſouteniez que le dogme d'une vie future, n'avoit pris naiſſance chez les Hébreux, qu'après la captivité : je vous le paſſe ; vous n'aviez peut-être pas lû leurs livres : d'ailleurs ce n'eſt point, encore une fois, de ce qu'on a penſé ; mais de ce qu'il faut penſer, qu'il s'agit entre nous. Quand l'ancien Teſtament garderoit un ſilence auſſi profond, ſur l'immortalité de l'ame, que vous le prétendez ; qu'auriez-vous à répondre aux témoignages de l'Evangile ? Que pourriez-vous oppoſer à cette foule de Miracles, qui établiſſent la Divi-

nité de Jesus-Christ, & conséquemment la vérité de ses promesses ? » Les mé-
» chans iront aux feux éternels, & les
» justes prendront possession de la vie
» qui leur est destinée pour jamais. *Ibunt*
» *hi in ignem æternum, justi autem in*
» *vitam æternam* «. Vous direz, peut-être, que le terme *æternum* n'est point assez clair ? Interprétez-le par d'autres phrases, dont le sens est plus évident.
» *Vermis eorum non moritur, & ignis*
» *non extinguitur.... Operamini non*
» *cibum qui perit, sed qui permanet in*
» *vitam æternam* «.

Avant de soutenir, qu'il n'y a point de vie future, il faudroit avoir démontré, que la Religion est fausse : ce n'est pas un petit ouvrage.

X.

» Voici, dit l'Incrédule, comment rai-
» sonnent les partisans de l'immortalité :
» tous les hommes desirent naturelle-
» ment de vivre toujours ; donc ils vi-

» vront toujours. Ne pourroit-on pas
» leur rétorquer l'argument, en leur di-
» ſant : tous les hommes deſirent natu-
» rellement d'être riches ; donc tous les
» hommes ſeront riches un jour « ? Point
du tout ; ils vous répondroient ſur le
champ : qu'il eſt faux, que tous les hom-
mes deſirent naturellement d'être riches.
Ils vous citeroient des exemples, & ils
triompheroient à coup sûr. Ils vous met-
troient enſuite au défi : » Eſt-il, fut-il,
» ſera-t-il jamais un mortel ſans goût
» pour la félicité éternelle & parfaite « ?
Vous ſeriez forcé d'abandonner l'affir-
mative. Donc, ajoûteroient-ils, cette
paſſion eſt naturelle : il n'y en a point
de plus générale, de plus conſtante, de
plus forte. Au contraire, ſi la ſoif des ri-
cheſſes eſt violente dans certains cli-
mats, où l'or darde ſes rayons ; elle eſt
nulle ailleurs : elle varie ſelon les circon-
ſtances. Montrez-moi un ſeul exem-
ple, où les deſirs vraiment natu-
rels, n'ayent que des objets imaginai-

res ? Donc j'ai droit de juger par analogie, que je n'aspire point vainement à l'Immortalité. Tant il est vrai que votre *retorsion* est insuffisante, & *que retorquer n'est point répondre.*

X I.

L'ame peut connoître, vouloir, penser, indépendamment de ses organes; comme elle souffre quelquefois indépendamment de ses organes. Un homme à qui on a coupé le bras, sent de la douleur dans une main qu'il n'a plus. Ce n'est pas son cerveau, qui lui fait mal; c'est le doigt, c'est le poignet. Toutefois il n'a point de bras. Pourquoi l'ame entiérement séparée de son corps, ne pourroit-elle pas éprouver encore le mal de tête, où la brûlure ?

X I I.

C'est la ferme persuasion de leur immortalité, qui a soutenu tant de Martyrs au milieu des supplices : ils crai-

gnoient la deſtruction de la machine : mais ils deſiroient encore plus ardemment la félicité, qu'ils étoient aſſurés d'obtenir.

XIII.

Oui, la mort eſt un véritable ſommeil. L'Ame penſe, tandis que nos membres ſont étendus ſur la plume, ou dans la terre ; nos corps ſortiront du tombeau, comme ils ſortent du lit.

XIV.

Socrates définiſſoit la Philoſophie, *une méditation de la mort*, & il en donnoit cette raiſon. Pour bien penſer dès cette vie ; il faut, autant qu'il eſt poſſible, s'élever au-deſſus des ſens, & interrompre le commerce trop étroit, qui regne entre l'ame & ſon corps : or, diſoit-il, la mort les ſéparera l'un de l'autre entiérement. C'eſt donc pourlors que nous ſerons Philoſophes parfaits ! Le nom de Philoſophie n'a point

la même ſignification dans notre ſiécle : il s'eſt chargé de quelques idées qui ont plus de corps.

X V.

Sans le dogme de la réſurrection ; je conçois très-bien que les ames vertueuſes peuvent jouir de la félicité, & les eſprits coupables être livrés à la vengeance du ſouverain Etre. Nous n'avons pas abſolument beſoin du corps ; pour goûter les plaiſirs de cette vie, ni pour en éprouver les douleurs. Mais la même raiſon qui a engagé le Créateur à nous donner des organes matériels, l'engagera encore à nous les rendre. Quelle eſt cette raiſon, dites-vous ? Il eſt aſſez inutile de la ſçavoir ; peut-être cependant, qu'il ne ſeroit pas bien difficile de la découvrir. Dieu s'eſt preſcrit des Loix générales, pour gouverner le monde : ici les modifications d'une ſubſtance deviennent la cauſe occaſionnelle des modifications d'une au-

tre

tre ſubſtance. Ainſi la conduite de l'Etre parfait, porte le caractère de ſon immutabilité, de ſa ſageſſe, de ſa prévoyance infinie, de ſa divinité.

XVI.

C'eſt calomnier la Religion, que de ſoutenir, qu'elle nous enſeigne que les tourmens des méchans ſeront infinis pour la durée, & pour l'intenſité; ainſi que les plaiſirs des ames vertueuſes. J'en appelle à tous ceux qui ont lu l'Evangile : ils y ont vu qu'il y a de la différence entre les récompenſes & les peines, comme entre les crimes & les bonnes actions : ils y ont apperçu ces phraſes : *Tiro & Sidoni remiſſiùs erit in judicio, quàm vobis....* Et en parlant des Apôtres : *Sedebitis ſuprà ſedes duodecim, judicantes duodecim Tribus Iſraël.....* Voilà ce que c'eſt, que de juger ſur un *ouï-dire !*

XVII.

Le dogme de la vie future, n'a point été inventé par l'ambition. Jeſus-Chriſt a dit hautement, que ſon Royaume n'eſt point de ce monde. L'Egliſe univerſelle n'a jamais porté la main ſur les ſceptres ou les diadêmes. Elle n'eſt point reſponſable des paſſions de quelques-uns de ſes Miniſtres. Tout Chrétien qui connoît ſa Religion, ſçait plier humblement ſous le joug ſacré des Loix; déteſte juſqu'aux noms de ſédition, d'infidélité & de révolte. De bonne foi! Croyez-vous qu'il faille être Fataliſte, pour obéir aux Magiſtrats, pour aimer ſon Roi, pour être bon François?

XVIII.

Faites-moi voir, mais clairement, que ſi l'on effaçoit les menaces & les promeſſes que nous liſons, ſoit dans l'Evangile, ſoit dans le Code ſuprême de la Raiſon, il n'y auroit pas plus de ſcé-

lérats ſur la ſurface de notre globe, & je conviendrai auſſi-tôt que la croyance d'une autre vie eſt aſſez inutile à la ſociété.

XIX.

Les Incrédules conçoivent la juſtice & la miſéricorde, comme des forces oppoſées l'une à l'autre. D'après cette notion, il eſt naturel de penſer que Dieu ne peut jamais ni pardonner, ni punir. En effet mettez d'un côté de la balance le poids d'une juſtice infinie, & de l'autre le poids d'une infinie miſéricorde : n'eſt-il pas clair que tout demeure en équilibre ? Oui, ſans doute. Mais il n'eſt point ici queſtion de leviers. Les attributs de Dieu ne ſont point ſoumis aux Loix de la méchanique. C'eſt le même Etre qui pardonne, & qui punit : c'eſt l'Etre parfait, qui s'appelle tantôt juſtice, tantôt miſéricorde : ſuivant les différens aſpects ſous leſquels on les conſidere. En puniſſant,

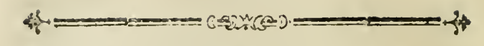
il ne ceſſe point d'être miſéricordieux ; ni en pardonnant, d'être juſte. Encore une fois, c'eſt la même perfection ſouveraine, qui condamne le crime, & qui fait grace au repentir. Tout cela peut ſe comprendre !

X X.

On étonne un homme trop crédule, en lui citant cette phraſe de l'Ecléſiaſte : *nihil habet homo jumento ampliùs.* Mais quiconque auroit lû juſqu'au bout, ſeroit en état de le raſſurer, en lui rapportant la concluſion de tout l'ouvrage : » Crains Dieu, mon fils, obſerve » ſes Commandemens : voilà en quoi » conſiſte l'homme. L'Eternel jugera » un jour toutes nos actions «. C'eſt ſur-tout dans la concluſion d'un diſcours, qu'il faut chercher les vrais ſentimens de l'Auteur. Mais le Roi de Jéruſalem avoit quelquefois éprouvé des inquiétudes : l'appas des plaiſirs avoit ſéduit ſon cœur : les nuages du ſcepticiſme s'é-

toient élevés ſur ſes penſées : il l'avoue modeſtement, & l'on conclut de cet aveu qu'il étoit Matérialiſte. Il n'eſt pas que nos Incrédules modernes, n'ayent été ſouvent ébranlés dans leurs opinions. La lumiere de la vérité a du percer ſouvent les ténébres, dont ils aiment à être enveloppés. Pour cela, aurois-je droit d'aſſurer qu'ils ſont tous bons Chrétiens ?





§. XIV.

De l'Education, de la Morale, des Loix, du Suïcide.

I.

LA Nature eſt l'aſſemblage de tous les êtres ; elle renferme les créatures & le Créateur ; elles contient toutes les vérités, tous les objets de nos études. On a ſouvent donné ce nom à l'Univers ; c'eſt pourquoi la Religion a parlé de choſes ſurnaturelles. Si les Incrédules ne ſuppoſoient pas gratuitement, qu'il n'éxiſte que de la Matiére ; nous dirions, ſans peine avec eux, que la Nature eſt la meilleure, ou plutôt la ſeule inſtitutrice ; que fidélement conſultée, elle ne laiſſe ignorer aux hommes aucuns de leurs devoirs. Mais les mots ont beſoin de définitions aujourd'hui, plus que jamais.

II.

Ce n'eſt pas de la bouche du Chrétien, qu'eſt ſortie cette maxime : » Que » l'état de ſociété eſt un état de guerre, » du Souverain contre tous, & de chacun des membres, les uns contre les » autres » Le Chrétien, l'homme vertueux, ſçait obéir tant que la Raiſon le lui permet ; il ſçait mourir, plutôt que de jamais ſe révolter, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, plutôt que de cauſer jamais le moindre trouble dans la Société. Il n'ignore pas que le monde moral, comme l'Univers phyſique, eſt expoſé à mille révolutions ; que les moindres cauſes étendent ſouvent leur action dans tous les ſiécles. De même qu'il n'aſpire point à tenir les rênes des ſaiſons, à gouverner les Aſtres & les Planetes, à régner ſur la vaſte étendue de la Matière : ainſi la ſoumiſſion à ſes Maîtres, ſera toujours ſon partage : il voit avec joie l'autorité ſuprême entre

ſes mains de ceux, à qui une Providence éternelle a jugé à propos de la confier, & qui ont été choiſis par le ſuffrage des peuples. Perſuadé qu'ils ſont hommes & faillibles conſéquemment; il ne croit pas pour cela, qu'ils ſoient comptables à d'autres qu'à Dieu, des fautes qu'ils peuvent commettre : il regarde comme le plus énorme des crimes, de toucher aux reſſorts de cette vaſte machine, qu'un rien peut déranger pour jamais, ou briſer même, & qu'ils ont droit de gouverner ſeuls. Les ſuites funeſtes des principes contraires, l'anarchie qui marche après eux, les lui fait déteſter. Si les Maîtres des Nations ne commandoient qu'à des hommes vertueux, ils le ſeroient infailliblement eux-mêmes ; ils régneroient dans les cœurs de leurs ſujets, & leurs ſujets dans leurs cœurs.

III.

Vous qui philoſophez à votre aiſe ; ſi

toutefois c'eſt la Philoſopher ; qui déclamez ſans fin contre les Loix & le Gouvernement ; qui anéantiſſez le monde intellectuel, & qui voulez réformer le monde viſible ſur vos idées : vous ne ſeriez pas ſi tranquilles dans votre cabinet ; vous n'y bâtiriez & débâtiriez pas à loiſir tant de ſyſtêmes ; ſi tandis que vous rêvez chez vous, l'autorité publique ne veilloit pas le glaive à la main autour de votre maiſon, & n'inſpiroit pas une frayeur ſalutaire aux méchans qui vous environnent. C'eſt la Société qui les a faits ces méchans ? Quoi donc ? Penſez-vous qu'il y en eût moins ſous vos biſarres principes ? Penſez-vous qu'il ſuffiſe, pour nous rendre bons, de briſer le plus puiſſant aiguillon de la vertu ?

IV.

Pour attacher l'homme à ſes devoirs, montrez-lui des biens préſens ; & pour l'éloigner du crime, faites-lui voir les châtimens qui le ſuivent ici-bas. Mais

gardez-vous de lui dire, que des récompenſes éternelles attendent les Juſtes au ſortir de ce monde, & que des ſupplices ſans fin ſont réſervés aux méchans. Car l'idée d'un malheur éternel ſuffiroit pour enhardir ceux que la vue d'une mort prochaine effraye ; & au contraire l'eſpoir d'un bonheur ſans fin, ôteroit aux couronnes actuelles de la vertu toute leur fraîcheur & tout leur éclat. Plus un bien eſt grand, moins on le deſire ; plus un mal eſt affreux, moins on le redoute. Voilà de quoi contenter ceux qui aiment les paradoxes.

V.

La nouvelle Philoſophie eſt mere du Déſeſpoir, & le Déſeſpoir pere du Suïcide. Ne nous étonnons donc pas, que l'Ayeule montre tant d'indulgence envers ſon Petit-Fils. Un Chrétien éclairé n'attente point à ſa vie : un véritable Philoſophe regarde le ſuïcide comme un crime énorme. Tous deux ſçavent qu'ils

ne ſont point nés pour eux ſeuls ; que la ſociété eſt un grand Tout, dont ils ne ſont que de très-petites parties. Et qui m'a dit que mon exiſtence ne ſera pas utile, néceſſaire à quelques malheureux ? Je ſuis malheureux moi-même ? Le ſerai-je long-temps ? Du moins je ceſſerai de l'être, lorſque la mort viendra, ſans que je l'appelle, me décharger de mon fardeau. Je ſuis certain qu'elle ne m'oubliera pas ; que ſes délais ne ſont au plus que de quelques années. Et perſonne n'aura-t-il beſoin dans ce court eſpace, de mes ſervices, de mes conſeils, de mon ſecours ? Je me trouve dans l'impoſſibilité d'être utile ? Il eſt rare ; il n'arrive peut-être jamais, qu'un homme en ſoit réduit à ce point. D'ailleurs, combien de retours ! Combien de changemens inopinés ! Combien de guériſons ſubites s'opérent ſur les corps, ſur les eſprits, ſur les fortunes ! Quand vous n'auriez d'autre avantage que de donner un exemple de patience, à ceux

qui seront témoins de vos douleurs, & dont l'existence est ou pourra être utile à leur famille, à leur patrie, au genre humain ? Nous sçavons-nous sacrifier pour la Société en mourant, ou en vivant lorsqu'il le faut. Qui l'aime davantage, de vous qui ne voulez point vivre, ni peut-être mourir pour elle, ou de nous qui sommes également prêts à tout, pour la servir ?

V I.

Il n'est personne pour qui la vie n'ait eu des charmes, du moins pendant quelque tems. Alors il vouloit ardemment la conserver : il a contracté avec la Société ; il s'est mis sous l'abri des Loix ; la patrie l'a compté au nombre de ses enfans ; elle lui a promis sa protection, à la charge de la servir de tout son pouvoir. Quoi ? elle a rempli d'avance ses engagemens à votre égard, & vous croyez en être quitte pour vous enfuir, lorsque vous avez joui de ses bien-

faits? Vous plaindriez-vous d'un homme que vous auriez payé, pour être pendant un an à vos ordres, & qui disparoîtroit au sixiéme mois avec votre argent? Sur-tout si jusques-là il n'avoit fait autre chose pour votre service, que de prendre exactement chez vous ses repas?

VII.

A la lumiere de ce principe, le *Suicide* paroît ce qu'il est, non une action de courage, mais un effet du désespoir & de la lâcheté. Qu'est-ce que la vertu, dont les foux & les furieux sont capables? Le grand Caton, ce Colosse de magnanimité aux yeux des Romains, est un Pigmée aux yeux de la *Sagesse* & de la Raison. Quel bien sa mort a-t-elle produit? Quel fruit en ont retiré ses concitoyens? Quel homme y a trouvé le moindre avantage? Cependant la seule circonstance où la Raison nous permette de disposer de nos jours; c'est lorsque

la félicité de nos ſemblables, car la nôtre ne l'éxige jamais, le demande évidemment. Voilà en quoi conſiſte l'héroïſme. Mais s'enfoncer l'épée dans le ſein par ennui de la vie, par chagrin & déſeſpoir, par un amour mal réglé de l'Etat, par orgueil, comme Caton; battre ceux qui s'oppoſent à cette phrénéſie, leur caſſer les dents, ſe rouvrir les entrailles, afin de mourir, malgré tous les efforts de l'Art; eſt-ce là être héros ou furieux? Du moins ce n'eſt pas être lâche? Non, s'il n'y a point de lâcheté à ne pas ſe ſoumettre aux Arrêts ſuprêmes de la *néceſſité*, ou plutôt de la Providence.

VIII.

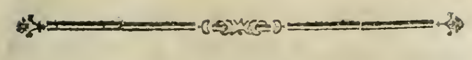
On accuſe Jeſus-Chriſt de Suïcide; on cherche vainement de l'inconſéquence dans nos Loix, qui défendent de s'arracher la vie; on nous cite les Martyrs, qui ſe ſont préſentés volontairement à la mort, & à qui toutefois l'Egliſe rend

des hommages; on nous objecte aussi les Pénitens, qui détruisent leurs corps plus lentement. Mais on oublie donc que nous regardons J. C. comme Dieu; que sa divinité, selon nous, est suffisamment démontrée; qu'en conséquence il avoit sur la Nature humaine qu'il s'étoit unie personnellement, un pouvoir souverain? Que d'ailleurs la gloire de son Pere, le salut du monde, étoient pour lui des motifs raisonnables, de faire le sacrifice dont on se plaint si amèrement. Où est donc la contradiction? Quant aux Martyrs, nous ne sommes point obligés de les justifier tous. L'Eglise même, en canonisant quelquefois ceux qui se sont offerts au supplice, a défendu de les imiter. C'est leur charité, & non leur imprudence, qu'elle a couronnée. Il en est ainsi des Pénitens. Les excès d'austérités sont défendus par la Loi essentielle de la Nature; si l'on viole cette Loi, on n'obéit point en cela à l'Eglise. Au reste, l'Eglise ne commande

point tout ce qu'elle tolere ; elle n'approuve point tout ce qu'elle ne condamne pas distinctement.

IX.

Mais enfin, Dieu ne peut-il pas nous ordonner de sortir de la vie ? Sans doute, il a droit de nous redemander ce qu'il nous a donné pour un tems. Mais ne craignons point qu'un Chrétien instruit de sa Religion, se livre jamais au Fanatisme. Il y a une révélation publique & solemnelle, établie sur une multitude de miracles évidens ; toutes les prétendues révélations particulieres, qui la contrediroient, ne mériteroient point d'égards. Pour balancer nos miracles, il ne faut pas moins que des miracles égaux. Des prodiges solitaires, des faits qui ne seroient ni si notoires, ni si multipliés, ni si étonnans, ne devroient faire sur nous aucune espéce d'impression.



§. XV.

Des Intérêts des hommes ; du Bonheur.

I.

LE Bonheur consiste dans la perfection de notre être, & la jouissance des plaisirs qui lui conviennent. Un homme forcé de se désapprouver, n'est point heureux ; & celui qui s'approuve, manque d'une chose essentielle à la félicité ; s'il ne goûte dans cet état aucun plaisir. Indépendamment des passions, du tempéramment, de l'organisation particuliere à chaque individu ; nous avons tous du Bonheur la même idée. Quel est le mortel, qui ne préférât point aux objets qu'il poursuit avec le plus d'ardeur, celui qui lui procureroit pour jamais les connoissances dont sa Nature est capable, mêlées des sentimens délicieux, qui sçavent se concilier avec la vûe de la vérité ? Il n'est point d'ignorant, qui

ne voulût être ſçavant; point de voluptueux, qui ne conſentît à ſacrifier ſes plaiſirs, pour obtenir des plaiſirs plus doux, & plus conſtans. Si donc l'on propoſoit ſucceſſivement à tous les hommes les plaiſirs les plus agréables, & en même tems la plus haute perfection, dont ſa nature, je ne dis pas ſon tempérammment, ſon organiſation, ſes paſſions actuelles, le rend ſuſceptible : je mets en fait qu'aucun ne refuſeroit de tout quitter, pour en jouir. D'où il eſt évident que nous avons les mêmes inclinations primitives, & les mêmes notions de la félicité. Cependant j'avoue qu'animés de ces inclinations, & pénétrés intimement de ces idées, les hommes courent après des objets différens. Mais n'eſt-ce point une nouvelle preuve de notre liberté ? Nous avons tous un penchant invincible, pour le même bonheur. Rien ne peut détruire ce penchant, ni l'affoiblir. Pourquoi donc prenons-nous des routes ſi diverſes, ſi oppoſées ? Nous ſentons nos forces ; il

n'eſt queſtion que d'apprendre où eſt le bonheur; nous ſommes prêts d'y courir, d'y voler malgré les obſtacles. Le déſordre de notre conduite, vient donc uniquement de l'erreur qui régne dans nos jugemens. Or nous ne ſçaurions voir le bonheur où il n'eſt point. Ainſi les apparences ne nous ſéduiſent pas malgré nous. Nous ne ſommes jamais contraints de juger qu'en préſence de la vérité.

II.

Tous les hommes aiment le plaiſir en général. Il eſt de l'eſſence du plaiſir de *plaire*, ou d'être aimé plus ou moins. Mais la différence des goûts vient de ce que les mêmes choſes ne font point les mêmes impreſſions ſur tous les organes. Les ſenſations s'operent en conſéquence de l'action des objets ſur les fibres de notre corps. Or il eſt certain qu'il y a des différences auſſi réelles entre les cerveaux, qu'entre les viſages. Si donc le mouvement, que produit un objet

dans vos yeux, eſt favorable à la conſtitution de toute la machine ; vous éprouverez un ſentiment agréable, tandis que moi je ſerai frappé d'une modification pénible, parce que la même cauſe agira trop violemment à mon égard. Mais ne nous y trompons pas : ce que vous appellez plaiſir, ne peut jamais me déplaire par lui-même, lorſque je l'éprouve. Si j'étois affecté comme vous l'êtes, j'aimerois ce que vous aimez. Il n'y a entre les mouvemens divers de nos organes, que du plus ou du moins; entre nos ſentimens, il y a bien une autre diſtance. La douleur n'eſt point un petit plaiſir ; ni le plaiſir une foible douleur. Une ſenſation agréable ou affligeante, l'eſt pour tous les Individus qui l'éprouvent ; mais le même mouvement n'eſt point capable de détruire toutes les machines.

III.

L'intérêt d'un homme, c'eſt ce qui

lui eſt néceſſaire, non d'après ſes jugemens, qui peuvent être vrais ou faux; mais d'après l'eſſence des choſes, pour parvenir à la félicité. Quand on refuſe aux enfans & aux inſenſés ce qu'ils demandent avec le plus d'empreſſement; on ne néglige pas toujours leur intérêt.

V I.

Le véritable intérêt de l'homme, eſt de ſuivre l'ordre immuable des choſes; de l'exprimer, autant qu'il eſt poſſible, dans toute ſa conduite. Ainſi il obtiendra infailliblement l'eſtime de ſes ſemblables; il vivra tranquille & content de lui-même; la mort n'aura rien d'effrayant pour lui; elle ne ſera que le paſſage à un ſort plus heureux, qu'il a droit d'attendre. Ainſi l'intérêt de l'Avare, quoi qu'il en diſe, n'eſt point d'amaſſer des richeſſes; ni celui celui du Voluptueux de ſe livrer à ſes paſſions aveugles; à moins que ce qui s'oppoſe à notre félicité, ne ſoit un moyen d'y parvenir.

V.

Quoique la vertu, ou la soumission constante à l'ordre immuable des choses, soit presque assurée d'obtenir l'estime des autres hommes, & le bonheur dont il est permis de jouir sur la terre; il est vrai peut-être qu'elle est souvent disgraciée ; que souvent elle languit dans l'infortune & la misère. Il est encore vrai, que le Sage, au milieu de l'abandon général des mortels, goûte des délices dont le méchant riche & honoré, n'a aucune connoissance. Mais vous n'ignorez pas la foiblesse de l'homme : pourquoi me défendez-vous de lui montrer les biens inestimables, dont la mort doit mettre le Juste en possession ? Cette espérance flatteuse, s'unissant aux avantages présens, qui le soutiennent, l'affermira, le rendra inébranlable. L'Incrédule est-il en état de braver la mort, si son intérêt actuel ne le demande pas ? Nous sçavons faire à la

Société le ſacrifice de la vie la plus commode, & la plus agréable, lorſqu'elle l'exige. L'horreur du néant n'eſt point pour nous. La crainte de perdre des biens paſſagers, eſt balancée par l'eſpoir d'en acquérir de plus durables. Choſe ſinguliere! Les Philoſophes de ce ſiécle, nous blâment, parce que nous défendons le Suïcide, & ils condamnent la ſeule eſpéce de Suïcide que permette la Religion; qui eſt d'immoler ſa vie pour le bonheur des autres hommes!

I V.

L'Auteur du Syſtême de la Nature a effacé, d'un ſeul trait de plume, tout le mal qu'il a dit de la Religion. » L'in-
» térêt actuel de nos plaiſirs, de nos
» paſſions, de nos habitudes, l'emporte
» *toujours* ſur l'intérêt qu'on nous mon-
» tre à obtenir un bien-être futur, ou
» à éviter des malheurs, qui nous pa-
» roiſſent douteux toutes les fois que
» nous les comparons à des avantages

» préſens «. La Religion, de votre aveu, ne peut donc faire aucun mal ſur la terre ?

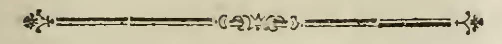
VII.

Une juſte eſtime de ſoi-même, n'eſt point défendue. On doit s'aimer auſſi, mais d'un amour éclairé. La Religion ne me fait pas un crime de vouloir être heureux, ni de me préférer à un moucheron.

VIII.

Ne déſirons ni les richeſſes, ni ſurtout le pouvoir. Les beſoins naiſſent en foule, dans les maiſons où ils trouvent de quoi dévorer. La médiocrité loge ſous ſon humble toît la ſanté & la joie. Mais plaignons ceux que la Providence a revêtus de l'autorité : tâchons de les dédommager par nos reſpects & notre obéiſſance. Conſentir à gouverner les hommes, eſt le plus grand ſacrifice que

puiſſe faire un mortel à l'Etre ſuprême & à la Société.



§. XVI.

Des erreurs des hommes, ſur ce qui conſtitue le bonheur.

I.

IL n'eſt perſonne qui ne deſire d'être parfait, & de jouir en même tems des plaiſirs les plus doux & les plus conſtans. En cela nous n'avons aucun égard à l'état de nos organes. S'il falloit ſe dépouiller de ſon corps, pour acquérir la ſouveraine perfection & la ſouveraine félicité ; il n'eſt perſonne qui n'y conſentît volontiers. On a donc une notion aſſez claire du bonheur. On voit bien qu'il ne réſide pas néceſſairement ſur la terre, puiſqu'on ne refuſeroit pas de la quitter, pour devenir heureux. Les hommes ſçavent bien ce qu'ils cherchent;

mais ils ignorent ſouvent où le trouver. Ils croyent ſouvent auſſi le trouver où il n'eſt pas. Ce ne ſont ni les richeſſes, ni les plaiſirs que nous goûtons ici-bas, ni l'eſtime des autres mortels, qui peuvent remplir nos vœux. Tout cela ne ſuffit point pour nous ſatisfaire, ſi nous n'avons pas de nous une idée avantageuſe. Et comment nous plaire à nous-mêmes, lorſque nous ſentirons notre ignorance? Ainſi, connoître la Vérité, eſt de l'eſſence du parfait bonheur.

Mais ſi je ſuis éclairé ſur la nature des êtres, & ſur leurs relations mutuelles; comment pourrai-je m'approuver, lorſque je ne rendrai point à chaque être la juſtice qui lui eſt dûe? Lorſque je ne les eſtimerai pas à proportion de leurs mérites? C'eſt-à-dire, lorſque je ne ſerai pas vertueux? De-là naîtront néceſſairement le mépris de moi-même & les remords. On voit donc que la Vertu entre auſſi dans l'eſſence de la félicité.

Que ſeroit-ce cependant, que la vertu

la plus ſublime, & les plus vaſtes connoiſſances deſtituées de tout plaiſir? Aſſurément le bonheur ne ſouffre point l'indifférence dans le cœur qui le poſſéde. Donc la félicité ſuprême conſiſte dans la vûe de la vérité, & dans l'amour de l'ordre, accompagnés des ſentimens délicieux qu'ils admettent.

Si tous les hommes éclairciſſoient ainſi les notions qu'ils ont du bonheur; on les verroit travailler conſtamment à s'inſtruire & à régler leurs penchans; qui eſt la ſeule partie de la félicité, qui ſoit maintenant entre leurs mains. Du moins ils ſeroient contens d'eux-mêmes, & ils goûteroient dans le ſecret de leurs conſciences des plaiſirs, auxquels rien ſur la terre ne mérite d'être comparé.

II.

Qu'eſt-ce que cette maxime, dans la bouche d'un Philoſophe? » L'argent,
» d'après les conventions des hommes,

» procure tous les biens que l'on peut
» desirer ; il n'en est qu'un seul qu'il ne
» procure point, c'est d'en sçavoir user «?
Quoi ! selon vous, un homme qui a de l'argent, pourvu seulement qu'il sçache en user, est souverainement heureux ? Est-ce qu'on peut acheter la Vertu, la Vérité ? Ou bien, est-ce que sçavoir user de l'argent, c'est connoître toutes les Vérités ? être doué de toutes les Vertus ? Un Philosophe doit-il mettre à si bas prix la Sagesse, la mutiler de la sorte ?

III.

Les droits de l'homme sur son semblable, ne sont point fondés uniquement sur le bonheur qu'il lui procure, ou qu'il lui donne lieu d'espérer ; mais sur le choix de la société, sur l'intérêt général des Nations, de l'espéce humaine, des siécles futurs ; sur l'amour de l'ordre, sur la Raison, & sur la volonté immuable de l'Etre suprême.

IV.

Le bonheur qu'on nous procure, ne doit jamais être la meſure de nos ſentimens pour les autres hommes. Combien de mortels nous ſeroient indifférens? La Religion, & la vraie Philoſophie toujours de concert avec elle, nous apprennent qu'il n'eſt point au pouvoir d'un être borné de rendre heureux ſes ſemblables; & ne nous promettent la félicité, qu'à condition que nous aimerons juſqu'à nos ennemis. Mais la nouvelle *Sageſſe* eſt moins humaine; quoiqu'elle ne ceſſe de prêcher l'humanité. Vous me direz, que les Prédicateurs de l'Evangile, ne ſont pas toujours ceux qui le pratiquent? Cela n'eſt que trop vrai. Du moins ils ne ſe démentent point dans leurs diſcours. Mais ce qui me fâche, c'eſt que nos Philoſophes contrediſent à chaque inſtant leurs maximes, en les expliquant. Ils veulent que nous ſoyons humains, & ils ne con-

noissent d'autre mesure de nos sentimens que les biens que nous avons reçus, ou que nous espérons recevoir de nos associés. Une pareille humanité, n'est guères étendue !

V.

La Religion ne promet ses récompenses infinies, qu'à ceux qui auront obéi fidélement à l'ordre immuable : elle ne menace du malheur éternel que les méchans : elle offre le pardon à ceux qui se corrigent. Philosophes pleins d'humanité ! aimeriez-vous mieux que Dieu une fois offensé, demeurât à jamais inflexible ? Les Loix ici-bas ne pardonnent point au crime ; parce que les Maîtres de ce monde, ne peuvent lire dans les cœurs ; & qu'ils n'ont point la puissance & la sagesse infinies dont l'Etre parfait est revêtu. Quoi ? vous ne voulez pas que Dieu soit bon, autant qu'il lui est possible de l'être ? Il encourage par-là les méchans ? Nous apprenons aux en-

ſans, que le Juge ſuprême, qui promet le pardon aux coupables rentrés dans le devoir, ne leur promet pas le lendemain pour ſe repentir. Ainſi l'Evangile bien entendu, ne peut que nous éloigner du vice, ſans nous jetter dans le déſeſpoir. Que des Fanatiques ayent ſéduit d'autres Fanatiques; la Religion n'en doit pas répondre. Croyez-vous que la Raiſon ſoit comptable de tous les ſophiſmes, qui paroiſſent ſous le nom de raiſonnemens?

V I.

Quand j'entends dire d'un ton déciſif, que la Religion n'eut jamais que l'ignorance pour baſe; je me demande à moi-même: quel eſt donc le Philoſophe qui prononce ces oracles? Quoi! ce n'eſt ni Platon, ni Auguſtin, ni Deſcartes, ni Malebranche, ni Newton, ni Leibnitz, ni Clarke, ni Gaſſendi, ni Polignac, ni Fénélon, ni Nieuwentit? Eſt-ce un Théologien? Eſt-ce Boſſuet?

Non : c'eſt un homme qui parle de la Religion comme s'il n'avoit jamais ſçu le Catéchiſme. J'aime mieux croire qu'il ne connoît point l'Evangile, que de penſer qu'il le calomnie contre le cri de ſa conſcience !

V I I.

Oui, » l'erreur eſt la ſource de maux » dont la race humaine eſt affligée. Ce » n'eſt point la Nature, qui la rendit » malheureuſe. Ce n'eſt point notre Dieu » qui voulut qu'elle vécût dans les lar- » mes «. C'eſt l'erreur de nos premiers parens ; ce ſont nos propres erreurs, & les déſordres qui en ſont les ſuites ; qui armerent contre nous la Juſtice éternelle. Le crime de nos Auteurs, les fit dégrader avec toute leur Poſtérité. Dieu ne daigne point accorder aux enfans, les bienfaits dont il avoit comblé le Pere, par une pure libéralité. Eſt-ce cruauté dans un Souverain de priver de la nobleſſe tous les deſcendans d'un ſujet re-

belle, qui mérite d'en être dépouillé ?

Mais pourquoi ces malheurs auxquels nous ſommes condamnés indiſtinctement ? Une faute néceſſaire, inévitable, telle que le délit dont nous naiſſons ſouillés, mérite-t-elle d'être punie de châtimens ſi rigoureux ? Que Dieu me retire des graces qui ne me ſont point dûes ; je me ſoumets ſans murmurer : mais m'affliger de peines poſitives, de modifications douloureuſes, pour un crime qui n'eſt nullement libre ?

Je ne veux point examiner, s'il eſt vrai qu'il n'y ait aucune eſpéce de liberté dans les enfans, que la Religion regarde comme coupables dès le ſein de leurs meres. Je pourrois vous faire voir que cette queſtion n'eſt pas ſi facile à réſoudre. Remarquez ſeulement avec moi ; que la Raiſon ne trouve rien à reprendre dans cette conduite de la Providence que vous critiquez.

Si nous conſultons les idées véritables des choſes ; nous reconnoîtrons qu'un

Etre juste ne peut infliger la douleur à des créatures pour jamais incapables de mérite & de démérite. Mais quel est l'homme qui ne voulût pas acheter de grands plaisirs, par des travaux supportables ? par des peines passagéres quoiqu'incommodes ? Si Dieu compense les maux par des biens plus grands, ou même égaux, où sera donc l'iniquité ? Or c'est ce qu'il fera ; si nous souffrons avec patience, les afflictions auxquelles il ne juge pas à propos de nous soustraire, comme il faisoit nos premiers parens. Rien dans tout cela qui ne s'accorde avec les régles de la plus impartiale justice. C'est ainsi que Jesus-Christ lui-même a souffert, quoiqu'innocent. Il n'y a aucune proportion entre ses souffrances & sa gloire. La bonté de notre Dieu, paroît jusques dans ses vengeances. Vous voyez que nous ne refusons pas de vous rendre raison de notre Foi ?

VIII.

Le Souverain bien n'eſt point une chimère, & la Philoſophie qui l'annonce comme une choſe impoſſible, n'eſt point faite pour nous rendre heureux. Cependant l'Incrédule eſt ici conſéquent à ſes principes. S'il n'y a point de Dieu, il eſt évident que la félicité ſuprême eſt un cercle quarré. Mais nous qui ſommes convaincus, que l'Etre parfait éxiſte ; que ſon éxiſtence triomphe de toutes les hypothèſes ; nous reconnoiſſons que le bonheur n'eſt point un fantôme ſans réalité. En effet un Etre infiniment infini a la puiſſance & la ſcience néceſſaires pour me rendre parfaitement heureux. Sa ſageſſe n'a point de bornes ; il peut donc me montrer en lui-même toutes les vérités, que je deſire invinciblement de connoître. Son pouvoir eſt illimité ; il peut donc répandre dans mon ame tous les plaiſirs que je deſire invincible-

ment de goûter. Enfin Dieu eſt immuable; il peut donc étendre ma félicité par tous les ſiécles ? Qu'avez-vous à oppoſer ? Qu'il n'y a point de Dieu? Ingrat ! Vous démontrez ſon éxiſtence en l'attaquant. Vous êtes : mais rien de fini ne pourroit éxiſter, s'il n'y avoint point d'Etre infini? Car le néant ſe trouve-t-il aux limites de l'Etre ? Or l'abſence du néant, eſt la préſençe d'une réalité. Obſervateurs prétendus de la Nature ! ſi vos expériences étoient vraies, vous ne les euſſiez jamais faites. Vous n'éxiſteriez point !

I X.

La Religion ne décrie point » comme nuiſibles, comme odieux, comme abominables, les objets que nous » deſirons le plus vivement ; elle ne » preſcrit pas de les fuir ; elle ne fait » point main-baſſe indiſtinctement ſur » toutes les paſſions les plus utiles à

» nous-mêmes, & aux êtres avec lesquels nous vivons; elle ne veut pas » que l'homme se rende insensible, de-» vienne l'ennemi de lui-même; se sé-» pare de ses semblables; renonce à » tout plaisir; se refuse le bonheur; » en un mot, se dénature «. Où avez-vous pris tout cela? Quel enthousiasme chez un Athée! La Religion veut seulement que, de deux maux nous choisissions le moindre, & de deux biens le plus grand. Cela est Mathématique.

X.

» Aime Dieu de toutes tes forces, » & tes semblables autant que toi-mê-» me «. Voilà le grand précepte, qui ne cesse de retentir dans nos assemblées. La Religion ne nous défend donc pas d'aimer & de desirer; à qui pourrez-vous le faire accroire?

XI.

S'il eſt des heureux ſur la terre, c'eſt parmi ceux qui, contens de leur état & d'eux-mêmes, ſont aſſurés autant qu'on le peut être, de leur ſort pour un avenir éternel. L'ignorance de ce qu'on deviendra pendant des ſiécles infinis, empoiſonne tous les plaiſirs de cette vie.



§. XVII.

Des Remèdes aux maux des Hommes.

I.

L'ERREUR ne peut jamais ſe trouver dans nos idées. Si ce que je vois, n'étoit point, je verrois le néant; & s'il n'étoit point tel que je le vois, je verrois en lui des qualités, qui n'y ſont point; ce qui retombe dans la même contradiction. Ainſi les idées ne ſont point la ſource immédiate de nos écarts. Quelle eſt donc l'origine? C'eſt la précipitation à juger de ce que nous ne connoiſſons point ſuffiſamment. Voilà ce que ſignifie le mot de préjugé. Quand nos deſirs ont pour objet ce qui n'eſt point, nous courons vers le néant, nous volons après des chimères. Ce qui nous plaît alors, n'a point de réalité; ce qui nous entraîne n'a point de force; ce

n'eſt rien. Nous courons, nous volons librement : nos jugemens ne ſont point contraints par l'évidence. Il ne ſuffit donc pas d'avoir des idées vraies : mais il faut ſur-tout, que nous ne jugions jamais que d'après nos idées. Il faut que notre conſentement nous ſoit toujours arraché ; il ne faut l'abandonner qu'à cette eſpèce de violence que nous fait la Raiſon. En un mot, il faut s'abſtenir de juger, autant qu'on le peut ſagement. Voilà le remède le plus général à nos maux. C'eſt la vraie *Panacée* philoſophique.

II.

Nous ne conſeillons point aux hommes de détruire leurs paſſions, mais de les éclairer, mais de changer leurs objets. La lumière, en nous montrant les défauts de ce qui nous avoit enchanté au milieu des ténèbres ; nous en donnera de l'horreur. Nous placerons ailleurs nos déſirs. Il eſt ſans doute de notre eſſence d'aimer. Cependant il n'y a

que le ſouverain bien, qui puiſſe captiver les cœurs pour jamais. Selon vous, dire à un homme de renoncer à ſes habitudes; c'eſt lui commander l'impoſſible : autant vaudroit-il lui dire, de changer les traits de ſon viſage. Doctrine conſolante! qui fait l'homme incorrigible. Mais on vient à bout de corriger les bêtes mêmes! Nous ſommes donc un peu au-deſſous des Brutes? Au reſte, quoi qu'il vous en ſemble; il n'eſt point d'homme, à qui ſa propre expérience n'apprenne, qu'il a vaincu quelques-uns de ſes penchans. Non, répondez-vous; c'eſt qu'il voit les choſes autrement qu'il ne les voyoit; c'eſt que de nouvelles idées, qui ne le frappoient point d'abord, agiſſent maintenant ſur ſon eſprit. Voilà préciſément ce que nous diſons nous-mêmes : ſes paſſions ſont plus éclairées.

III.

Les Chrétiens ne font point conſiſter

la perfection, » à jeuner, se macérer ;
» s'abstenir des plaisirs les plus honnê-
» tes, fuir la société, s'infliger mille
» tourmens volontaires, travailler sans
» relâche à contredire la Nature «. Ils
regardent quelques-unes de ces choses,
comme des moyens qui peuvent nous
conduire à la perfection ; pourvu que
la Prudence & la Raison en fassent le
choix, & en réglent la mesure. Mais
sur-tout la Religion & la Nature sont
toujours d'accord. La vérité ne peut
combattre la vérité.

IV.

Qu'il est difficile d'entendre nos Phi-
losophes! Je serois tenté de croire qu'ils
ne s'entendent pas eux-mêmes. » Les
» Passions sont les vrais contrepoids des
» Passions.... La Raison n'est que l'art
» de choisir les Passions, que nous de-
» vons écouter pour notre propre bon-
» heur ». Mais quel choix pouvons-nous
donc faire, si nous ne sommes que » des

» instrumens passifs entre les mains de
» la nécessité « ? Laissez-nous la Raison ;
ce n'est qu'un mot vuide de sens dans
vos livres, ainsi que bien d'autres.

V.

» La Religion, dit l'Athée, n'est
» que l'Art de semer & de nourrir dans
» les ames des mortels, des chimères,
» des illusions, des prestiges, des in-
» certitudes, d'où naissent des passions
» funestes pour eux-mêmes, ainsi que
» pour les autres «. S'il est vrai, que
vous ayez cette idée de la Religion ; je
ne suis plus surpris que vous la détestiez.
Mais plus vous amoncelez les injures ;
plus je doute de votre sincérité. Rien
de si furieux que l'impuissance & la foi-
blesse.

VI.

La science des mœurs n'est point une
énigme. Elle a ses principes aussi cer-
tains & aussi évidens que les axiomes.

des Mathématiques. Le livre où sont écrites les Loix de notre conduite, est la Nature; non pas cette Nature tronquée, dont nous parle la moderne Philosophie; mais la Nature telle qu'elle est, l'assemblage de tous les êtres, & non la masse totale de la Matière. Voilà le livre qu'un Instituteur doit ouvrir à son Elève, & le Gouvernement exposer aux yeux des Citoyens.

On y lira d'abord l'éxistence nécessaire d'un Etre parfait : on y apprendra ensuite que c'est par lui que nous sommes; qu'il peut influer sur nous : que l'homme est un tout résultant de matière & d'intelligence : que la pensée appartient à une substance incorporelle; quoique très-différente du néant : que nous jouissons d'un trésor inépuisable d'idées, qui n'ont rien de commun avec l'étendue dont cet Univers est composé; que l'union du corps & de l'ame, ne consiste que dans des mouvemens d'une part, & de l'autre des pensées; que la

cauſe qui les produit, agit avec la même facilité ſur la Matière, & ſur les intelligences : que l'homme eſt libre & maître de ſes actions : qu'il doit les régler, autant qu'il eſt poſſible, ſur l'ordre immuable & néceſſaire des choſes : & qu'une éternelle félicité, ſera le prix de ſon obéiſſance, & de ſa ſoumiſſion.

C'eſt ainſi que nous parviendrons à connoître nos devoirs, & à les remplir. Les ſens, l'imagination, les paſſions, loin de nous détourner de la route du bonheur; nous aideront à y marcher. Fidèles à la Raiſon, nous n'aurons plus rien à redouter des caprices de ſes rivales; nous ſerons forcés d'avouer qu'elles ne ſont point la première cauſe de nos maux; mais uniquement les erreurs, qui infectent preſque toujours nos jugemens.

VII.

Nous n'accuſerons point nos Philoſophes de démolir ſans édifier. Non : ils

ne démoliſſent point : les fondemens ſur leſquels repoſe l'édifice de la Religion ſont inébranlables. Ils ne nous ont montré juſqu'ici que leur impuiſſance. Les coups redoublés, qu'ils eſſayent de porter au Chriſtianiſme, ne frappent que des fantômes. Nos Incrédules reſſemblent à ces hommes pris de vin, qui déchargent leur colere ſur les vents. Quand je lis vos livres, il me paroît, que mon amour pour la Religion ſe nourrit : ſoit que vos blaſphêmes gratuits m'indignent & me révoltent, & que je deſire alors de dédommager, s'il étoit poſſible, l'Etre ſuprême des inſultes de ſes foibles & ingrates créatures ; ſoit que la multitude des contradictions, que la Raiſon voit dans vos ſyſtêmes, devienne pour moi une démonſtration indirecte des principes, que vous tâchez vainement d'obſcurcir.

Il eſt vrai que la Philoſophie de nos jours, bâtit ; mais ſur l'erreur & le menſonge. Or, quelle ſolidité peut avoir

un édifice, qui n'eſt appuyé que ſur le néant? Plus il eſt grand & vaſte, plus ſa ruine eſt prochaine; le moindre choc le fera écrouler.

J'aime à entendre un Athée Fataliſte, nous exhorter à la vertu! J'aime à le voir monter en chaire, pour nous dire: que tout eſt ſoumis aux Loix de la néceſſité; que les hommes ne ſont que des inſtrumens paſſifs entre ſes mains; qu'en conſéquence, il faut que nous ſoyons vertueux, ſi nous voulons devenir parfaitement heureux. J'aime à l'entendre tonner contre le vice, & annoncer aux méchans; qu'ils ne ſeront point, à la vérité, punis de leurs déſordres dans une vie future; mais qu'ils les expieront aſſez dans celle-ci. Je crois bien qu'un ſi beau ſermon, doit produire d'excellens fruits; cependant, j'attends encore quelque choſe de plus de l'Evangile!



§. XVIII.

Origine de nos Idées ſur la Divinité.

I.

S'IL n'éxiſtoit point de mal dans ce monde; l'homme penſeroit moins ſouvent à la Divinité. C'eſt une raiſon qui acheve de juſtifier la Providence, de toutes les misères qui affligent notre eſpéce. Il ſuffit ſans doute, qu'elle nous dédommage un jour des peines que nous ſouffrons ici-bas, ſouvent peut-être ſans les avoir attirées par nos déſordres. Nous ſommes libres; capables de mérite & de démérite. Je ne vois pas que l'innocent ait à ſe plaindre d'une douleur paſſagère; ſi elle doit être compenſée par des plaiſirs plus grands. Cependant, ne fût-ce que pour réveiller les mortels, la Cauſe ſuprême n'auroit-elle pas eu droit d'envoyer les Maladies ſur la Terre? Quel devoir plus eſſentiel

eſſentiel d'un être créé; que de s'occuper quelquefois de ſon Créateur ? Oui, la douleur eſt un Moniteur utile, que Dieu a donné au genre humain, pour lui rappeller ſes obligations. Mais l'idée de l'Etre parfait, n'eſt point due pour cela à nos malheurs. L'adverſité peut nous exciter à chercher quelque puiſſant protecteur, qui nous ſoulage & nous défende : nous aurions beau le chercher ; s'il n'éxiſtoit point, nous ne le trouverions jamais.

L'idée d'un Etre infini n'eſt point faite. L'infini n'eſt pas ſuſceptible de compoſition ; il eſt par-tout égal, il eſt infiniment infini. S'il admettoit des bornes en quelque ſens ; s'il étoit, en quelque maniere poſſible, moindre que lui-même ; ſa ſubſtance auroit des parties. Elle auroit une moitié, un quart, & ces portions égaleroient leur tout. De-là il réſulte, que rien n'eſt plus ſimple, plus vaſte, plus parfait, que l'infini, & que l'idée qui le repréſente.

Une idée compoſée ne peut être l'image d'une choſe ſimple; une idée bornée ne pourroit nous repréſenter l'infiniment infini. Elle n'eſt donc point faite, cette idée : c'eſt un éclat de la ſubſtance lumineuſe de l'Etre néceſſaire & parfait. Nous ne la créons point; mais nous la trouvons. Elle ne tire point ſon origine de nos malheurs; mais le ſentiment de nos malheurs & de nos beſoins, nous excite à chercher celui qui ſeul peut nous rendre ſouverainement heureux. Eſt-il rien de plus évident?

Cependant je ne penſe pas ſi déſavantageuſement du genre humain, que nos Philoſophes. Oui, je ſuis perſuadé que quand notre vie couleroit toute entière parmi les plaiſirs & les fleurs; il ſe trouveroit du moins quelques ames reconnoiſſantes qui en chercheroient la ſource. Ce ne ſeroit pas le plus grand nombre, je le veux; mais dire que tous les hommes, ſans exception, ſe nourriroient des bienfaits de la Providence,

s'engraiſſeroient de ſa main , ſans jamais élever leurs regards juſqu'à cette Mere commune de tous les êtres ; c'eſt ſuppoſer que la Société n'eſt qu'un vil troupeau.

I I.

Non, ce n'eſt point à l'ignorance des cauſes qu'eſt due la croyance d'un Dieu. Je n'ai pas droit de conclure qu'il éxiſte une Divinité, de ce que je ne puis expliquer tel ou tel phénomène. Nous adorons l'Etre ſuprême, parce que nous ſçavons qu'il eſt ; & que les effets qui paroiſſent à nos yeux n'auroient aucune cauſe , ſi l'on banniſſoit de la Nature ce grand & premier Etre. Nous adorons un Dieu, parce que nous voyons qu'il y auroit une manifeſte contradiction à ſoutenir qu'il n'y a point de Dieu, quelque hypothèſe qu'on embraſſe pour défendre cette opinion.

Nous ſommes perſuadés que plus un effet eſt difficile , admirable ; plus nous

devons avoir une haute idée de la ſa-
geſſe & de la puiſſance qui l'ont produit.
Il faut plus d'intelligence pour faire une
montre complette, que pour faire une
ſeule roue. Il faut plus de force pour le-
ver un poids de cent livres, que pour en
remuer un de quatre. Les merveilles de
l'Univers prouvent donc une cauſe d'au-
tant plus parfaite, qu'elles ſont plus
étonnantes. Elles démontreroient en ri-
gueur une cauſe infinie ; ſi elles étoient
infinies.

Mais tout effet du moins démontre
un premier Agent éternel. Or, l'éternité
n'eſt point ſucceſſive. Compoſée d'inſ-
tans réèllement diſtingués ; elle ſeroit
réèllement diviſée en deux portions im-
menſes ; un paſſé ſans commencement,
& un avenir ſans fin. Alors le paſſé éga-
leroit l'éternité complette, & cependant
l'éternité complette n'eſt point écoulée.
Donc une cauſe, un Etre éternel eſt ac-
tuellement & indiviſiblement coétendu
à des eſpaces infinis de durée ; il poſ-

ſéde dans ſon immuable préſent des ſiécles infinis. Et comment cela ? S'il n'eſt point infini en ſubſtance ? D'ailleurs, le néant ſiégeroit-il à ſes limites, où n'y ſiégeroit-il pas ? Oui ? Donc le néant eſt une réalité ? Non ? Donc il y a quelque choſe d'ultérieur ? Or ce qui eſt infini eſt eſſentiellement ſimple & infiniment infini. Donc le moindre effet démontre, non pas immédiatement à la vérité, mais très-ſolidement l'éxiſtence de cet Etre parfait que nous adorons ; & que vous, amis de la Sageſſe, vous regardez comme une chimère épouvantable. Je prie ce grand Etre de vous pardonner vos blaſphêmes !

III.

L'idée de la Divinité n'eſt affligeante que pour les Superſtitieux, ou les Athées. Les premiers ſe repréſentent Dieu tel qu'il n'eſt pas : ceux-ci craignent qu'il n'éxiſte malgré leurs ſophiſmes ; ils ne peuvent jamais être pleinement convaincus de

ſon inéxiſtence. Cela poſé ; ils tremblent, lors même qu'ils eſſayent de raſſurer les autres. Ils ſont comme ces meres qui grondent leurs enfans quand ils ont peur, & qui ne ſont pas plus hardies qu'eux. Mais que l'idée d'un Dieu eſt conſolante pour l'homme vertueux ! Mon ſort eſt entre les mains d'un Etre juſte, omniſcient, immuable, tout-puiſſant ! Je n'ai rien à craindre de cette infléxible & hideuſe Deſtinée ; à laquelle l'Incrédule prodigue ſes ſtériles hommages ; qui confond le juſte avec le méchant ! qui les conſerveroit peut-être l'un & l'autre à des tourmens éternels & toujours nouveaux ! Que les coupables frémiſſent dant l'attente de l'arrêt ſuprême qui doit décider de leur ſort ! Qu'ils s'efforcent de fléchir l'Etre bon, tandis qu'il en eſt encore tems ! Mais il vaut encore mieux pour eux qu'ils vivent ſous ſon empire que ſous les aveugles loix de la Fatalité. Ils ne ſeront punis que ſelon leurs crimes, ſelon l'abus plus ou moins

grand de leur liberté. Au contraire, tout eſt affreux pour le Fataliſte. Il ne ſçait s'il ceſſera d'exiſter, de ſouffrir; ſi l'avenir n'eſt pas rempli de précipices toujours plus profonds; où la main de la Néceſſité le fera tomber tour à tour? Il eſt donc vrai que *toute conſolation eſt morte pour l'Athée*!

I V.

S'il éxiſte un Etre parfait; vérité que tout concourt à nous démontrer; il eſt évident qu'il connoît l'avenir, & qu'il gouverne tous les événemens. En effet, il eſt également l'auteur des ſubſtances & de leurs modifications. Une ſubſtance ne peut être créée, qui ne ſoit pas de quelque eſpéce; revêtue de quelques accidens; deſtinée à jouir de l'éxiſtence pour un tems quelconque. Si Dieu ordonnoit qu'un Etre éxiſtât, ſans marquer quel être, ſans fixer ſous quelle forme, ſans décider pendant combien de tems; il eſt clair que tous les poſſibles auroient

le même droit de ſortir du néant ; & conſéquemment qu'aucun d'eux n'en ſortiroit (*). Dieu donc produit les ſubſtances & leurs modifications réelles & poſitives. On ne doit pas en conclure qu'il eſt l'auteur des déſordres moraux. Car on ſçait que la malice du crime eſt une abſence, une privation, un pur néant. Diſons ſeulement qu'il y a une Providence qui gouverne le monde. Que m'importe que le Sauvage morde, comme le chien, la pierre qui le bleſſe ? Parce qu'il méconnoît Dieu, s'enſuit-il que Dieu ne ſoit point ? Je crois la preſcience divine, parce qu'elle eſt démontrée. Mais je me mocque, avec vous, de ceux qui attribuent aux Corbeaux le don de prophétie !

(*) *D'ailleurs ; ils n'auroient pas plus de droit d'éxiſter pendant mille ans, que pendant un ſeul inſtant ; & conſéquemment ils ne feroient que paroître & diſparoître.*

V.

Rien de plus frappant que le concert de tous les ſiécles & de toutes les Nations ſur le point des ſacrifices. Comment pouvoit-il tomber dans l'eſprit de tous les peuples de la terre d'immoler des animaux à la Divinité? De les brûler ſur ſes Autels? L'univerſalité d'un tel uſage eſt une des plus fortes preuves que les hiſtoires profanes puiſſent nous fournir, de la parenté qui régne entre les hommes. Il eſt difficile de ne pas reconnoître que la ſociété étoit originairement renfermée dans une ſeule famille. Mais d'où nos premiers Auteurs ont-ils appris que la deſtruction d'une victime innocente appaiſoit la colère de l'Etre ſuprême, irrité contre les méchans? Sur-tout ſi le coupable choiſit lui-même l'objet des vengeances céleſtes? Ses attentats doivent-ils, ſi l'on conſulte la Raiſon, être réparés par l'immolation d'une créature, qui ne conſent pas plus

à ſon crime qu'à périr ſous le couteau & dans les flammes pour l'expier ? Non, ſans doute : tout cela révolte les principes. Mais nous voyons dans ces ſanglantes cérémonies les annonces d'un ſacrifice plus ſublime, ſeul capable de ſatisfaire à la juſtice de Dieu ; ſeul raiſonnable, parce que la victime conſent à être offerte, ou plutôt s'offre elle-même volontairement. En un mot, l'Eternel commande à l'homme de faire couler le ſang des animaux brutes & impaſſibles, pour lui rappeller ſans ceſſe la mémoire d'un ſang plus pur, qui devoit être un jour répandu ſur tous les crimes des mortels. L'univerſalité des ſacrifices, ſuppoſe la révélation.

V I.

En matière de révélation, la croyance la plus ancienne eſt toujours la meilleure. Ce n'eſt pas comme dans les ſciences de pure raiſon, où il eſt naturel de penſer qu'on peut, dans chaque ſiécle,

faire de nouvelles découvertes. Si Dieu a parlé, c'eſt-à-dire, s'il a manifeſté ſes volontés ; pour les connoître, je dois m'adreſſer à ceux qui en ont été les premiers dépoſitaires. Pour ſçavoir ſi un homme a été envoyé de Dieu ; j'examine les preuves de ſa miſſion. Mais lorſque je veux apprendre ce qu'il a dit de la part de l'Etre ſuprême ; il faut que je conſulte, autant qu'il eſt poſſible, ceux qui ont vû cet homme, & qui l'ont entendu. Ainſi, au défaut des mêmes Individus, je conſulterai le même corps, la même ſociété. On ſent que par cette méthode, il eſt facile d'éviter toutes les héréſies ; & que ni les Hérétiques, ni les Incrédules, ne peuvent ſe glorifier d'avoir la Raiſon avec eux.

VII.

Avec la réfléxion la plus légére, on découvre aiſément qu'il y a un premier Agent, une Intelligence ſouveraine, qui met la matière & toutes ſes parties en

mouvement. Il n'y a point d'effet ſans cauſe. Donc il y a une Cauſe ſupérieure au-deſſus de laquelle il eſt impoſſible de remonter. Elle agit de toute éternité cette Cauſe ſuprême. Car quand auroit-elle commencé d'agir ? Seroit-elle demeurée dans le plus doux repos pendant des ſiécles infinis ? Elle ne ſeroit pas encore éveillée.

Vous ne manquerez pas de me dire, que, ſelon nous, le monde n'eſt point éternel, & que cependant il éxiſte ? Si une éternité l'a précédé, ajoûterez-vous, il devroit être encore dans le néant ?

Je réponds que l'éternité n'appartient point au monde ; qu'elle eſt hors de lui ; qu'elle lui coéxiſte toute entiére ; qu'il eſt faux conſéquemment qu'elle l'ait précédé en rigueur. Mais comme le premier Agent ne peut avoir commencé d'être ; il n'a point non plus commencé d'agir. L'éternité eſt un de ſes attributs. Ainſi tout ce qui eſt en lui, eſt éter-

nel. Car ſes perfections ne ſont point réellement diſtinguées ; elles ſe confondent dans l'unité de ſa ſubſtance. En un mot, l'éternité eſt une choſe infinie. Elle ne peut être l'appanage des ſubſtances bornées. Donc c'eſt une propriété du premier Etre, de l'Etre parfait.

Il ſuit de-là que la Cauſe ultérieure eſt une Intelligence. En effet ; je conçois très-bien qu'un être qui opere par ſa volonté, peut agir immuablement, éternellement, quoique ſes ouvrages naiſſent & ſe détruiſent dans le tems. Il veut éternellement, immuablement, qu'il éxiſte des êtres nouveaux & changeans. Ainſi ce n'eſt point une cauſe inconnue ; un Agent caché que j'appelle Dieu ; mais je déſigne par-là, le principe éternel de tous les effets qui frappent mes yeux, la ſource primitive de toutes choſes ; dont l'éxiſtence m'eſt auſſi certaine, que celle des fleuves, qui en émanent, & qui la ſuppoſent. *Nos adoramus quod ſcimus.*

VIII.

L'homme a tout divinisé, ses passions, ses maladies, les astres, les plantes de ses jardins; donc il n'y a point de Dieu? Les Pénitens & les Moines ont souvent des vapeurs, qu'ils ont pris pour des révélations; donc toutes les révélations doivent nous être suspectes? même celles qui ont été prouvées par des miracles publics & incontestables? Je ne sens pas la liaison de ces phrases.

IX.

» Connoissons-nous, dit l'Incrédule, » le méchanisme qui fait que la modi- » fication de notre cerveau, que nous » nommons volonté, met nos bras en » action «? Que voulez-vous dire? Il n'y a point de rapport entre une *volonté & un cerveau.* Vous prétendez que votre Nature ou la Matière, peut, sans le secours de Dieu, faire des choses incompréhensibles. Et moi je sou-

tiens que cette Matière, à qui vous donnez tant d'inſtrumens pour agir, n'eſt qu'une pareſſeuſe qui ne s'en ſert pas.

X.

L'homme a pu s'imaginer que tout eſt fait pour lui ſeul. Mais la vraie Philoſophie, mais la Religion réforment bien ſes idées, lorſqu'elles lui apprennent qu'il eſt lui-même fait pour Dieu !

XI.

Dieu n'interrompt que le moins qu'il eſt poſſible la marche de l'Univers. Il ſe doit à lui-même d'être conſtant, à moins qu'il ne tire plus de gloire d'une exception paſſagere aux régles qu'il s'eſt preſcrites. On peut donc s'adreſſer à lui dans les calamités publiques. Les vœux & les larmes de tout un peuple, qui l'appelle à ſon ſecours, qui l'invoque au nom de ſon Fils, lui fourniſſent quelquefois des raiſons ſuffiſantes : alors ſon

immutabilité céde à ſes autres attributs. Mais il eſt vrai que ce ſeroit un ſpectacle ridicule, qu'une foule d'Athées qui imploreroient à grands cris le ſecours de la Deſtinée. Ils ne prient jamais ſans doute, & ils ne s'en trouvent pas mieux !

XII.

Les biens que la Religion demande principalement à l'Etre ſuprême, ſont ceux qu'il peut nous accorder ſans troubler l'ordre des choſes, ſans manquer, en quelque ſorte, à ſon immutabilité, ni à aucuns de ſes attributs. C'eſt la poſſeſſion de la vérité, de l'infini, qui ſe communique ſans ſe partager, à toutes les intelligences qui le deſirent. La pluie qui fertiliſeroit mon champ, détruiroit ſouvent les moiſſons de mon voiſin. Mais en demandant à Dieu le ſouverain bonheur; je ne fais tort à perſonne; tous peuvent en jouir comme moi, & en même tems que moi. Ainſi

les biens qui ſont le premier objet de nos vœux, ne produiſent ni diviſions, ni jalouſies. Du reſte, nous ne recherchons ceux de ce monde, qu'autant qu'ils peuvent nous mettre à portée d'obtenir la félicité ſuprême, ou de mieux ſervir la ſociété.

X I I I.

Nous ne regardons point comme des miracles tous les effets extraordinaires. Nous ne reconnoiſſons la puiſſance de la Divinité, ſa volonté marquée, que dans les œuvres que nous ne pouvons raiſonnablement attribuer qu'à Dieu ſeul. Il eſt évident qu'un effet infini, s'il éxiſtoit, annonceroit immédiatement un Agent infini. Donc, plus une choſe éxige de ſageſſe & d'énergie dans la cauſe qui l'a produite; plus nous devons chercher cette cauſe près de la Divinité. Ainſi lorſque je vois des faits étonnans, inuſités, dont je ne trouve aucune raiſon ſuffiſante dans les créa-

tures ; ſi d'ailleurs ces faits ſont notoires , inconteſtables, multipliés ; s'ils tendent à la même fin ; ſi cette fin encore m'eſt atteſtée par ceux au gré deſquels ces prodiges s'operent ; je prétends qu'alors je dois juger que c'eſt Dieu qui en eſt l'auteur. Si je compare les preuves avec la volonté divine qu'elles indiquent, je les trouverai irréſiſtibles. Les ordres de l'Etre infini méritent un reſpect infini, & la crainte de lui déſobéir ajoûtera un poids immenſe à mes motifs, qui les rendra équivalens aux démonſtrations géométriques.

Mais, direz-vous, je ne connois pas parfaitement l'énergie de la Matière : il viendra peut être un tems où tout ce que vous appellez miracles s'expliquera facilement par les ſimples loix de la Phyſique.

Je ne crains pas que ce temps arrive jamais. Vous ; attendez qu'il arrive, & vous aurez peut-être droit alors de faire le Sceptique.

En effet, je ſoutiens que quand même vous parviendriez enfin à expliquer les miracles, ſans recourir à la puiſſance du ſouverain Etre, vous ne ſeriez guères plus avancé. Il ſera toujours vrai que ces événemens prodigieux auront coéxiſté à la prédication des Apôtres, des Prophétes; en un mot à la publication d'une doctrine concernant la Divinité. Ce n'eſt pas tout : il demeurera certain que ces faits ne ſont arrivés que dans les pays où s'annonçoit actuellement la révélation, dans les villes, dans les rues, dans les maiſons où ſe trouvoient actuellement ceux qui ſe diſoient envoyés de Dieu. Il ſera toujours conſtant que ces œuvres merveilleuſes ont été réitérées un nombre preſque infini de fois, & accompagnées des mêmes circonſtances. D'après ces principes, voici ce que je vous oppoſe.

Tous les phénomènes dont il s'agit ont, je vous l'accorde, leur ſource dans les Loix de l'Univers. Mais pourquoi

ſont-ils arrivés dans certains tems, dans certains païs excluſivement? Pourquoi ſeulement quand on enſeignoit une certaine doctrine? Comment les hommes qui les ont donnés pour preuves de leur miſſion, pouvoient-ils prévoir le lieu, l'inſtant, la manière de ces événemens? Il y auroit donc lieu de croire juſques dans cette ſuppoſition, que Dieu a voulu nous convaincre par ces moyens de la vérité de notre Religion? Or je le répéte : la déſobéiſſance à un Etre infini eſt infiniment criminelle. Je me retrouve donc encore dans la néceſſité de me ſoumettre à l'Evangile.

Mais vos hypothèſes ſont purement gratuites. Qui vous a dit qu'il n'eſt pas abſolument impoſſible de déduire des loix phyſiques les phénomènes miraculeux? Etes-vous bien aſſuré que cela ſoit poſſible? Et ſur quels principes? Vous ne devez point ſuppoſer une choſe qui ne vous eſt point démontrée. Vous êtes dans l'ignorance à cet égard. Ainſi, laiſ-

ſons ces chimères, ces *peut-être* qui ne ſont appuyés ſur aucune raiſon, & revenons-en à la vérité.

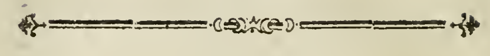
Je ne vois rien dans la Matière qui m'annonce une énergie capable d'opérer les faits que l'on appelle miraculeux. Au contraire, je reconnois à la lumière de l'évidence que l'Etre ſuprême a un pouvoir auquel rien ne peut réſiſter. Mille circonſtances m'invitent à croire que c'eſt lui, qui eſt l'Auteur de ces prodiges. Donc, dans la néceſſité de prendre mon parti, ſi je crains infiniment de lui manquer de reſpect; je me déciderai à regarder ces effets comme des preuves ſuffiſantes de ſa volonté.

XIV.

L'ignorance de la Nature empêcha l'homme de s'élever jusqu'au Créateur. Il multiplia la Divinité, & par-là détruiſit ſon eſſence infinie. Enfin on rompit le voile qui enveloppoit à nos yeux

la Nature ; on vit la ſource éternelle & féconde de tout ce qui éxiſte. On reconnut que le Juif, dans les premiers tems, & enſuite le Chrétien, étoient les ſeuls véritables Philoſophes. On admira la bonté du grand Etre, qui avoit daigné ſe manifeſter aux Auteurs du genre humain, afin qu'au milieu des ténébres, qui devoient ſe répandre ſur toute la face de la Terre, les mortels puſſent jouir du flambeau de la Foi. On ſe reprocha l'oubli où l'on avoit vécu de la Divinité. On prit l'eſſor ; on s'éleva juſqu'au trône du ſouverain Etre, ſur les aîles de la Méditation : on contempla ſes perfections immenſes & innombrables ; on les admira dans tous ſes ouvrages : on ne trouva plus dans le monde que des défauts qui pouvoient ſe rencontrer dans le plan le plus digne de Dieu : les déſordres moraux qui défigurent l'Univers, ne ſcandaliſerent plus le ſage : il en découvrit la raiſon dans la liberté de l'homme, dans l'immutabilité du Créateur

& ſon infinité : la Religion Chrétienne en lui montrant le ſang d'un homme-Dieu, qu'il verſe librement, pour effacer nos crimes, acheva de le tranquilliſer. Il découvrit dans l'ouvrage divin ainſi réparé, des beautés qu'il n'eût jamais offert à ſes regards dans un autre ſyſtême : la bonté du premier Etre, ſa juſtice, ſa clémence, ſa ſainteté, ſon immutabilité, ſon omniſcience, ſa puiſſance, ſon infinité, brillerent à ſes yeux dans le plus beau jour : le monde diviniſé en quelque ſorte par la préſence de Jeſus-Chriſt, ne laſſa plus l'admiration. Aujourd'hui, on veut nous dérober ce magnifique ſpectacle; & pour nous dédommager, on nous montre des chaînes, des entraves, toutes les nations dans l'impuiſſance & le déſeſpoir, aux pieds d'un tyran aveugle & ſourd, qu'on appelle Néceſſité !



§. XIX.

De la Théologie, & de la Mythologie.

I.

POURQUOI mêlez-vous ainſi les noms de Mythologie, de Théologie, de Moyſe, de Numa, des Mahométans & des Chrétiens ? Quoi ? vous ne le voyez pas ? Hé ! c'eſt afin qu'on s'accoutume à les confondre. Croyez-vous que des oreilles moins délicates, s'apperçoivent toujours de la diſſonance ?

I I.

» Le Sauvage ſe fait un Dieu parti- » culier de tout objet phyſique, qu'il » ſuppoſe être la cauſe des événemens » qui l'intéreſſent «. Donc les élémens furent les premieres Divinités des hommes ? Dites donc au moins des hommes *ſauvages* ?

III.

Je ne demande pas, si les Nations que nous voyons aujourd'hui rassemblées, ont pu être dispersées dans l'origine. Il est inutile de vous arrêter à me prouver que cela est possible absolument. Je cherche ce qui est; & non ce qui peut être sans que les essences des choses éprouvent aucune violence. Or je trouve que les hommes sont tous sortis d'un même pere & d'une même mere, que Dieu avoit formés d'abord. C'est ce que je lis dans des monumens authentiques; puisque ni vous, ni personne ne sçauroit élever aucun doute raisonnable contre la sincérité de nos Ecritures. Cela vaut bien la généalogie que vous nous accordez dans votre systême; où vous nous faites naître des combinaisons aveugles de la Matière : à peu près comme, selon nos vieux Naturalistes, les insectes sortoient d'un Cadavre.

I V.

» Il y eut, peut-être, de toute éter-
» nité des hommes ſur la terre : mais en
» différens périodes ; ils furent anéantis,
» ainſi que leurs monumens & leurs
» ſciences «. Il eſt juſte d'uſer de *peut-être*, lorſqu'on ne ſçauroit prouver ce
qu'on avance. Et moi je ne crains pas
de me haſarder beaucoup, en aſſurant ;
qu'il n'y a jamais eu juſqu'ici, & que
jamais il n'y aura par la ſuite, un nombre infini de générations. En effet, une
infinité de générations qui auroient occupé la terre ſucceſſivement, quelque
abrégé qu'eût été leur ſéjour ſur ce globe, y ſeroient demeurées un certain
tems. Or, une ſomme infinie de ſiécles, d'années, de mois, de jours,
d'heures, de minutes même, égalent
l'éternité complette. Donc ſi la génération qui couvre préſentement notre
planette, eût été précédée d'une infinité
d'autres générations, nous ne ſerions pas

encore inſtallés à la place de nos Ancêtres. Ne préférons donc plus des *peut-être* à l'évidence ! Ne rougiſſons plus de regarder Dieu comme notre premier Pere. Retournons à l'hiſtoire du genre humain, qui ſeule s'accorde avec la Raiſon.

V.

Il y a eu un déluge. Cet événemen étoit-il une ſuite des Loix Phyſiques ? La Foi nous permet de délibérer, de nous ſéparer même de ſentimens ſur cette queſtion. Le miracle du déluge ne conſiſte peut-être que dans la coincidence de cette cataſtrophe, avec la corruption univerſelle des mœurs. Il y a encore quelque choſe de plus. Ce déluge n'eſt arrivé qu'après avoir été prédit, & dans le tems précis, où Dieu avoit annoncé qu'il puniroit les crimes des hommes. Dieu n'a-t-il pas droit de ſe ſervir des cauſes ſecondes, dans l'exécution de ſes deſſeins ?

VI.

Quels efforts d'eſprit l'on eſt obligé de faire, pour ſuivre nos Philoſophes! Tantôt, ils nous défendent de conſulter l'antiquité ſur les matières de la Religion; parce que le Genre Humain devoit être moins éclairé dans ſon enfance, qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Tantôt ils prétendent que toute l'antiquité Payenne adoroit le Dieu qu'ils nous annoncent; c'eſt-à-dire, la Matière. Ils nous expliquent la Fable conformément à leur ſyſtême : comme ſi nous ne pouvions pas y trouver nous-mêmes notre croyance, à l'aide de l'allégorie. Je ſuis perſuadé qu'ils découvriront bien-tôt le Panthéiſme dans l'Evangile!

VII.

Il n'y a point d'effet ſans cauſe; & la Matière ne nous offrant aucune énergie qui paroiſſe évidemment lui appartenir; il eſt juſte de ne lui en attribuer

aucune. Un peu d'attention ſuffit pour reconnoître que toute cauſe eſt une réalité. De-là, il ſort une conſéquence infaillible; c'eſt que l'idée de cauſe n'eſt point l'idée que nous avons de la Matière. Autrement je ne douterois pas un inſtant que la Matière ne fût la Cauſe univerſelle; puiſque la différence ne réſideroit que ſur les mots. Qu'on me demande ſi la Matière eſt la Cauſe univerſelle? Quand je voudrai parler ſincérement; j'avouerai, que je ne le vois point. Qu'on me demande, ſi la cauſe univerſelle, ſi toutes les cauſes poſſibles ſont des réalités? Je répondrai que j'en ſuis certain. Pourquoi cela? ſi l'idée d'être n'eſt pas plus étendue que l'idée de corps?

VIII.

Comment peut-on regarder la Réalité ſuprême, l'Etre infiniment infini, comme une chimère & un néant? Comment peut-on ſoutenir que ſon idée eſt une fiction de nos eſprits? Ne voyons-nous

pas évidemment, que ſi cette ſubſtance toute parfaite éxiſte ; elle eſt ſimple, abſolument indiviſible ? Ne ſentons-nous pas, que ſi elle étoit compoſée ; la partie égaleroit le tout ? La moitié, ou le quart de l'infini, n'eſt-ce pas l'infini lui-même ? Donc l'idée que nous avons de cette ſuprême réalité eſt ſimple & indiviſible elle-même ? Elle n'eſt point conſéquemment une fiction de nos eſprits. Si l'Etre ſans bornes, & ſon idée, étoient de purs néants ; que ſeroient les êtres finis & leurs idées ? Quelque choſe de moins ſans doute ?

IX.

La Matière éxiſte : elle exiſte par la puiſſance de la cauſe ſuprême ; elle éxiſte diſtinguée de cette cauſe : car je conçois cette cauſe comme une réalité ; & toutefois, je ne vois point que ce ſoit la Matière elle-même. Je ne douterai jamais qu'un quarré n'ait quatre angles : mais je ſuis néceſſité à douter pour le moins, que

ſa Matière ait aucune énergie. C'eſt donc, encore une fois, que l'idée de cauſe n'eſt point l'idée de la Matière.

X.

Les bons Théologiens ne furent, ni ne ſeront jamais Anthropomorphites. La figure humaine n'eſt point compatible avec l'infinité. Nos paſſions ne ſe trouvent point dans l'Etre parfait : notre intelligence n'eſt ni le modèle, ni l'image éxacte de l'Eſprit éternel. En un mot, l'homme eſt borné, & Dieu eſt infiniment infini, poſſede dans ſon eſſence tous les tréſors de l'Etre. Comment donc l'homme pourroit-il renfermer même en petit toutes les divines perfections ? Il n'en eſt pas de Dieu comme de nous : on ne ſçauroit le tirer en miniature.

XI.

J'attribue à Dieu l'intelligence, ſa bonté, la juſtice, la puiſſance, parce que ce ſont-là autant de réalités poſitives ; & que dans l'Etre ſuprême, il eſt

évident que toute réalité s'y trouve ſans limitation, ſans compoſition, ſans néant en un mot. L'Infini eſt en tout ſens égal à lui-même. Voilà ce qui exclut de ſa ſubſtance les créatures, les choſes bornées, les négations. Mais les perfections des créatures ſont des réalités poſitives. Et c'eſt pour cela que nous diſons qu'il y a en Dieu des perfections analogues à celles-là; autant que des choſes qui n'ont point de bornes, peuvent être analogues à des choſes de même eſpéce, mais qui ſont bornées. En effet, l'Etre ſuprême doit être infini en tout genre de réalité, ſans cependant ceſſer d'être ſimple. Il y a contradiction; que ce qui eſt infini, ſoit jamais un réſultat de parties, entre leſquelles il régne une véritable & ſubſtantielle différence.

J'attribue l'intelligence, la bonté, la juſtice, la puiſſance à la Divinité; parce que je vois des effets, & qu'il n'y a point d'effets ſans cauſe; parce que les effets n'étant point infinis en

ſucceſſion, il eſt néceſſaire d'admettre une cauſe éternelle & agiſſante de toute éternité ; parce que je ne conçois pas que des effets qui éxiſtent dans le tems, puiſſent avoir une cauſe éternelle, ſi cette cauſe n'eſt intelligente ; parce que la ſtructure de l'Univers, l'arrangement de ſes parties, m'annoncent un deſſein ; parce que l'ordre phyſique n'eſt point forcé par la contradiction de tout autre ſyſtême que le ſyſtême actuel ; parce que je ne puis croire, que des mouvemens aveugles, que les combinaiſons imprudentes de la Matière, ayent formé tant d'eſpéces organiſées, tant de machines merveilleuſes, dont les reſſorts ſe dérobent, pour la plûpart, à la ſagacité des plus habiles Philoſophes ; parce que je reconnois par-tout les traces reſpectables d'une tendre Providence ; qui a préparé à ſes enfans le néceſſaire, qui leur fournit l'utile, qui ne leur refuſe pas l'agréable ; parce que j'éprouve auſſi des douleurs, & que

mes ſenſations pénibles ſont ordinairement le fruit de quelques excès.

Ce n'eſt donc pas d'après l'homme que nous avons travaillé l'idée d'un Etre ſuprême & parfait : & le nom d'Anthropomorphites qu'on nous donne, n'eſt qu'une injure en Grec !

XII.

Quand je ſoutiens que l'Etre parfait n'a point de bornes ; je ne veux pas dire par-là qu'il a des bornes, mais que je ne ſçais pas précíſément où elles ſont. Je ſuis certain qu'une ligne infinie, ſi elle éxiſtoit, auroit néceſſairement deux moitiés, dont chacune ſeroit égale à la toute. Ce n'eſt pas d'une ligne, dont je ne verrois pas le bout, que j'aſſure cette vérité ; mais d'une ligne qui effectivement n'auroit point de bout. Autre choſe eſt donc l'éternité, l'immenſité, la réalité ſans limites ; autre choſe une ſubſtance dont je ne connois pas les limites. Ce que je dis de l'Infini, ne

ſçauroit jamais convenir à des réalités finies; ſoit que je découvre leurs bornes ; ſoit que je n'oſe les fixer. D'où je conclus, que nous avons une idée véritable & poſitive de l'Infini.

XIII.

Le dogme de l'unité de Dieu, n'eſt point une ſuite de l'opinion qui le regarda comme l'ame du monde. L'unité de l'Etre parfait, dérive immédiatement de ſon infinité. En effet deux infinis de même genre ſe détruiſent : à plus forte raiſon, deux infinis en tout genre, ou deux infiniment infinis.

Si l'on multiplie l'infini par deux, par trois, par quatre ; le produit de cette opération, doit être le même que celui qui naîtroit de la multiplication de deux, trois, quatre, par l'Infini. Or ce produit n'eſt qu'un infini.

Des infinis ſemblables qui coéxiſteroient, pourroient être conſidérés comme des moitiés, des tiers, des quarts

de la ſomme qui réſulteroit de leur aſſemblage. Or la moitié, le tiers, le quart d'une réalité immenſe, eſt égale à ſon tout. C'eſt donc ſuppoſer une abſurdité que d'admettre pluſieurs Dieux.

Quelqu'un demandera, s'il eſt abſurde auſſi d'en admettre une infinité? Oui, ſans doute : diſtingués réellement les uns des autres, ils formeroient un tout compoſé d'une infinité de parties infinies; dont la moitié ſeroit égale à lui-même. C'eſt ainſi que la vérité ſe ſoutient, qu'elle fait face à l'erreur, de quelque côté que celle-ci dreſſe ſes attaques.

L'uniformité & la généralité des Loix qui régiſſent le monde phyſique, le concours de toutes ſes parties à la même fin, ſont des preuves plus ſenſibles & plus palpables de l'unité de ſon Auteur. Mais ſi Dieu étoit l'ame du monde; je n'en concluerois pas avec la même certitude, qu'il n'y a qu'un Dieu. La Fable nous parle d'un Géant à trois

corps ; j'aurois bien-tôt imaginé un monde à vingt ames.

XIV.

De prétendus Philoſophes ont eu recours à deux principes, l'un bon & l'autre mauvais ; pour expliquer l'origine du bien & du mal, qu'ils voyoient dans le monde. Cela ne prouve point qu'on ne puiſſe l'expliquer ſous le régne de l'Etre parfait.

Dieu ſe propoſoit un plan digne de lui : la liberté de l'homme entroit dans ce plan. Si l'homme n'eût point abuſé de ſa liberté ; l'ouvrage du Créateur eût exprimé ſa premiere idée ; l'Etre ſuprême eût été glorifié, & nous euſſions été heureux. Au contraire, ſi l'homme ſe révoltoit contre Dieu, ſes crimes devoient être effacés par le ſacrifice volontaire d'une victime infinie. De quoi vous plaignez-vous ? Exigez-vous que le Créateur régle ſes démarches uniquement ſur les caprices de l'homme ; que

parce qu'il prévoit que l'homme uſera mal de ſa liberté , il change ſon plan ; quoique ſa gloire demeure hors d'atteinte , & que les foibles mortels ne puiſſent rien contre Dieu ? J'admire l'Etre infini, qui va immuablement à ſa fin ; qui montre à ſes créatures toute la bonté poſſible , ſans manquer jamais pour elles à ſes attributs.

X V.

Les Intelligences tutélaires que la Religion nous repréſente comme chargées de veiller ſur les Nations , ou ſur les Individus de l'eſpéce humaine , ne ſont point des Dieux : ce ne ſont que des cauſes ſecondes , qui peuvent nous obtenir par leurs priéres, les faveurs de la ſuprême & unique Divinité qu'elles adorent avec nous.

X V I.

Que l'homme ſoit libre ; ce n'eſt point un ſyſtême : c'eſt une vérité établie ſur

ſe ſens intime, ſur l'éxiſtence néceſſaire d'un Dieu juſte & bon. Toutefois, il ne faut pas s'imaginer que nous ayons le pouvoir de lutter contre le Très-Haut. Si nous refuſons de nous ſoumettre aux Loix de ſa bonté; nous ſerons forcés de porter éternellement le joug de ſa juſtice. Vous avez lu les combats de Jehovah & de Satan ? C'eſt dans Milton ſans doute ? Mais, où avez-vous pris que cet Ange ſuperbe ait plus d'adhérens que l'Eternel ? Quel eſt le Théologien audacieux qui a compté tous les Mondes qui ont exiſté, peut-être, qui éxiſtent, ou qui éxiſteront ? Qui a calculé mathématiquement le nombre des Créatures vertueuſes ou méchantes ? Qui a pénétré les ſecrets que l'Etre ſuprême tient cachés dans ſon cœur ?

XVII.

C'eſt une queſtion qui me paroît bien difficile à réſoudre, que celle de

ſçavoir ; ſi jamais un ſeul homme, excepté quelques-uns, dont la ſainteté nous a été révélée par le ſcrutateur des cœurs, a ſouffert ſur la terre plus qu'il n'avoit mérité. Ces perſonnes, que nous appellons vertueuſes, n'ont-elles pas quelquefois des taches ſecrettes, qui échappent aux regards des mortels ? Pourquoi donc répéter ſans ceſſe, que les larmes & la douleur ſont ici-bas le partage de l'innocence ? Au reſte, quand cela ſeroit démontré, nous en devrions tirer le Corollaire : *qu'il y a pour les gens de bien quelque choſe après la mort.*

XVIII.

Offenſer qui que ce ſoit, eſt un mal. Offenſer un être plus parfait que nous ; eſt une faute plus grande, que de manquer à notre égal. Donc offenſer l'Etre ſuprême & infini, eſt un crime dont la malice ne peut ſe meſurer.

Toute réalité mérite de l'eſtime ; le

néant ſeul eſt mépriſable. Ainſi une réalité ſans bornes mérite une eſtime infinie; & nous tombons dans le plus affreux déſordre, lorſque nous lui refuſons nos hommages.

Cependant nos révoltes ne rendent point la Divinité plus malheureuſe. Ce n'eſt point par un ſentiment de vengeance, qu'elle punit : c'eſt pour conſerver ou rétablir l'ordre dans ſes ouvrages. L'ordre éxige qu'un coupable ſoit puni en raiſon de la dépravation de ſa volonté, & non ſur la meſure du mal phyſique qu'il opere.

XIX.

N'accuſons jamais la Providence. Nous ſçavons que Dieu eſt juſte & ſage. Nous en ſommes auſſi certains, que nous ſommes aſſurés qu'il éxiſte. Pleins de cette idée, adorons les divins decrets, & plaignons ceux qui voyent l'Etre ſuprême ſous les traits d'un Deſpote impitoyable.

XX.

Dieu a prédestiné ses Elus, sans aucun mérite de leur part; mais il ne réprouve point gratuitement les méchans. Le choix des premiers n'est pas aveugle; il est fondé sur les régles immuables de la Sagesse, combinées avec celles de la Bonté: le châtiment des derniers n'est pas injuste; il est éxactement mesuré sur leurs crimes.

XXI.

Il ne faut pas s'étonner que celui qui blasphême Dieu, parle insolemment des Princes de la Terre.

XXII.

Dieu veut constamment le bien; il desire sincérement que ses créatures soient heureuses; & s'il les punit, c'est qu'il aime l'ordre plus qu'il ne chérit les méchans. Mais celui qui obéit fidélement aux Loix de la vertu, n'a rien

à redouter de la part du ſouverain Juge?
Il eſt infiniment plus facile aux Aſtres de s'éteindre ; à l'Univers entier de retourner dans le néant ; qu'à l'Etre parfait de ceſſer d'être juſte. Quand les vérités néceſſaires ne ſeront plus que des menſonges ; quand la même réalité pourra éxiſter & ne point éxiſter dans le même tems ; alors l'équité ne ſe comptera plus parmi les perfections d'une ſubſtance, qui poſſéde toutes les perfections.



§. XX.

Les Dogmes révélés ne contredisent point la Raison.

I.

L'Auteur de la Religion, est la vérité par essence, la sagesse éternelle, immuable, nécessaire. Le Christianisme est donc la bonne Philosophie: & des Théologiens qui prétendroient que la Foi contredit quelquefois la Raison, ne seroient pas, à coup sûr, les lumières de l'Eglise!

II.

Jamais on ne défendit au Chrétien de raisonner. La seule chose que nous demandons; c'est qu'on prenne pour régle de sa croyance en matière révélée, l'autorité divine démontrée incontestablement. L'éxistence de la révélation doit être prouvée par la Raison,

Mais une fois établie, il y a ſur la terre des témoins de la doctrine, qui la tranſmettent pure à leurs ſucceſſeurs. Ainſi les ſiécles divers peuvent s'inſtruire des vérités que Dieu a voulu faire connoître à tous les hommes ſans exception. Dieu a-t-il parlé ? J'en ſuis certain par les miracles. Comment ſuis-je aſſuré de l'exiſtence des miracles? Par le témoignage irréprochable de ceux qui ont donné leur vie pour les certifier : par la conviction des peuples qui vivent autour de moi; qui me les racontent; qui me les montrent conſignés dans des monumens publics; qui, en conſéquence, profeſſent une morale pénible (*). Tous les hommes ont naturellement droit de paſſer pour ſincères; l'impoſture ne doit jamais ſe préſumer. Mais quelles ſont les vérités qui nous ont été annoncées de la part de l'Etre ſuprême ? Voilà encore une queſ-

(*) *Penſées Anti-Philoſophiques.*

tion de fait. J'ai pour la résoudre, le témoignage infaillible de l'Eglise universelle. Le corps subsistant qui a reçu le dépôt de ces vérités, le conserve fidélement. Je ne puis mieux faire dans un point de fait, que de compter les voix des témoins.

Tout Chrétien peut donc raisonner; pourvu qu'il raisonne de bonne-foi, qu'il se défie des passions, de l'imagination, des sens même quelquefois, & qu'il croye ce qui est fondé sur la véracité divine; quand il ne sçauroit pas toujours l'expliquer. Il suffit qu'il ne voye point dans le dogme qu'on lui propose, de manifeste contradiction; & qu'il ait d'ailleurs pour garant l'Etre suprême.

Que dirai-je encore? Nous ne défendons pas aux Sçavans de méditer sur les Mystères les plus sublimes, s'ils ont autant de modestie & de sincérité, que de sagacité & de pénétration. Cependant le Mystère de la Trinité, ou tel

autre qu'il vous plaira, ſuppoſé qu'on parvînt à l'éclaircir, ne devroit point être cru ſeulement comme une vérité Mathématique. Outre le motif de l'évidence, nous ſerions toujours obligés de l'adorer ſur l'autorité de la révélation. Autrement nous ne ſerions que des Philoſophes : & quoique dignes peut-être de ce nom, nous ne mériterions pas celui de Chrétiens.

III.

Notre Dieu ne paroît jamais ſi grand, ſi aimable, que lorſqu'il eſt vu de près. La connoiſſance de ſes auguſtes attributs eſt l'unique ſcience, capable de ſatisfaire pleinement nos eſprits. On ne blaſphême l'Etre parfait, que lorſqu'on n'a point étudié ſon eſſence. Les Démons mêmes ſont forcés d'avouer qu'il eſt exempt des défauts & des vices, que nous haïſſons dans les êtres bornés : ils conviennent malgré eux, que l'Etre parfait eſt l'Etre parfait.

I V.

En vain l'homme eût essayé de se former l'idée de la réalité suprême ; si elle ne jouissoit pas de l'éxistence. Comment avec des matiériaux finis, construire une idée infinie ? Comment en ajoûtant des nombres limités, élever le total à une somme illimitée ? En ajoûtant de pareils nombres pendant une éternité ? Mais ne voyez-vous pas que j'ignore ce que c'est que l'éternité, si je ne connois pas déja l'infini ? L'éternité n'est-elle pas une durée sans bornes ? Comment parviendrai-je, par la voie de la multiplication, à un produit immense ; si je n'ai pour multiplicateur & pour multiplicande que des quantités bornées ? Mais comment réussirai-je à me donner l'idée de l'infiniment infini, idée que j'ai dans le fait ? Car je sçais que l'infini actuel, ne sçauroit être composé de parties : qu'il est conséquemment égal en tout sens à lui - même ;

qu'il

qu'il eſt en tout ſens infini? Cependant pour raiſonner de cet Etre, il faut que je le connoiſſe. Je ne puis le connoître, s'il n'éxiſte point. Une réalité compoſée ou bornée, ne me repréſentera jamais rien de ſimple ni d'infini. Avec quels crayons, avec quelles couleurs, veut-on donc que nous ayons deſſiné ce tableau, ſi nous en ſommes les Peintres; & ſur quel modèle?

V.

» Hobbes dit que tout ce que nous » imaginons eſt fini, & qu'ainſi le mot » *Infini* ne peut former aucune idée ni » aucune notion «. Eſt-ce que nous n'avons d'autre faculté, que celle d'imaginer?

VI.

L'Etre ſans bornes exclud de ſon eſſence toute négation: donc il n'eſt point un être négatif! Il eſt très-diſtingué des Créatures: car les Créatures ren-

fermant elle-mêmes des négations ; elles en porteroient dans le ſein de ce ſouverain Etre. S'il étoit composé des diverſes ſubſtances qui éxiſtent ; il ne ſeroit point en toutes maniéres parfait & infini.

VII.

Il ſemble que Sherlock a cru rendre ſervice à la Religion , en décriant la raiſon humaine. C'eſt un travers. La Vérité ne peut jamais être contraire à la vérité : ou , ſi vous voulez , il eſt impoſſible que la même choſe ſoit & ne ſoit pas dans le même tems.

VIII.

Ne nous étonnons point que dans la ſubſtance de l'Etre parfait , tout ſoit infinité , omniſcience , ordre , bonté , puiſſance ſans bornes : l'idée la plus éxacte que nous ayons de l'unité , & l'idée de l'infiniment Infini. Sa ſubſtance eſt par-tout égale à elle-même

Si j'ose parler ainsi ; tous les points y sont aussi grands que le Tout. Et quand, par l'imagination, vous le supposeriez partagé en deux ; vous retrouveriez deux Etres dont chacun seroit aussi parfait que le premier, & que les deux pris ensemble. Ainsi la Raison vous démontrant l'incompatibilité de ces deux Etres ; vous concluriez que la division n'étoit qu'illusoire. Or, je prétends que les réalités bornées ne vous offrent point d'unité si rigoureuse. Donc c'est précisément l'infinité des divines perfections, en nombre & en grandeur, qui démontre aux esprits attentifs, que Dieu est une substance simple ; & que nul de ses attributs n'est distingué des autres réellement.

IX.

Des Philosophes du dix-huitiéme siécle entreprennent de me convaincre, que Dieu ne pense pas, ne veut point, n'est pas susceptible des qualités, des

vertus, dont nous trouvons en nous-mêmes une légère image. Et quelles preuves m'apportent-ils d'une aſſertion ſi étrange ? C'eſt, diſent-ils, que, ſelon nous, Dieu eſt immatériel! Il ne peut mouvoir la matière, continuent-ils, puiſqu'il eſt un pur eſprit. Il n'eſt point immenſe; puiſque la matiére lui diſpute une partie de l'eſpace. Il n'eſt point immuable, puiſqu'il produit les changemens continuels que nous voyons dans le monde. Il n'eſt point tout-puiſſant, puiſqu'il ne peut empêcher le mal qui lui déplaît. Il jouit néanmoins, ſi l'on en croit les Chrétiens, de tous ces attributs. D'où l'on voit que Dieu eſt un Etre contradictoire ?

Nous ſommes perſuadés qu'un Etre peut penſer, ſans être revêtu d'organes corporels. Nous montrons même que la Matière eſt incapable de connoiſſance & d'amour : parce que nous voyons toujours en elle, & dans tout ce qui lui appartient, des relations avec les

différens points de l'eſpace ; & que nous n'en remarquons pas de pareilles dans la connoiſſance, ni dans l'amour. Où eſt donc la contradiction, à ſuppoſer la penſée dans l'Etre parfait ?

Nous ſommes convaincus que le premier Moteur eſt un Agent immatériel ; nous le prouvons évidemment par l'abſurdité qu'enveloppe l'hypothèſe d'un mouvement qui n'auroit pas commencé. Où eſt donc l'inconſéquence, lorſque nous attribuons la force motrice à un pur eſprit ?

Nous croyons que l'Etre parfait eſt infini en une infinité de manières, & dès-là néceſſairement immenſe : nous démontrons que la Matière eſt bornée, par l'impoſſibilité d'un infini compoſé de parties réellement diſtinctes. Ainſi la Matière n'eſt pas même un point par rapport à l'immenſité divine. Où eſt donc l'abſurdité, quand nous diſons : que Dieu eſt immenſe, quoique la Matière éxiſte ?

Nous faiſons voir que la première Cauſe eſt immuable, parce qu'elle eſt éternelle, & qu'il implique, que ce qui eſt éternel, ſoit ſoumis à aucun changement. D'où nous concluons que Dieu demeurant immuable, peut produire tous les changemens qui s'opérent dans l'Univers. Où eſt donc encore ici la répugnance ?

Enfin nous reconnoiſſons que Dieu eſt tout-puiſſant ; mais nous aſſurons qu'il n'eſt point obligé de faire tout ce qui eſt poſſible. Que tirerez-vous donc de la permiſſion du mal qui lui déplaît, mais qu'il a le pouvoir d'empêcher, ſans y être aſtreint par aucune Loi ?

X.

Dieu eſt bon, ſans doute ; mais ſa bonté eſt inſéparable de ſa ſageſſe. Tous les divins Attributs ſe combinent enſemble, pour ainſi dire, lorſque ce grand Etre agit. Il produit l'ouvrage

qui exprime le moins imparfaitement la totalité de ſon Eſſence. D'après ce principe, les déſordres moraux & phyſiques de l'Univers ne nous effrayent point. Prouvez clairement qu'un autre ſyſtême eût été plus digne de la Divinité ? Juſques-là vous n'avez point droit de nous objecter les défauts de ce monde. Mais vous y voyez des traces remarquables de bonté. Cela eſt poſitif. Jugez donc avec nous, que l'Etre parfait eſt bon, & que deux & deux ſont quatre.

X I.

L'homme n'eſt point l'unique fin des êtres que Dieu a tirés du néant. Il ne faut pas eſtimer toutes choſes par rapport à nous-mêmes ; mais ſelon les Loix immuables de l'Ordre, & conformément à la Raiſon. Au contraire, la nouvelle Philoſophie établit chaque Individu, le centre de l'Univers.

XII.

Un monde où l'homme éprouve tant de maux, ne peut être ſoumis à un Dieu qui ne ſeroit que bonté. Un monde, où l'homme jouit de tant de biens, ne peut être gouverné par un Dieu, qui ne ſeroit point bon. Auſſi l'Univers eſt-il l'ouvrage d'un Etre parfait; d'un Etre non-ſeulement bon, mais ſage, mais juſte, mais couronné d'une infinité de perfections infinies.

XIII.

Ce Philoſophe qui prouve au Chrétien, par de longs raiſonnemens, que les foibles mortels ne peuvent bleſſer Dieu; diminuer la ſomme de ſon bonheur; lui faire éprouver des ſentimens douloureux; ſe met en frais mal-à-propos. Qui oſeroit ſoutenir de pareilles abſurdités? Donc, direz-vous, il eſt impoſſible que nous offenſions jamais ce grand Etre? Un inſtant. Il eſt clair que

l'ordre immuable des choſes eſt notre Loi. Si nous refuſons de lui obéir, nous devenons coupables. Or c'eſt-là préciſément ce que nous appellons offenſer Dieu. Dieu aime eſſentiellement l'ordre ; & le mortel qui s'en écarte, ne peut lui plaire. Il le déſapprouve néceſſairement, invinciblement. Voilà toute la douleur que le péché inflige à l'Etre impaſſible & ſuprême.

XIV.

Dieu, à parler en rigueur, ne doit rien à perſonne. Comment un Etre borné pourroit-il éxiger quelque choſe de l'Etre ſans bornes, & à quel titre? Les démarches d'un ſi grand Etre ne ſont-elles pas toutes d'un prix infini? Mais l'ordre immuable des choſes voulant que la vertu ſoit récompenſée & le vice puni ; Dieu qui aime invinciblement l'ordre, laiſſera plutôt le monde dans le néant ; s'il n'eſt point poſſible de rendre une juſtice éxacte à ſes

créatures. Il vaut mieux que le monde n'éxiſte point, s'il n'exprime aucun des Attributs divins ; s'il ne fait pas honneur au ſouverain Etre, dont il eſt l'ouvrage. Or un monde où l'iniquité régneroit à jamais ; quel honneur pourroit-il faire à Dieu ? Ne contrediroit-il pas à la fois, ſa bonté, ſa ſainteté, ſa ſageſſe, ſa puiſſance, ſon infinité ?

X V.

Les jugemens de Dieu ſont impénétrables, en ce ſens, que nous ne pouvons ſuivre la chaîne de ſes décrets. Et cela n'eſt pas fort étonnant, vu la foibleſſe de l'Eſprit humain, & ſon incapacité de comprendre ce qui tient de l'Infini. Mais ſi nous ſommes certains d'une part, que l'Etre juſte ne peut infliger la douleur à une créature qui ne l'a point méritée, ſans s'obliger à la dédommager par la ſuite : & ſi nous voyons clairement d'ailleurs, que Dieu eſt ſouverainement équitable, nous

n'hésiterons pas de prononcer, qu'il est impossible que le désordre régne à jamais sous son empire. Il eût plutôt laissé le monde dans le néant, que de faire un ouvage pire que le néant même. Dans ce sens, les jugemens de notre Dieu ne sont point impénétrables.

X V I.

Toutes les volontés de l'Etre parfait sont réglées sur l'ordre immuable des choses. Il condamne à des supplices éternels, les créatures qui ont commis des crimes, dont la malice est infinie. Où est l'excès de sévérité ? Il ne cesse jamais d'éxiger une peine proportionée au délit. Où est l'inconstance ? Une personne d'une dignité infinie, se soumet à la douleur pour quelque tems : elle lui offre ses souffrances, en expiation de nos désordres : il accepte cette satisfaction : il nous pardonne : où est la contradiction ? Le crime n'est-il pas infiniment puni ainsi que Dieu le vouloit, &

qu'il le voudra toujours ? Comment de grands génies proposent-ils de si petites difficultés ? Est-ce pour nous obliger de nous taire, ou de répéter sans cesse les mêmes choses ?

XVII.

L'autorité des Livres saints est démontrée par les miracles : les miracles sont démontrés par la Tradition des peuples, & par le témoignage des Martyrs ; témoignage qu'ils ont signé de tout leur sang (*). Prouvez-nous qu'on peut mourir pour attester des faits, que l'on dit avoir vus, quoiqu'on sçache bien qu'on ne les a pas vus. Prouvez-nous que tous les hommes, n'ont pas naturellement droit de passer pour sincères ; qu'il est permis d'accuser sans aucune raison, des peuples entiers d'imposture & de mensonge : marquez-nous la contradiction qui rend absolument

(*) *Pensées Anti-Philosophiques.*

impoſſibles les faits miraculeux : faites-nous voir que l'ordre phyſique n'a jamais été interrompu : Faites nous voir que vous êtes aſſurés de la conſtance des Loix qui gouvernent l'Univers, indépendamment de la parole des hommes ; & nous ſerons un peu plus embarraſſés.

XVIII.

Si Dieu n'avoit eu en vue que nos hommages, il n'eût jamais créé le monde. Quel rapport entre les honneurs finis que nous lui rendrions, & l'acte de ſa puiſſance pour nous tirer du néant ; acte d'un prix infini ? D'ailleurs, que de mortels qui l'outragent & le blaſphêment ! Mais il deſiroit un adorateur digne de lui. Son Fils revêtu de notre nature, devoit lui procurer une gloire, que l'Etre parfait peut rechercher ſans honte, & qu'il obtiendra malgré les efforts des Incrédules.

XIX.

Dieu agit toujours ſelon les Loix de l'ordre : il gouverne tous les êtres, conformément à ces loix éternelles, néceſſaires, incorruptibles. Nous ſommes juſtes nous-mêmes, lorſque nous conſultons exactement ce code ſacré, & que nous y cherchons les principes de notre conduite ; lorſque nous imitons Dieu. Il n'y a donc qu'une juſtice pour Dieu, pour les hommes, pour tous les êtres. Dieu eſt plus juſte que ſes créatures, parce qu'il connoît l'ordre plus parfaitement, & qu'il l'aime plus conſtamment, plus ardemment.

XX.

Un Incrédule, en déclamant contre l'Ecriture, prouve ſouvent qu'il ne l'a point lue, & toujours qu'il ne l'entend point. Il y en a qui diſent en général, que dans les Livres ſaints on ne trouve point d'éloquence. Ceux-là n'ont

vraiſemblablement guères ouvert notre Bible. Il y en a qui ſoutiennent que c'eſt un recueil abſurde & diſcordant. Ceux-ci ne l'ont à coup sûr point entendue. Ils ne ſçavent pas qu'il y a un interpréte public, infaillible, pour leur en expliquer le vrai ſens. Pourquoi s'obſtinent-ils à le chercher uniquement dans leurs têtes, ou dans les Dictionnaires? Prouvez que l'Egliſe Univerſelle, s'eſt jamais contredite dans les explications qu'elle nous a données de l'Ecriture, & vous aurez tout démontré. Mais nous vous avertiſſons qu'elle ne répond ni des fautes de Copiſtes, ni des contreſens de Traducteurs, ni des ſyſtêmes de Commentateurs.

X X I.

Nous adorons en Dieu une bonté, une véracité, une juſtice infinies. Mais ni ſa juſtice, ni ſa véracité, ni ſa bonté, ne ſont point d'une autre eſpèce que celles que nous honorons dans les hommes;

vertueux. Dieu fait à ſes créatures tout le bien qu'il peut leur faire ſans ſe manquer à lui-même, ſans démentir ſes attributs, ſans ceſſer d'être Dieu. Il ne nous trompe jamais; l'erreur eſt un déſordre ; il ne ſçauroit la mettre ni l'approuver en nous. Il aime tous les êtres à proportion de leur mérite : il les gouverne ſelon les régles immuables de l'équité, ſelon les relations néceſſaires qui regnent entre leurs eſſences.

Si le vaſe d'argile ſe trouvoit ſoumis à la douleur en ſortant des mains du Potier, il auroit droit de lui demander : *Pourquoi m'avez-vous fait ainſi?* Et Paul ne ſe fût point ſervi de cette comparaiſon pour nous faire ſentir la dépendance de l'homme. Dieu ne réprouve point à plaiſir. Sa bonté paroît juſques dans ſes vengeances. Si Dieu nous afflige de douleurs; c'eſt toujours ou pour punir nos déſordres volontaires, ou pour nous fournir une occaſion de mérite. Car la Loi inviolable de l'Ordre, éxige

que celui qui a souffert, sans aucune faute de sa part, en soit dédommagé. Mais encore une fois, le vase qui sort des mains du Potier, est incapable de bonheur & de malheur. Ainsi la comparaison, qui d'un côté établit la puissance absolue de l'Etre suprême, ne détruit point l'idée de son incorruptible équité. Je ne puis me plaindre des faveurs que Dieu accorde à ses Elus, si je suis de ce nombre, ou si je n'en suis exclu que pour mes crimes.

XXII.

Quand il seroit possible que l'Etre parfait ne me fît jamais aucun bien; je n'en serois pas moins tenu de l'estimer infiniment. L'estime doit être réglée sur l'excellence des choses, & non sur leur utilité. Les Démons mêmes sont forcés de rendre au souverain Etre ce stérile devoir. Desirer que Dieu n'existe point; c'est souhaiter que la même chose soit & ne soit pas dans le même tems. Ce vœu

infâme, ne peut être celui d'une intelligence éclairée.

XXIII.

L'homme n'a aucun rapport avec Dieu que par le Médiateur que les Chrétiens invoquent. Du fini à l'infini, la diſtance eſt infinie. L'homme-Dieu placé entre ſon pere & nous, nous aide à franchir l'intervalle immenſe qui nous ſépare. Comme homme, il eſt ſemblable à nous, il eſt notre égal : comme Dieu, il eſt auſſi grand, auſſi parfait que ſon principe. Tout culte doit être fondé ſur des rapports ſubſiſtans entre l'homme & la Divinité. Donc la Religion Chrétienne eſt la ſeule véritable; puiſque ſeule elle connoît un Médiateur; & que toutes les autres laiſſent entre l'Etre ſuprême & ſes créatures, un eſpace qu'il eſt impoſſible de traverſer.

XXIV.

N'avancez pas que, ſelon les Théologiens, Dieu a pu créer les hommes pour les rendre éternellement malheureux. Nous déteſtons cette affreuſe doctrine!

XXV.

Quelques Philoſophes ont prétendu, que l'Etre parfait pouvoit altérer les eſſences des choſes. Mais ils l'ont enſeigné ſans diſciples. En effet, c'eſt une aſſertion impoſſible a démontrer. Sur quoi jugerois-je que Dieu a ce pouvoir chimérique? Je ſuppoſe qu'il en ſoit doué : comment ſçaurois-je alors que Dieu lui-même ne changera jamais? Il y a contradiction, direz-vous, que Dieu ne ſoit pas Dieu. Il y a contradiction également, vous répondrai-je; que deux & deux ne ſoient pas deux & deux, ou quatre.

XXVI.

Jesus-Christ est mort sans se plaindre de ses Juges, ni même de ses bourreaux : les Apôtres sont morts avec la même tranquillité : des milliers de Martyrs les ont imités : Etoit-ce pour la Cause de la Religion qu'ils souffroient ? La vraie Théologie n'enseigna jamais que *les vertus sociales ne sont point de saison* dans la cause de Dieu ? Est-il de meilleurs Théologiens que les Apôtres, & que Jesus-Christ ? Ouvrez toutefois l'Evangile, & lisez-y ces mots transcrits du Code éternel de la Raison (*) : *Quæcumque vultis ut faciant vobis homines ; & vos facite illis : hæc est enim Lex & Prophetæ.* Tant il est vrai que la Religion est cruelle ! Que nous sommes persécuteurs par systême !

(*) Matth. VII.



XXVII.

Il ne ſuffit pas qu'un homme ſe diſe éclairé d'en-haut ; pour que nous l'écoutions ſans rire. L'Egliſe n'admet jamais de révélations que celles qui ſont prouvées par des miracles publics & ſolemnels. Il y a cependant aujourd'hui une choſe qui empêcheroit encore que nous ne nous rendiſſions à des prodiges qui auroient ce caractère. Il ſuffiroit que la doctrine de celui qui les opéreroit fût contraire à celle de Jeſus - Chriſt. Pourquoi ? C'eſt que l'Evangile eſt confirmé par des Miracles , qu'il eſt impoſſible déſormais de ſurpaſſer , ou même d'égaler.

XXVIII.

Les volontés divines ne méritent d'être la régle de nos volontés, que parce qu'elles ſont eſſentiellement conformes à l'ordre immuable des choſes. Si , par impoſſible , Dieu éxigeoit de

nous une injuſtice ; l'homme vertueux devroit alors lui déſobéir. Il me ſemble que cette morale eſt auſſi pure que celle qu'on puiſe dans le ſein de la Matière.

XXIX.

Quelle biſarre idée de penſer que Dieu doit ſortir localement de l'homme qui l'offenſe ! Dieu eſt un Etre ſans bornes ; & la malice des mortels ne peut pas plus détruire ſa toute-préſence, que ſon éxiſtence néceſſaire.

XXX.

La révélation ne ſuppoſe pas, que Dieu ait jamais laiſſé le Genre Humain dans une ignorance invincible de ſes volontés. Nous croyons que l'Etre parfait ſe manifeſta d'abord au premier homme, & lui découvrit les vérités que nous regardons comme néceſſaires ; qu'il lui promit un Médiateur, un Rédempteur. Puiſque nous ſommes tous

ſortis de la même ſource ; il eſt évident que notre commun pere pouvoit communiquer à ſes enfans, & ceux-ci à leurs deſcendans ſans exception, le dépôt des dogmes qui lui étoit confié.

Cependant Dieu ſe manifeſta de nouveau après le Déluge à la famille qui repeupla les ſolitudes de l'Univers. Il ſe fit connoître encore à Abraham, & aux autres Patriarches. Il ſe choiſit un peuple entier de leur ſang ; non par une pure prédilection ; mais pour en faire ſon Miſſionnaire auprès des autres Nations. Voilà une des cauſes de ſes différens éxils d'une extrémité à l'autre de la terre, en Egypte & à Babylone (*). *Ideò diſperſit vos inter gentes quæ ignorant eum, ut enarretis magnalia ejus ; & faciatis ſcire eos, quia non eſt alius Deus omnipotens, præter eum.*

Le Libérateur promis paroît enfin. Il paſſe ſa vie mortelle parmi les Juifs,

---

(*) Cant. Tob.

afin qu'il eût un peuple pour témoin perpétuel de ses Vertus & de ses Miracles ; afin qu'on ne le perdît jamais de vue, & qu'il pût dans la suite faire ce défi à des ennemis nombreux : (*) *Quis ex vobis arguet me de peccato* ? S'il ne se fût fixé nulle part ; s'il eût couru le monde, comme quelques Philosophes ; ses Vertus, ses Miracles auroient-ils pû être aussi-bien constatés ? Où trouvez vous donc cette odieuse prédilection que vous osez reprocher à notre Dieu ? Si-tôt que le Libérateur a consommé son œuvre ; ses Apôtres volent l'annoncer par toute la terre : les Juifs eux-mêmes dispersés, vont prêcher l'Evangile à leur manière. D'où je conclus, que si Dieu a été si souvent & si long-temps ignoré ; c'est aux hommes seuls qu'il faut s'en prendre.

Mais de plus, la Raison a-t-elle jamais cessé d'instruire les mortels sur les

(*) *Joan.*

régles

régles eſſentielles de la Morale ? Retenez-le donc bien ; nous ne croyons pas que Dieu condamne aux feux éternels, ceux qui les auroient fidélement pratiquées. On vous l'a dit cent fois !

XXXI.

Une Religion qui ne nous annonceroit que des Myſtères, & dont les preuves ne feroient elles-mêmes que des Myſtères, feroit un peu trop Myſtérieuſe pour être crue. Mais ſi les preuves de la révélation ſont claires & inconteſtables ; ſi je ne puis me ſouſtraire à leur lumiere ; en un mot, ſi tout homme ſenſé, en examinant ſérieuſement ces preuves, eſt obligé d'avouer que Dieu a certainement parlé : alors, quoiqu'il ſe trouve des Myſtères parmi les vérités révélées ; je les croirai ſur l'autorité de l'Etre ſuprême : il me ſuffira que je n'apperçoive dans ces dogmes aucune contradiction.

XXXII.

L'idée de l'Etre parfait n'eſt point l'ouvrage de l'imagination. Elle eſt la même pour tous les hommes. Le méchant, s'il la conſidere attentivement, y verra la condamnation de ſes vices ; il reconnoîtra combien il eſt éloigné de ce divin modèle. Les gens de bien y trouveront leur conſolation, & un encouragement à la vertu. Perſonne n'y découvrira jamais aucune imperfection, aucun néant. Ce ſeroit voir ce qui n'eſt pas, & le voir préciſément où il n'eſt pas.

XXXIII.

Les Athées élevent un Coloſſe épouvantable ; ils le couvrent de couleurs lugubres ; ils lui noirciſſent le viſage ; ils lui mettent à la main une verge de fer ; & écrivent ſur ſon front le nom in-

incomunicable de la Divinité. Ce n'eſt point là mon Dieu ; mais un Phantôme !



§. XXI.

De Clarke,

I.

Nous ne diſons pas : voilà la plus convaincante, la plus forte de toutes les preuves qui établiſſent l'éxiſtence d'un Dieu. Nous ſçavons que cette vérité peut être démontrée en mille & mille manières. Or, une démonſtration n'eſt ni plus ni moins claire, qu'une autre démonſtration. D'ailleurs, comment parmi tant de preuves que l'on apporte, & que l'on peut apporter, choiſir ſi facilement la plus concluante ?

Tous les peuples ſe ſont accordés ſur l'exiſtence d'un Etre ſuprême. Je ſoutiens que cette ſeule raiſon devroit ſuffire à un homme qui n'en a point d'autres. Ce conſentement des Nations

ne prouve rien, vous écriez - vous ! Combien d'erreurs universelles dont on est revenu ! Je vous réponds que ces erreurs n'ont point été universelles, puisqu'on en est revenu. Une erreur universelle infecteroit tous les tems ainsi que tous les lieux. Mais, malgré vos efforts, malgré les lumieres prétendues de la nouvelle Philosophie, la plus grande partie du Genre humain croit encore en Dieu. Que dis-je? La totalité peut-être !

Les peuples, dit-on, se sont réunis à croire qu'il éxiste une premiere Cause, & rien de plus : les Athées, sont comme les autres, convaincus de cette vérité : car il est évident pour tout homme, qu'il n'y a point d'effet sans Cause.

Je veux bien convenir avec vous que les hommes de tous les âges, de toutes les Nations, en adorant un Dieu, n'adoroient que la Cause premiere. Mais vous m'avouerez de votre côté, qu'ils ont tous attribué à cette Cause l'intelli-

gence. Oui, le Sauvage même à genoux devant un rocher, ne lui rend ſes hommages, que parce qu'il ſuppoſe que ce rocher a de la connoiſſance & de l'amour. Soyez de bonne foi, & avouez qu'il ſuit de-là que les hommes les plus groſſiers n'étoient pas perſuadés, que pour aimer & connoître, il fût néceſſaire d'être revêtu d'organes pareils à ceux dont nous jouiſſons. Du moins, il n'eſt pas évident qu'ils en ayent été perſuadés. Mais ſur-tout avouez que Dieu a toujours été honoré comme un Etre intelligent : il ne m'en faut pas davantage. Je vous demanderai, pourquoi vous voulez le dépouiller aujourd'hui de cet attribut ? Je vous demanderai, ſi les hommes ne ſçavoient ce que c'étoit que la penſée, lorſqu'ils aſſignoient la penſée à la premiere Cauſe ? Et je finirai par vous dire, que dans une matière auſſi grave, j'aime beaucoup mieux me ſéparer de vous, que de tout le Genre humain ; vû que juſqu'ici nous comptons

plus d'un Sçavant, qui n'a point été de votre avis.

I I.

Je ne puis, ſans indignation, voir de quel air un Jeune homme aujourd'hui fait le procès à tout ce qu'il y a de célébre parmi nos Ecrivains. Il juge ordinairement en moins de deux minutes, les méditations qui ont occupé la vie entiere de nos plus grands Philoſophes. Combien de fois ai-je entendu injurier les noms ſacrés de MALEBRANCHE & de DESCARTES, par des gens qui n'avoient jamais lû leurs Ouvrages immortels? Cette démangeaiſon de décider, ſe fait ſentir dans les ſujets les plus graves & les plus intéreſſans! A la honte de la vérité, un Déclamateur qui n'a ſouvent d'autre avantage que de plus mal tourner une preuve de l'éxiſtence de Dieu, oſera dire hardiment : qu'il n'y en a point d'autre qui ſoit convaincante! Ce n'eſt pas que je craigne qu'on réduiſe

jamais en problême l'exiſtence de l'Etre parfait. Mais je ſuis fâché qu'on ſcandaliſe les foibles, & qu'on fourniſſe des ſarcaſmes aux Incrédules. C'eſt communément ce qu'il y a dans leurs livres de plus dangereux.

III.

Pourquoi m'objecter les diviſions des Théologiens, ſur les Matières qui ne ſont pas de Foi? Quand il ſeroit de Foi qu'il y a un Dieu; ce que je ne vous accorde point; car la Foi ſuppoſe la véracité de ce grand Etre, & conſéquemment ſon exiſtence; les démonſtrations de l'éxiſtence divine ſeroient-elles de Foi pour cela? Nous croyons tous que l'Etre parfait exiſte: n'importe ſur quelle preuve; pourvu que celle que nous adoptons ſuffiſe pour nous convaincre. Montrez-moi plus d'unanimité parmi vos Philoſophes. La Trinité eſt un dogme que nous ſommes tous obligés d'admettre. Penſez-vous que ſi l'on parvient jamais

à l'expliquer, ces explications seront l'objet de notre Foi ? On a dit des choſes aſſez ſatisfaiſantes ſur la propagation du péché Originel. L'Egliſe néanmoins ne nous contraint pas d'être Malebranchiſtes : elle demande uniquement que nous ſoyons Catholiques.

IV.

» Quelque choſe, dit Clarke, a éxiſté » de toute éternité «. Cela eſt évident : ou bien il faudroit ſoutenir que le néant univerſel a précédé l'Etre. Or, le néant n'a point d'énergie ; il ne peut rien faire. Donc il n'éxiſteroit rien aujourd'hui. Il implique dans les termes qu'il y ait jamais un inſtant, où il n'éxiſte aucune réalité. Cet inſtant même ſeroit quelque choſe.

Mais quelle eſt cette choſe qui eſt de toute éternité ? Je ſoutiens que ce n'eſt point la Matière. Le mouvement ni le repos, ne ſçauroient être éternels ; & cependant la Matière eſt néceſſaire-

ment ou en repos, ou en mouvement. Tous les mouvemens poſſibles ſeroient épuiſés ; ſi la Matière s'étoit mue pendant un tems infini. Un tems infini égale l'éternité complette, comme une ligne infinie égale l'eſpace immenſe. Par la même raiſon, ſi la Matière étoit demeurée en repos pendant une infinité de ſiécles; elle ſeroit encore aujourd'hui immobile. Donc l'Etre éternel n'eſt point la Matière. C'eſt ce que nous entendons, lorſque nous diſons que Dieu eſt un *pur Eſprit.*

V.

Puiſque la Matière a commencé d'être ; il eſt indubitable qu'elle a une Cauſe : or, ſa Cauſe eſt une Intelligence. Une Cauſe éternelle eſt néceſſairement immuable. Le changement eſt incompatible avec l'Eternité. Toute eſpéce de ſucceſſion réelle en eſt abſolument bannie. Mais il eſt impoſſible de concevoir une Cauſe qui agiſſe immua-

blément, ſi l'on ne la ſuppoſe intelligente. Dieu peut vouloir de toute éternité l'exiſtence contingente du monde, & les révolutions différentes qu'éprouve chacune de ſes parties. Sa volonté eſt la Cauſe univerſelle; mais on comprend facilement, qu'elle peut demeurer invariable, au milieu des changemens qu'elle opére. Il y a mille ans, Dieu vouloit que j'éxiſtaſſe dans l'inſtant où j'éxiſte. Dans mille ans, il ne ceſſera pas de vouloir mon éxiſtence pour cet inſtant.

Ajoûtez à cela les caractères viſibles de Sageſſe, empreints ſur toutes les parties de l'Univers; & oſez ſoutenir, qu'il eſt l'ouvrage d'une Cauſe aveugle!

VI.

Comment ne voit-on pas que l'Etre éternel eſt couronné de toutes les perfections? qu'il eſt Infini en une infinité de manières? Qu'eſt-ce qui pourroit le

limiter ? Le néant ? Mais le néant ne réside nulle part ? Et par-tout où il ne réside point, il y a nécessairement de la réalité. Il est donc évident que l'Etre primitif n'a point de bornes ; qu'il n'est restraint en aucune manière.

Et qui pourroit donc lui refuser l'intelligence, la bonté, la puissance, la justice, la sagesse ? Ne sont-ce pas des perfections ? Ne sont-elles pas comprises parmi une infinité de perfections infinies ?

Quoi ! direz-vous : l'essence divine n'exclut-elle pas de son sein la Matière ? Sans doute ; parce que la Matière elle-même exclut l'infinité. Mais si la Matière n'étoit pas nécessairement imparfaite & bornée ; si l'infinité lui appartenoit, elle se trouveroit en Dieu.

La divine essence, ajoûtez-vous, rejette de son sein la Matière : la Matière est une réalité : elle exclut donc quelqu ee spéce de réalité ? Non : l'essence divine, quoiqu'elle ne renferme point

tous les Individus, quoiqu'elle ne renferme aucun Individu qu'elle-même, contient néanmoins toutes les idées des choses ; & chaque espéce de réalité jouit en elle de l'infinité. En un mot, Dieu est l'Etre qui possede une infinité de perfections infinies, sans aucune multiplicité réelle, sans aucune véritable composition. Mais dans une infinité de perfections diverses, infinies, il est clair que toutes celles dont nous avons quelqu'idée, s'y trouvent comprises éminemment.

VII.

Dieu, ou l'Etre parfait, se suffit seul à lui-même. S'il lui manquoit quelque chose ; il ne seroit pas infiniment infini ; il ne seroit pas Dieu. Il n'a donc point été nécessité à nous donner l'être. S'il agit, le motif principal de son action, est l'amour qu'il porte à sa Divinité. Mais, puisqu'il n'a besoin de

rien, ſon action n'eſt point indiſpenſable.

VIII.

Il eſt évident que l'Etre ſans bornes, renferme dans ſon ſein tout ce qui peut mériter quelqu'eſtime, quelqu'amour. Car il n'y a que ce qui eſt, qui ſoit aimable ou eſtimable. Le néant ne mérite aucuns égards. Or dans l'Etre ſans bornes, toutes les réalités s'y trouvent infinies; bien différentes de ce que ſont leurs foibles images dans les créatures. Je demande maintenant ſi la ſageſſe, la ſcience; ſi les vertus morales, comme la bonté, la juſtice; méritent quelqu'amour, méritent quelqu'eſtime? Oui, répondez-vous? Donc ce ſont autant de réalités qui ſont infinies dans la ſubſtance premiere & éternelle? Je demande encore, ſi l'ignorance, l'erreur; ſi les vices moraux, comme la cruauté, la fourberie; ſont eſtimables ou aimables en aucune manière? Non,

ſans doute, vous écriez-vous? Donc ce ſont de vrais néants, qui ne peuvent ſe trouver dans l'Etre ſuprême? Car toute réalité mérite ou de l'amour, ou du moins quelqu'eſtime.

I X.

» Ecoutez, s'écrie un de nos Ecri-» vains : celui qui a fait, l'œil ne verroit-» il pas? Celui qui a conſtruit l'oreille, » n'entendroit-il pas «? C'eſt ainſi qu'il convainquoit les Incrédules de ſon ſiécle. Il eſt évident qu'il n'y a point d'effet ſans Cauſe. Donc un effet ne contiendra jamais plus de réalité que l'Etre qui l'a produit. Autrement ce qu'il auroit de ſurplus, il l'auroit reçu du néant. Un Etre qui ne ſeroit que Matière, ne pourroit créer un Eſprit (*). Ainſi Dieu, qui eſt la Cauſe univerſelle, poſſéde toutes les perfections dont nous

---

(*) *En général : la premiere Cauſe ne peut rien tirer du néant, dont elle ne renferme l'Archetype.*

voyons l'image, ſoit dans les intelligences, ſoit même dans les corps. Il renferme les Archetypes, de tout ce qu'il y a de réalité dans nos ſenſations, dans nos deſirs, dans nos penſées, dans nos organes mêmes; mais ſans aucun défaut; ſans ſe confondre avec les créatures, ſans aucune compoſition véritable.

Vainement vous m'objéctez, qu'il ſuivroit de ces raiſonnemens, que la Matiere eſt en Dieu, que la méchanceté eſt en Dieu; puiſqu'il exiſte des corps, & qu'il y a des hommes vicieux. Le modèle des perfections de la Matière, eſt en Dieu ſans doute mais ſans aucune imperfection. La méchanceté n'eſt nullement en lui; parce qu'elle n'eſt qu'un pur néant. Les perfections de l'homme vicieux, ou plutôt leur Archetype, ſe trouvent dans la divine ſubſtance; mais le vice n'y réſide point. C'eſt un pur néant, encore une fois; puiſque nous convenons tous qu'il

ne mérite aucune eſtime ; & que d'ailleurs nous reconnoiſſons qu'il n'y a point de réalité, qui ne ſoit plus ou moins eſtimable.

X.

La liberté de Dieu ne s'étend point, comme celle des Créatures, jusqu'à pouvoir faire le mal. Elle eſt bornée par la contradiction. Dieu ne ſçauroit faire une montagne ſans vallée ; parce qu'un pareil ouvrage répugne en lui-même. Il ne ſçauroit pécher ; parce que le péché répugne aux Attributs de l'Etre parfait. Mais il a été libre de tirer le monde du néant, ou de l'y laiſſer ; parce qu'il ſe ſuffit ſeul à lui-même.

X I.

La malice n'eſt ni aimable, ni eſtimable ; la Folie ne mérite non plus aucun amour, aucune eſtime : or toute réalité eſt aimable, ou du moins eſtimable. Donc la Malice & la Folie,

précisément comme telles, sont de purs néants. Elles ne se trouvent donc point dans la suprême Réalité, dans l'Etre infiniment infini ? Ce raisonnement me paroît sans réplique.

XII.

Ce n'est que selon les Athées, je pense, que » l'idée de la Divinité, est la » négation d'absolument toutes les idées » que les hommes sont capables de se » former «.

XIII.

» On nous dit, qu'il y a des subs- » tances, que nous ne pouvons ni voir » ni toucher, & qui n'en existent pas » moins pour cela : à la bonne-heure ; » mais dès-lors nous ne pouvons ni en » raisonner, ni leur assigner des quali- » tés «. Est-ce que vous ne raisonnez qu'avec les yeux ou avec les mains ?

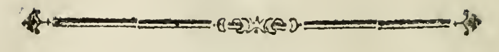
XIV.

L'Infini en lui-même, eſt incompréhenſible à tout eſprit borné. Mais tout eſprit borné peut comprendre que l'Infini eſt néceſſairement un Etre ; que c'eſt l'Etre ſuprême. Car le néant ne ſçauroit être éternel, immenſe, omniſcient, tout-puiſſant. Notre penſée n'embraſſe point tout ce qui eſt intelligible dans la divine ſubſtance : voilà pourquoi nous diſons, qu'elle eſt incompréhenſible. Mais nous la connoiſſons imparfaitement ; nous en avons une notion très-diſtincte, quoique très-légère. Ne ſçavez-vous pas que ſi l'on ſuppoſe une ligne infinie, ſa moitié égalera le tout ? Dites-moi : Oſeriez-vous ſoutenir la même choſe d'une ligne finie, ou dont vous ne connoîtriez point la longueur ? Les Athées ſont trop difficiles ; il faudroit que Dieu ſe dépouillât de ſon infinité, qu'il ſe dénaturât, pour qu'ils conſentiſſent à le connoître !

X V.

Lorſque nos Incrédules entreprennent de réfuter Clarke, ils ont ſoin d'annoncer que bien des gens croyent que c'eſt lui qui juſqu'ici a parlé de Dieu de la maniere la plus convaincante. Tout le monde n'eſt pas de l'avis de ces gens-là.





§. XXII.

De Descartes, de Malebranche, & de Newton.

I.

DESCARTES a prouvé de plusieurs manieres l'existence d'un Etre infini & parfait. Il y a, dit-il, un Etre infini & parfait; parce que la nécessité d'exister est évidemment contenue dans l'idée que j'ai de lui; parce que cette idée, si elle est quelque chose de créé, ne peut avoir d'autre cause que cet Etre suprême; parce que rien ne sçauroit subsister un seul instant, s'il ne reçoit actuellement l'être de la Divinité. Il développe ces raisonnemens avec beaucoup d'étendue dans ses *Méditations* & dans ses *Principes*. Ce qui me surprend, c'est qu'un Athée, qui se dit de bonne-foi, après avoir transcrit quelques lignes d'un discours, qu'il rend inintelligibles

en ſupprimant les réfléxions eſſentielles qui les précédent & qui les ſuivent, ſe vante d'avoir pulvériſé toutes les démonſtrations de Deſcartes ! Il eſt vrai qu'il oppoſe quelques difficultés ; mais malheureuſement elles n'ont point de rapport à l'endroit qu'il a cité. Peut-être qu'il ne l'avoit pas lû.

I I.

Un être qui jouiroit de l'exiſtence néceſſaire, toutes choſes égales d'ailleurs, ne ſeroit-il pas plus eſtimable que celui qui ne jouiroit que d'une exiſtence précaire ? Donc la néceſſité d'exiſter eſt une perfection, une réalité. Ce qui eſt eſtimable, n'eſt jamais un pur néant. Or dans l'idée que nous avons de l'Etre ſouverainement parfait, toutes les eſpéces de réalités s'y trouvent compriſes ſans limitation. Donc cette idée exiſte néceſſairement : elle eſt Dieu lui-même, dont la ſubſtance ſe manifeſte à moi dès cette vie. Voilà com-

me j'entends la premiere preuve de Descartes. Et qu'avez-vous à m'opposer ? Que vous n'avez point d'idée d'un Etre parfait ? Comment osez-vous soutenir ce paradoxe ? Vous ne pourriez me prouver, que vous n'avez point cette idée, sans sçavoir ce que c'est, & conséquemment sans l'avoir ? Il faut ou vous rendre, ou vous taire.

III.

L'idée de l'Etre souverainement parfait, l'image qui le représente à mon esprit, contient une réalité infinie. Donc, supposé que cette idée soit quelque chose de créé, elle doit l'avoir été par une Cause infinie elle-même ; puisque l'effet ne peut-être plus réel que sa Cause. Si l'on dit que cette idée n'a point de cause ; je le veux : alors elle sera le Dieu que je cherche. C'est ainsi que je conçois la seconde démonstration de Descartes. Point du tout, répond l'Athée. Descartes a mal raisonné. Nous

avons l'idée d'un *Hyppogriphe*, quoiqu'il n'éxiſte pas dans la Nature ? Cette objection peut être bonne ; mais elle eſt ici déplacée. Deſcartes l'a réſolue dans ſon lieu.

I V.

La même choſe ne ſçauroit être & n'être pas dans le même tems. Mais nous ne voyons point de contradiction à ſuppoſer, que telle réalité bornée qui exiſte, ceſſe d'exiſter dans un moment : il n'y a que l'Etre parfait dont l'inexiſtence répugne en toute hypothèſe : chaque inſtant de notte durée eſt indépendant de l'inſtant qui le précéde. Donc, reprend Deſcartes, ſi nous continuons d'exiſter ; c'eſt qu'une Cauſe ſuprême nous conſerve perpétuellement l'être qu'elle nous a donné ; c'eſt que Dieu nous crée ſans ceſſe : il y a donc un Dieu ? Que direz-vous de cette nouvelle preuve ? Elle montre du moins, que le grand Deſcartes n'étoit point Spinoſiſte,

ou plutôt que Spinosa n'étoit pas bon Cartésien.

V.

» Par le nom de Dieu, dit Descar-
» tes, j'entends une SUBSTANCE infinie,
» éternelle, immuable, indépendante,
» toute connoissante, toute puissante,
» & par laquelle *MOI - MESME ET*
» *TOUTES LES AUTRES CHOSES QUI*
» *SONT* (s'il est vrai qu'il y en ait qui
» existent) ont été créées & produites «.
Pourrois-je donc écouter de sang-froid l'Incrédule, lorsqu'il avance témérairement; que ce grand homme regardoit l'Etre parfait, comme une pure modification de la Matière; & que de ses principes découle nécessairement le Spinosisme? Mais où Descartes définit-il ainsi la Divinité? Dans le discours même, dont ses ennemis ne rapportent qu'une récapitulation tronquée! Ils concluent toutefois, qu'on a eu raison de l'accuser d'Athéisme! C'est-à-dire, qu'ils

qu'ils donnent gain de cauſe à l'obſcur & turbulent Voëtius !

VI.

Je lis en Italique ces phraſes, que l'on m'annonce comme l'expreſſion même du célébre Malebranche : » *que l'Uni-* » *vers n'eſt qu'une émanation de Dieu....* » *Que Dieu eſt tout être, & le ſeul être...* » *Qu'il n'eſt pas encore bien démontré,* » *qu'il y ait une Matiere & des Corps...* » *... Que ſi l'on y prend garde de près,* » *on verra qu'il n'eſt pas même poſſible* » *de connoître avec une entiere certitu-* » *de, ſi Dieu eſt ou n'eſt pas vérita-* » *blement Créateur du monde matériel* » *& ſenſible* «. Je me ſens auſſi-tôt ému d'indignation ! Quoi ? on oſe attribuer au plus profond Raiſonneur qui fut jamais, à un Philoſophe ſi Chrétien, des extravagances, qu'il combat à chaque page ; je dirois preſque à chaque ligne de ſes Ouvrages ? Où eſt donc la bonne-foi ? Un inſtant, répondra

quelqu'un : avant de crier à la calomnie, il faut voir d'abord s'il n'y a pas eu deux Malebranches.

V I I.

Malebranche a donné cent démonſtrations de l'éxiſtence d'un Dieu. Elles jouiſſent toutes de cette force irréſiſtible qui ſoumet les eſprits ; mais il en eſt quelques-unes, qui ne ſont pas à la portée de tout le monde. L'Auteur du *Syſtème de la Nature* prétend les avoir toutes pulvériſées ; quoiqu'il n'en ait rapporté ni réfuté aucune.

V I I I.

J'apperçois l'nIfini, dit Malebranche : or rien de fini ne peut me le repréſenter. Donc je l'apperçois en lui-même. Donc il éxiſte. Telle eſt, ſelon ce grand homme, la preuve la plus ſimple de l'exiſtence de Dieu. Je voudrois ſçavoir, comment nos Philoſophes y répondent ? Ils nient que nous ayons au

cune idée poſitive de l'Infini ! Mais pourquoi donc ſommes-nous certains, que la moitié d'une ligne infinie, ſeroit égale à toute cette ligne ? De quelle ligne bornée, ou indéfinie, oſerions-nous aſſurer la même choſe ?

I X.

Malebranche nous repréſente Dieu comme la Cauſe univerſelle, qui opere immédiatement tout ce qu'il y a de phyſique dans les ſubſtances créées, & dans leurs modifications. Donc il place le péché parmi les ouvrages de l'Etre parfait ? Oui, s'il regarde le péché comme quelque choſe de phyſique. Mais il prouve que la malice du crime eſt un pur néant ; une difformité avec l'ordre immuable des choſes. L'impiété de Malebranche n'eſt donc que dans l'imagination de ſes accuſateurs, qui réfutent ſes Livres ſans les ouvrir.



X.

Newton, après avoir obſervé les mouvemens céleſtes, perſuadé qu'ils ne ſont point ſoumis aux Loix de la Méchanique, avoit conclu que le monde eſt l'ouvrage d'une Intelligence. Voilà ce que nos Philoſophes devoient remarquer; mais c'eſt la ſeule choſe qu'ils laiſſent à l'écart. Ils s'amuſent à combattre une diſſertation aſſez foible ſur les Attributs divins, & chantent auſſi-tôt leur triomphe. Ils aiment mieux avoir affaire à Newton Théologien, qu'à Newton Obſervateur. Cependant ils ſe diſent Newtoniens; & dès-lors ſa preuve de l'exiſtence de Dieu, ne laiſſe pas d'être concluante contr'eux.

XI.

Oui : » ces mouvemens réglés, cet » ordre que l'on voit régner dans l'U- » nivers, ces bienfaits dont les hom- » mes ſont comblés, annoncent une

» ſageſſe, une intelligence, une bonté,
» que l'on ne peut refuſer de recon-
» noître dans la Cauſe qui produit des
» effets ſi merveilleux «. Vous dites
que ces effets ſont néceſſaires ? Il ne
ſuffit pas de le dire, de le répéter. Dé-
montrez qu'il y a une contradiction ma-
nifeſte, à ſuppoſer les choſes autrement
qu'elles ne ſont, & nous vous aban-
donnerons cette preuve. En attendant,
ne ſoyez pas ſurpris que tous les hom-
mes s'y attachent comme à la plus ſen-
ſible.

XII.

Qui peut nier, ſinon Lucrèce, que
l'œil ſoit fait pour voir, l'oreille pour
entendre, les pieds pour marcher ? Qui
peut concevoir que des combinaiſons
aveugles ayent produit ces organes ?
Qu'elles ayent formé les tiſſus dont ils
réſultent ? Qu'elles les ayent proportion-
nés ſi juſtement avec les objets exté-
rieurs, qui doivent agir ſur eux ? Pour-

quoi ne vois-je un corps que lorſqu'il eſt aſſez grand, ou aſſez près de moi pour m'être utile, ou pour me nuire? Pourquoi la diviſion, ou l'éloignement, qui ne l'anéantiſſent point en lui-même, le détruiſent-ils à mes yeux? Pourquoi mon oreille ne m'avertit-elle que du bruit qui ſe fait à une certaine diſtance? Tout cela, dites-vous, s'explique facilement; tout cela eſt une ſuite inévitable des mouvemens néceſſaires, qui animent la maſſe immenſe de la Matière. Mais on vous démontre qu'il y a contradiction à ſoutenir que la Matière n'a point de bornes; on vous prouve que quand elle ſeroit infinie, le mouvement exigeroit une éternité, pour ſe propager à l'infini; qu'il eſt abſurde de prétendre que le mouvement n'a pas commencé; que ſi la combinaiſon actuelle avoit été précédée d'une infinité d'autres combinaiſons, elle devroit encore être purement poſſible; puiſque l'éternité n'eſt point écoulée.

On vous défie de démontrer à votre tour, qu'il y ait contradiction à supposer la Matière sans existence, sans mouvement, ou combinée d'une autre maniere qu'elle ne l'est aujourd'hui. Que vous reste-t-il donc pour soutenir votre chancelante Nécessité ?

XIII.

Les Animaux sont soumis à la mort. Donc le Dieu que nous peignons immuable, est un Etre changeant & capricieux ? L'immutabilité divine paroît sur-tout dans les loix uniformes, qui régissent l'univers. Mais, puisqu'il faut vous le dire une fois pour toutes ; Dieu est parfaitement immuable dans l'amour qu'il porte à l'Ordre essentiel. Voilà la Loi dont il ne s'écarte jamais, pour quelque raison que ce puisse être. Toutes les autres Loix qu'il s'est librement imposées à lui-même, il les suit autant qu'il est possible, autant qu'il n'a point de motifs supérieurs de s'en

dispenser. C'est ainsi qu'il a fait des miracles pour établir la Religion ; c'est ainsi que les Bêtes, après avoir décoré l'Univers sous une forme, meurent & vont encore l'embellir sous une forme nouvelle. La divine sagesse tire plus de gloire de ces reproductions qui sont le fruit des mêmes Loix ; que son immutabilité n'en tireroit de la vie constante & immortelle des mêmes Animaux. D'ailleurs l'Etre pensant, le seul qui puisse sentir le bienfait de l'éxistence, ne s'anéantit jamais.

XIV.

Je plains ceux qui vivent au milieu des remords ! Mais il ne tient qu'à eux de les faire cesser. Qu'ils se soumettent au Dieu qu'ils ont si gratuitement, & si indignement outragé : ils deviendront eux-mêmes des preuves de sa clémence. Ils jouiront de la paix, & ils ne troubleront plus le repos des autres hommes. Ils n'ambitionneront plus *le sort des pierres*,

XV.

L'homme, ſi l'on ne conſidere en lui que la machine, eſt peut-être le plus chétif des Animaux. Mais il n'y a que les Incrédules qui ſe croyent des machines.

XVI.

Je vous dis, qu'il vaut mieux que le monde ſoit comme il eſt, que de n'être point du tout. Prouvez-moi le contraire.

XVII.

Comment Hobbes peut-il ſoutenir que la Matière eſt l'être unique? N'eſt-il pas évident qu'une Matière infinie eſt une chimère? qu'en elle la partie égaleroit le tout? Cependant, il eſt impoſſible, que le grand aſſemblage des êtres, qui jouiſſent actuellement de l'éxiſtence, ſoit limité. Il eſt impoſſible, qu'il n'y ait pas du moins une Subſ-

tance infinie. D'où l'on voit qu'il y a un Infini actuel & immatériel. Or comme l'infini est essentiellement simple & parfait en toutes manières ; nous concluons qu'il y a un Dieu ; puisque Dieu n'est que l'Etre parfait. Donc, Hobbes & ses Sectateurs se trompent grossierement, lorsqu'ils regardent la Matière comme le seul Etre, comme la Nature universelle.

XVIII.

La production d'une pierre marque autant d'intelligence dans sa Cause, que la production d'une tête organisée comme celle de Newton ! C'est la pensée d'un Athée, qui se dit pure machine.

XIX.

Vous avouez que vous ne connoissez point parfaitement la Nature ? Et vous soutenez qu'elle agit *toujours* nécessairement ?

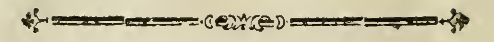
X X.

Si l'Iliade, si l'Enéide, ne peuvent être l'ouvrage que du Génie, l'Univers entier auroit-il pour cause, une Matière sans intelligence ?

» Des jets infinis, faits pendant l'é-» ternité, avec des élémens & des com-» binaisons infiniment variés «, sont impossibles. Car une Matière immense, & des mouvemens éternels, enveloppent les plus grandes absurdités. Jamais je ne conviendrai, que l'Eternité complette soit écoulée ; ni que la partie soit aussi grande que le tout !

X X I.

Les Incrédules nous reprochent de leur prêter des opinions ridicules ; afin d'obtenir sur eux un triomphe passager. Si cela est ; *ils nous le rendent tous les jours !*



§. XXIII.

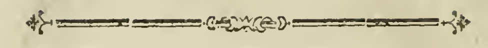
Du Panthéiſme.

I.

Si l'on entend par la Nature, le vaſte aſſemblage de tout ce qui exiſte; il eſt évident, que ce n'eſt point hors de la Nature qu'il faut chercher la Divinité. Il n'y a rien qui ne ſoit compris dans la ſomme univerſelle. Ne penſons pas cependant, que Dieu ſoit la Nature. Dieu eſt un Etre parfait, un Etre ſans bornes; qui exiſte avec les Créatures, qu'il a tirées du néant, qui en eſt très-diſtingué; mais qui ſe trouve néceſſairement dans la totalité des choſes. Déteſtons l'erreur de ces Philoſophes, qui veulent bannir de la Nature, la Subſtance infiniment infinie, ſans laquelle les autres ſubſtances ne pourroient exiſter; qui reſſerrent le Grand

Tout dans l'étroite enceinte de la Matière; qui aiment mieux adorer la boue, qu'ils foulent ſous leurs pieds, que l'Etre ſuprême & parfait; dont la puiſſance les a élevés à l'éxiſtence; dont la ſageſſe les éclaire; dont l'amour les anime & les conſerve; tandis qu'ils blaſphêment ſes Attributs!





§. XXIV.

Du Théisme, de l'Optimisme, & des Causes finales.

I.

J'AIMEROIS mieux croire un Dieu, sur l'autorité des autres hommes; que de douter de son existence sur les frivoles raisons que je trouve dans les écrits diffus de nos Athées!

II.

Il est évident que c'est un désordre monstrueux, de refuser à l'Etre infini le culte qu'il exige de moi; supposé qu'il éxiste, & qu'il demande de moi quelque chose. Donc, la crainte de manquer de respect à un si grand Etre; l'horreur d'un crime, dont la malice est inappréciable; doit ajouter un poids immense à de simples probabilités qu'il existe, ou qu'il a parlé; quand même

je n'aurois que des probabilités ? Elles devroient l'emporter ſur ce qui, de l'autre côté, ne ſeroit pas démonſtration rigoureuſe & géométrique ! Oui, je le ſoutiens, avec toute la confiance que peut inſpirer la vue de la vérité : *l'honnête homme éclairé ſera néceſſairement Chrétien.*

III.

Il eſt impoſſible de corrompre l'idée de l'Etre parfait. L'Homme en ſanté, & l'homme malade ; le caractère bouillant, & le tempérament flegmatique ; lorſqu'ils penſent à un Corps, conçoivent tous une ſubſtance étendue : s'ils penſent à l'Etre parfait, ils ne peuvent le concevoir imparfait.

IV.

La Foi de l'Egliſe Catholique, ne varia jamais : les Incrédules eux-mêmes nous reprochent que nous ſuivons aveuglément les opinions de nos Peres.

V.

Les preuves que nous donnons de l'existence divine, sont foibles, dites-vous ! Qu'est-ce donc qu'une preuve ? Qu'est-ce qu'une démonstration ? Est-ce un paralogisme ? Je conviendrai que nous ne démontrons, que nous ne prouvons rien. Suffit-il de nier des principes évidens, pour les anéantir ? J'avouerai que vous avez renversé la Religion de fond en comble.

V I.

On nous assure ; » que du rapport » constant, que font les sens bien con- » stitués, résultent l'évidence & la cer- » titude, qui seules peuvent produire » une pleine conviction «. Mais quelle régle pour juger quand les sens sont bien constitués ? Il faudra toujours recourir à une autorité supérieure, à l'autorité de la Raison. C'est ainsi qu'elle se

joue de ſes ennemis, & qu'elle les ramene à ſes pieds.

V I I.

On ſuppoſe gratuitement que notre Dieu eſt un amas de contradictions: on nous ſoutient que nous le ſentons nous-mêmes ; que nous ſommes forcés d'en convenir dans le ſecret de notre conſcience : on nous le ſoutient, quoique nous proteſtions le contraire : on en appelle à la bonne-foi, à la ſincérité, à la Vérité. Enſuite on conclut que Dieu n'exiſte donc pas ; vu qu'un Etre contradictoire eſt une Chimère. Voilà comme la nouvelle Philoſophie démontre ſes paradoxes!

V I I I.

N'eſt-il pas bien étonnant, que le même Incrédule prétende à la fois ; « que l'exiſtence de l'Etre le plus im-» portant à croire & à connoître, n'a » pas même pour elle la probabilité « ;

& que le ſyſtême du Fataliſme eſt démontré avec évidence ?

IX.

Une intelligence infinie peut penſer à toutes choſes en même tems : elle voit d'un regard éternel tous les événemens paſſés, préſens & à venir. Dieu contemple ſon eſſence ; & ſans jamais ceſſer de ſe connoître lui-même, il embraſſe dans ſa penſée tous les ouvrages exiſtans & poſſibles. Il gouverne le monde par des Loix ſages & conſtantes : il ſçait tous les effets qui doivent en réſulter : il ne s'écarte jamais de ces Loix, que pour les raiſons les plus graves. Mais la raiſon de juſtice, eſt toujours grave pour l'Etre parfait. Si une Fourmi eſt capable de douleur, il faut aſſurer ſans crainte, que Dieu la dédommage de celle qu'elle a ſoufferte innocemment. Sous un Dieu ſouverainement juſte, revêtu d'une intelligence & d'une puiſſance infinies ; il eſt im-

poſſible qu'un être innocent ſouffre, ſans être pleinement dédommagé. Dieu arrêteroit plutôt le cours des aſtres ; abrogeroit plutôt toutes les loix phyſiques ; laiſſeroit plutôt retomber l'Univers dans ſon premier néant ; que de le permettre ! Il n'eſt donc pas immuable, répétez-vous ſans ceſſe ? Et moi, je vous réponds, que cela même eſt une preuve de ſon immutabilité. C'eſt une preuve qu'il aime l'ordre conſtamment, invinciblement. Au reſte, tout eſt tellement arrangé ; le plan de l'Univers eſt ſi bien conçu ; que les exceptions aux Loix générales ſont très-rares. Foible mortel ! Qui êtes-vous, pour juger l'Etre parfait ? Méditez reſpectueuſement ſa conduite, & jamais vous n'en ſerez ſcandaliſé ! Vous trouverez des raiſons ; & quand vous n'en trouveriez point, vous ſerez convaincu d'avance qu'il y en a. La ſeule contradiction manifeſte & palpable, pourroit excuſer vos blaſphêmes : où eſt-elle ?

X.

L'Etre ſage a tout prévu. S'il eſt néceſſaire, s'il eſt convenable qu'il y ait des exceptions aux Loix générales qu'il a poſées ; il a réſolu & ordonné ces exceptions de toute éternité. Donc, il eſt inutile de le prier? Indépendamment de nos prieres, les choſes auroient été comme elles iront? Mais, remarquez que la même intelligence, qui a prévu l'utilité d'une exception à ſes Loix, a connu auſſi de toute éternité les prieres qui la lui demandent. Elle les a exaucées de toute éternité. Ces prieres ont rendu, quoique futures, le miracle convenable pour le tems où elles devoient être offertes à l'Etre bon. Vous êtes libres de prier, ou de ne pas prier : mais vous n'êtes point libre de tromper la divine préſcience, qui connoît éternellement vos actions, ſoit libres, ſoit néceſſaires. En vain vous creuſez des précipices, ou vous rouvrez

ceux qui étoient comblés depuis plus de mille ans : nous tâcherons de n'y pas tomber.

XI.

Dieu n'a point de passions. C'est l'amour de l'Ordre qui l'engage à donner à l'homme la liberté ; à le récompenser, s'il a été vertueux ; & à le punir, s'il a été rebelle. Il est de l'Ordre que son ouvrage honore sa miséricorde & sa justice, ainsi que ses autres attributs : il doit donc permettre le péché ; quoiqu'il ne doive point influer dans les crimes de ses Créatures. Son infinité lui défend de multiplier ses Loix, pour empêcher le mal moral. Ses démarches sont d'un trop grand prix, pour qu'il les regle uniquement sur nos caprices. L'Ordre immuable veut que l'on estime les êtres, à proportion des perfections dont ils sont ornés. Ainsi toutes les actions de Dieu découlent du même principe, de son amour constant pour

l'Ordre; elles ne ſont jamais dictées par la paſſion.

XII.

Si nous vivons ſous l'empire d'une aveugle Deſtinée; je ne ſçais plus à quoi m'en tenir. Qui m'a dit, que je ſerai anéanti à la mort? (*) Qui m'a dit, que je ne paſſerai pas d'un état malheureux, à un état plus malheureux encore, & cela pendant toute l'éternité? Mais s'il exiſte un Etre parfait, une intelligence, une puiſſance, une juſtice infinies; je me conſole aiſément: mon malheur ne ſçauroit être que mon propre ouvrage; je ne ſerai jamais puni, que de l'abus de ma liberté. Au contraire; lorſque je me ſoumets à la vertu, je ſuis certain de la récompenſe.

(*) *Penſées Anti-Philoſophiques.*

XIII.

L'homme n'eſt point l'unique fin de la Création. Voilà pourquoi nous le voyons alternativement dans les plaiſirs & dans la douleur. Voilà pourquoi il y a tant d'irrégularité dans le monde moral, & dans l'Univers phyſique. C'eſt Dieu lui-même qui eſt la Cauſe finale de toutes choſes : les autres fins ſont ſubordonnées à celle-là. Son ouvrage diviniſé par la préſence de Jeſus-Chriſt, le glorifiera également ; ſoit que ſes Créatures ſe réuniſſent pour le louer, ſoit que le plus grand nombre l'outragent & le blaſphêment. Si, par notre faute, ſa bonté brille moins ſur nous ; ſa juſtice éclatera davantage. Les déſordres de la Nature phyſique ne ſont pas toujours des maux aſſez grands, pour obliger Dieu à multiplier ſon action, ou à corriger les Loix dont ils ſont des ſuites inévitables.

XIV.

L'Optimiſme, du moins celui de Malebranche, eſt trop raiſonnable, pour que je le condamne, ſur la parole de ceux qui ne l'entendent point. Voici en quoi il conſiſte : Dieu connoît éternellement tous les mondes poſſibles, & toutes les voies de les produire & de les gouverner. Il a été parfaitement libre de créer ou de ne pas créer ; parce qu'il ſe ſuffit pleinement à lui-même. Mais une fois réſolu de tirer quelque choſe du néant ; il a dû choiſir le ſyſtême, où les perfections de ſon ouvrage comparées aux moyens qu'il employe pour l'exécuter, donneroient le tout le plus digne de ſon Auteur. Ainſi il eſt évident que les Loix de l'Univers doivent être ſimples & fécondes. D'après ce principe, on demande aux Incrédules s'ils ſont bien certains ; qu'il y ait un autre ſyſtême poſſible, où l'on eût vu moins de déſordres & plus de

beautés

beautés dans l'Univers; ſans que la mul-
tiplicité des Loix, ou des exceptions à
ces Loix, diminuât trop le prix de tout
l'enſemble aux yeux de l'Etre parfait ?
Ils ne démontreront jamais la poſſibi-
lité d'un pareil ſyſtême. Donc, les ob-
jections qui naiſſent des déſordres de ce
monde, ſe diſſipent entierement à la
lumiere de l'Optimiſme. Au reſte qu'on
s'en ſouvienne ; Malebranche ne dit pas
en général ; *Tout eſt bien.*

De plus, il n'y a nulle équité à pré-
tendre, que la Religion ſoit reſponſa-
ble de toutes les opinions, que l'on ſou-
tient parmi nous. L'Egliſe tolere les er-
reurs même; lorſqu'elles ne ſont point
contraires aux dogmes de la Foi.

XV.

La vie n'eſt qu'un point relativement
à l'éternité. Quoique Dieu laiſſe quel-
quefois ici-bas la vertu dans les larmes ;
il n'eſt pas moins certain qu'il l'aime,
& qu'il la couronnera dans un autre

Monde. On conçoit facilement que les douleurs paſſagères que nous eſſuyons, ſont pour nous une ſource de mérites : mais il eſt impoſſible que l'Etre parfait ne faſſe pas tôt ou tard juſtice à ſes Créatures. Et lorſqu'il les récompenſera, il les récompenſera en Dieu, c'eſt-à-dire, infiniment. Ses bienfaits doivent porter l'empreinte de la main qui les accorde. C'eſt l'Etre ſans bornes qui nous témoignera ſon amour : nous ſerons donc heureux à jamais !

X V I.

Les biens dont nous jouiſſons ici-bas démontrent que l'Auteur de l'Univers n'eſt pas ſouverainement méchant. Ces biens nous rendent heureux, du moins en quelque maniere. Dieu compte donc la bonté parmi ſes Attributs. Mais tout ce qui eſt en Dieu, eſt infini. Donc, ſa bonté, conſiderée dans ſa ſubſtance, n'a point de bornes.

XVII.

Les Déiſtes ont contr'eux les partiſans de la Révélation : l'Athée a contre lui les uns & les autres. C'eſt ainſi que nos ennemis viennent quelquefois à notre ſecours !

XVIII.

L'Athéiſme plonge nos eſprits dans un vuide affreux. Quand je n'aurois qu'un fil pour me ſoutenir au-deſſus de l'abîme ; pourquoi voulez-vous le rompre ?

XIX.

» Nulles opinions ne ſeroient dan-
» gereuſes, ſi ceux qui les adoptent ne ſe
» croyoient pas obligés en conſcience
» de perſécuter, & n'en avoient pas le
» pouvoir «. Or, ſelon les principes de la Religion Chrétienne, nous nous croyons obligés d'aimer tous les hommes, loin de nous faire un devoir de

ſes perſécuter jamais. L'Egliſe n'a ſur ce monde aucune autorité qui puiſſe vous faire ombrage. Nos Princes, en qui réſide le pouvoir ſuprême de la ſociété, ne puniſſent les opinions, que lorſqu'elles troublent la tranquillité publique. Avouez donc que le Chriſtianiſme n'eſt point dangereux ?

XX.

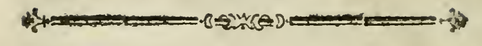
Les Miracles ſont des effets, qui, vu les circonſtances où ils ont été produits ; le peu d'apparence d'en trouver la Cauſe dans les Loix phyſiques que nous connoiſſons ; & poſé l'idée d'un Etre ſouverainement parfait, dont ils nous prouvent moralement la volonté ; doivent perſuader tout homme raiſonnable, & ami de ſes devoirs. Le reſpect infini que mérite l'Etre ſuprême ; ajoûte un poids immenſe à ces preuves, & leur donne la force des démonſtrations les plus évidentes. C'eſt ainſi que, pour obéir à mon Prince ; je n'attendrai pas, ſi je ſuis bon

citoyen, que ſes Ordres me ſoient géométriquement conſtatés.

X X I.

Dieu fait le moins de Miracles qu'il eſt poſſible ; ainſi il honore ſon infinité : il en opere autant qu'il eſt néceſſaire ; ainſi il honore ſa bonté, ſa juſtice. Mais il n'eſt abſolument immuable que dans ſa ſubſtance, & dans l'amour qu'il a pour l'Ordre eſſentiel ; la Loi inviolable & ſuprême de toutes les intelligences.





§. XXV.

Des Notions de la Divinité.

I.

La Morale a pour objet, de rendre l'homme heureux non-ſeulement ſur la terre, mais dans un autre monde qui ne finira point. Et la route qu'elle nous marque, eſt la ſoumiſſion à la Loi univerſelle, l'Ordre immuable & néceſſaire. Dieu lui-même eſt ſoumis à cette Loi : & il employe ſa puiſſance infinie, pour récompenſer ceux qui la reſpectent, & punir ceux qui la mépriſent.

II.

Un Dieu qui auroit toutes les autres perfections, excepté la Juſtice, ne ſeroit point aimable. Au contraire, plus l'Etre ſuprême eſt juſte, plus il eſt digne de notre amour. Sous ſon empire, le méchant n'eſt malheureux qu'autant

qu'il le veut ; mais la vertu n'a rien à craindre, & tout à eſpérer. Ainſi l'Etre ſouverainement parfait, manqueroit plutôt, s'il étoit poſſible, à tous ſes autres attributs, qu'à ſa juſtice ; puiſque, dans cette ſuppoſition, il ſeroit plus aimable, plus Dieu en un mot.

III.

» Soyez parfaits comme votre Pere » céleſte eſt parfait «, diſoit Jéſus-Chriſt à ſes Diſciples, & en leur perſonne à tout le genre humain. Or ſi nous conſultons l'idée de la perfection ſuprême ; nous trouverons que Dieu fait pour nous, tout ce qu'il peut faire, ſans violer l'Ordre. Faiſons donc pour nos ſemblables, tout ce que nous pouvons faire ſans devenir injuſtes. La Raiſon & la Religion nous montrent l'équité comme l'attribut dont l'Etre ſuprême eſt le plus jaloux : tâchons de l'exprimer dans notre conduite ; & nous approcherons de notre divin modéle, autant qu'il eſt

permis à des Créatures. Ne nous mêlons point de punir les crimes : laiſſons ce ſoin aux Princes, qui ont miſſion de Dieu & de la Société. Telle eſt notre morale !

I V.

Dieu aime l'ordre invinciblement : il veut donc que le crime ſoit puni. Son Fils daigne ſe revêtir de la Nature humaine : il offre volontairement ſa vie pour expier nos offenſes, dont la malice eſt infinie. Ainſi Dieu, ſans ceſſer d'aimer l'Ordre, ſans devenir injuſte, peut nous rendre la félicité que nous avions perdue par notre faute. Dieu ne dit-il pas : » Qu'il ne mange point la » chair des victimes ? qu'il ne ſe dé» ſaltere point dans leur ſang « ? S'il a ordonné des ſacrifices, c'étoit pour retracer continuellement à ſon peuple, & à tous les peuples de la terre, le grand Holocauſte, qui devoit être offert un jour ſur le Calvaire. Depuis qu'il eſt

consommé, tous les sacrifices sanglans ont disparu. C'est la figure, qui devient inutile lorsqu'on posséde la Réalité.

V.

Nous convenons qu'il y a eu un très-grand nombre de Chrétiens, qui ont mené une vie indigne de ce nom, & fort opposée aux maximes de l'Evangile. Ils eussent fait pis encore, s'ils n'eussent point cru la Religion! Je soutiens du moins, qu'ôté la Religion de l'Univers; il se fût commis des millions de crimes, qu'elle a empêchés. Pour me prouver le contraire, il faudroit qu'on pût me citer un autre monde aussi vieux que celui-ci, & où toutes les circonstances se trouvant parfaitement semblables, excepté la notion de la Divinité qui en seroit bannie, on me fît voir que les choses ont toujours été mieux, que sur la terre que nous habitons.

VI.

Il ne ſuffit pas de croire nos dogmes, & de pratiquer nos cérémonies, pour obtenir le pardon de ſes crimes. La Religion exige abſolument, que le cœur du coupable ſoit changé. C'eſt une vérité, que nous ne ceſſons de répéter aux enfans dans nos Catéchiſmes.

VII.

A entendre l'Athée, c'eſt lui qui, après ſoixante ſiécles de profonde ignorance, nous a enfin découvert la Nature de l'Homme. Que nous en dit-il donc ? Que l'Homme n'eſt qu'une machine !

VIII.

L'Egliſe a toujours fait gloire d'obéir aux Souverains. Jeſus-Chriſt lui a montré cet exemple : elle ne s'en écartera jamais. Elle condamne les Fanatiques

qui, pour quelque raiſon que ce puiſſe être, croiroient la révolte permiſe, ou autoriſée par le Ciel.

IX.

Nos Philoſophes qui ſe vantent d'être de pures machines; qui ſoutiennent que tous les hommes ſont de pures machines; accuſent la Religion: de quoi? de faire de nous de *pures machines*!

X.

Vous êtes étonnés que nous chantions dans nos Temples du Latin; quoique le peuple ne l'entende pas. Ne peut-il pas s'occuper de Dieu pendant ce tems? Peſez avec moi les raiſons qui autoriſent cet uſage. N'eſt-il pas certain que les Originaux s'alterent ordinairement; que dis-je? néceſſairement, dans les traductions? Nous croyons que nos Ecritures ſont divines; c'eſt-à-dire, que leurs Auteurs ont été inſpirés. La

Langue Latine étant devenue univerſelle, l'Egliſe adopta la traduction de la Bible, qu'elle jugea la meilleure; & quoiqu'elle y reconnût un grand nombre de fautes; comme elles n'intéreſſoient point le fond de la Religion; elle lui imprima le ſceau de ſon autorité, & voulut qu'on s'en ſervît excluſivement dans les pays Occidentaux. Rien de plus raiſonnable. C'eſt le moyen de conſerver l'Ecriture dans toute ſa pureté. Il ſeroit impoſſible qu'on changeât aujourd'hui un ſeul mot de notre Bible, ſans qu'on s'en apperçût. L'obligation de la lire tous les jours, impoſée au Clergé, ne lui permet pas d'ignorer les textes les plus eſſentiels. Les Payſans mêmes dont la mémoire ſeule agit à cet égard, ſerviroient dans l'occaſion, à conſtater un paſſage. La critique tireroit une grande utilité de leur ſimple routine. Ni les Copiſtes, ni les Imprimeurs, ni l'ignorance, ni l'oubli, ne dépraveront point nos Ecritures: graces

à cet usage, que vous condamnes. Dieu, pour les maintenir dans leur intégrité, ne sera point obligé de recourir à des voies extraordinaires. Or, si l'on autorisoit également les Traductions dans toutes les Langues ; n'est-il pas évident que les contre-sens se multiplieroient, & par conséquent les difficultés ? Du reste, il n'est point défendu aux peuples d'avoir l'Ecriture en langue vulgaire ; & l'on ne prêche pas en Latin.

X I.

Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes, sans doute. Mais il faut que la volonté Divine, soit clairement démontrée. Or, il est démontré par tous les Miracles, qui confirment la vérité de la Religion ; que Dieu nous commande d'honorer les Puissances ; qu'il nous défend de nous révolter, pour quelque raison que ce puisse être. Tant que la Religion sera vraie ; ce devoir demeurera indispensable : & quand, par

impoſſible, elle ceſſeroit d'être vraie ; la Raiſon ne nous permettroit jamais d'être rebelles.

XII.

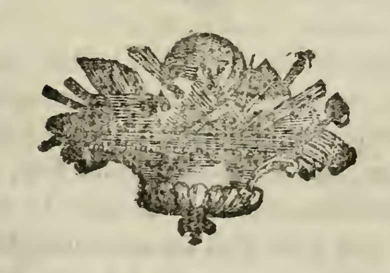
Je vous proteſte, que la préſence d'un Dieu Scrutateur des cœurs, m'inſpire infiniment plus de reſpect ; que la préſence d'un Athée, quelqu'honnête que vous puiſſiez le ſuppoſer.

XIII.

Nous ne ſoutenons pas que l'Athée n'ait aucun motif abſolument, de s'abſtenir du crime ; mais nous prétendons que le Déicole en a de beaucoup plus puiſſans. Ceux qui ſe tirent des châtimens que la Société inflige aux méchans, ſont communs au Déicole & à l'Athée. Mais ceux que nous fournit l'idée d'un Dieu rémunérateur & vengeur, n'agiſſent point ſur l'Incrédule.

XIV.

» Ce n'eſt qu'en éclairant les hom-
» mes, en leur montrant l'évidence,
» en leur annonçant la vérité, que l'on
» peut ſe promettre de les rendre &
» meilleurs & plus heureux «. Mais,
n'attendons pas que les Athées nous
éclairent; ils ont eux-mêmes beſoin de
lumiere, plus que perſonne.



§. XXVI.

De la Théologie Morale.

I.

Dieu ne commet point d'injuſtice, même en paſſant. Nous ſçavons que l'équité parfaite tient à ſon eſſence. C'eſt ſur ce principe que nous aſſurons que la vertu ſera tôt ou tard récompenſée, & le vice puni. Mais dans le fait, l'homme vertueux ſouffre, au moins ici-bas, & le méchant y proſpere? Dieu commet donc des injuſtices paſſagères, & cela poſé; comment prouver qu'un Dieu, qui a été injuſte une fois, ne puiſſe l'être cent ou mille fois? Je vous dis que Dieu n'eſt jamais injuſte. Je le ſoutiens, parce que je ſçais que Dieu eſt l'Etre ſouverainement parfait. La Juſtice eſt une perfection! Je vous dis, qu'il eſt impoſſible de démontrer qu'un ſeul homme ait jamais ſouffert, mal-

gré lui, au-delà de ſes mérites. Je vous dis enfin, que quand vous démontreriez que les innocens ſouffrent volontairement ici-bas; ce que je crois être quelquefois très-véritable; vous ne prouverez point que Dieu ne les dédommage jamais, ni dans cette vie; ni dans un autre ordre de choſes. Cette unique ſuppoſition ſuffit, pour mettre la divine Juſtice à couvert de tous les traits.

II.

La Vertu eſt une ſoumiſſion habituelle & conſtante à l'Ordre immuable, à la Vérité. La volonté divine eſt la regle de la nôtre; parce qu'elle eſt elle-même réglée ſur cette Loi univerſelle & ſuprême. Si, par impoſſible, la volonté de notre Dieu ceſſoit d'être conforme à l'Ordre & à la Vérité; nous ne devrions plus la prendre pour le modéle de la nôtre. Il eſt actuellement en Dieu des volontés générales, auxquel-

les je puis ſans crime me ſouſtraire?
C'eſt lui qui répand la pluie ; cela ne m'empêche point de me mettre à l'abri, pour n'être pas mouillé.

III.

Les Miracles prouvent que Dieu a parlé. Ces faits étonnans, opérés au grand jour, & revêtus de mille circonſtances qui les caractériſent, ne laiſſent aucune eſpéce de doute ſur la vérité de la Religion. La Raiſon nous aſſure, que ſi Dieu a parlé pour tous les hommes ; il doit avoir établi des interprétes de ſes oracles, qui veillaſſent à la ſureté d'un dépôt qui appartient aux ſiécles futurs, comme à ceux qui l'ont reçu immédiatement dans leurs mains. Ce n'eſt donc pas ſur ſa ſimple parole, que nous croyons l'Egliſe infaillible, & indéfectible à jamais.

I V.

On ne doit pas dire, que la morale n'eſt que » la ſcience des devoirs de » l'homme vivant en ſociété «. Quand il n'y auroit ſur la terre qu'un ſeul homme; tous les devoirs ne ſeroient pas anéantis pour lui!

V.

Les principes de la morale ſont les plus ſimples & les plus clairs de tous les principes. Il ne faut pas être Philoſophe pour les découvrir : tous les hommes les connoiſſent. Quand le Sauvage mange ſon pere par piété; ce n'eſt pas qu'il ne connoiſſe point cette maxime éternelle : *qu'il faut rendre le bien pour le bien* : mais c'eſt qu'il n'en ſçait pas faire l'application.

V I.

Vous avancez que », d'après ſon eſ» ſence, l'homme préférera toujours la

» vertu au vice, par la même néceſſité,
» qui lui fait préférer le plaiſir à la dou-
» leur » ? Nous voilà donc tous ver-
tueux ? Ainſi pourquoi tant déclamer
contre les Chrétiens & les Déicoles !

VII.

L'Athée nous dit : que nous ſom-
mes des inſtrumens paſſifs entre les
mains de la Néceſſité; que nous faiſons,
pour nous rendre heureux, tout ce que
nous pouvons faire ; que nous ne ſom-
mes pas les maîtres de nos actions. La
Religion nous dit : que nous ſommes
libres ; que nous pouvons, ſans ceſſe,
augmenter la ſomme de notre bonheur ;
qu'il exiſte un Etre ſage, immuable,
juſte, tout-puiſſant ; qu'il tient un
compte éxact de nos actions, de nos
penſées, de toute notre conduite ; &
qu'il récompenſera, ou punira chacun
de nous ſelon ſes œuvres. L'Athée nous
dit : que nos erreurs ſont inévitables ;
qu'il nous eſt impoſſible de juger des

choſes, autrement que nous n'en ju-geons en effet : la Religion nous exhorte à conſulter ſans ceſſe la Raiſon ; à ré-gler toujours nos jugemens ſur les vrais rapports des êtres ; elle nous fait crain-dre l'erreur comme la ſource féconde de tous nos malheurs ; elle nous ordon-ne de méditer & de nous inſtruire ; elle nous répete continuellement, que la ſcience eſt ſur la terre le plus beau prix de nos travaux ; que ſans elle la vertu ne peut guères ſe ſoutenir. L'Athée nous dit : que le méchant eſt néceſſairement tel ; qu'il lui eſt auſſi difficile de mo-dérer ſes paſſions, de ſe corriger de ſes habitudes, que de changer ſon or-ganiſation, ſon tempérament, les traits de ſon viſage. La Religion nous dit : que les paſſions en elles-mêmes ne ſont point mauvaiſes ; qu'il faut ſeule-ment leur impoſer des Loix ; que l'hom-me né avec les penchans les plus indo-ciles, peut les ſoumettre, par le ſecours de la Raiſon & de la Foi ; qu'il peut

devenir ſolidement vertueux avec un peu de courage. L'Athée nous dit : d'être ſociables, juſtes, paiſibles, indulgens, bienfaiſans; mais il nous avertit toujours que nos vertus ſont néceſſaires comme nos vices. La Religion nous conſeille la même choſe; mais elle nous aſſure qu'il ne tient qu'à nous de ſuivre ſes conſeils; elle nous montre l'éxemple d'un Homme - Dieu, qui a pratiqué avant nous toutes ces vertus. L'Athée nous dit : chériſſez la gloire, travaillez à vous rendre eſtimables; ſoyez actifs, courageux, induſtrieux; & ſouvenez-vous toujours, que vous êtes des inſtrumens paſſifs entre les mains de la Néceſſité. La Religion nous dit : ſoyez modeſtes; conſacrez vos jours au ſervice de vos aſſociés; occupez-vous de leur bonheur; c'eſt travailler à votre propre félicité. L'Athée nous propoſe pour modèles de pures machines. La Religion éleve nos regards juſqu'à l'Etre parfait, à la Vertu par

essence : » soyez parfaits, nous dit-elle,
» comme votre Pere céleste est parfait!
» Voyez, il fait briller son soleil sur
» les bons & sur les méchans; il répand
» ses pluies libérales sur les justes & sur
» les coupables ! Aimez donc jusqu'à
» vos ennemis ; faites du bien à ceux
» qui vous maudissent & qui vous per-
» sécutent «. L'Athée dit à l'époux d'ê-
tre tendre, de s'attacher à la compa-
gne de son sort ; mais à chaque instant,
il lui répéte : que les passions ne sont
que des mouvemens nécessaires *d'at-
traction, de répulsion, de gravitation
sur soi*! La Religion consacre le lien
conjugal; elle montre aux époux dans
leur alliance , l'image de l'union in-
dissoluble du Médiateur avec son Egli-
se ; elle leur recommande la fidélité réci-
proque ; elle la leur fait promettre aux
pieds des Autels & à la face de la So-
ciété. L'Athée dit aux enfans, d'aimer,
d'honorer, d'écouter leurs parens : la
Religion leur ordonne la même chose:

elle leur défend ſeulement de les préférer à leur véritable Pere, à l'Etre parfait, leur Créateur. Si elle veut qu'on leur déſobéiſſe modeſtement, lorſqu'ils exigent une injuſtice, elle ne permet jamais de leur manquer de reſpect, ni de les outrager. L'Athée dit au Sçavant : occupe-toi d'objets utiles; fais des découvertes avantageuſes; prouve que tout eſt Matière & Mouvement; que rien ne ſe fait dans le monde, qu'en conſéquence des Loix irréſiſtibles de la Deſtinée. La Religion lui dit : montre que le Grand Tout n'eſt pas un amas de boue; qu'il y a un Etre parfait, qui a donné à la Matière le mouvement & l'exiſtence; que l'homme eſt un composé de deux ſubſtances différentes; qu'il eſt libre & obligé de ſe ſoumettre à l'Ordre immuable des choſes, à la Loi univerſelle de toutes les Intelligences & de Dieu même; que ce Dieu a daigné parler au Genre humain; que la Raiſon eſt éternellement d'accord avec

la

ſa Foi ; que l'Athéiſme eſt un ſyſtême plein de contradictions, incapable de ſoutenir le regard de la Vérité. L'Athée dit au pervers ; de rougir de ſes crimes : il lui fait voir que ſes déréglemens les plus cachés influeront ſur ſa félicité dans ce monde. La Religion lui repète : » tremble dans l'attente des ju- » gemens d'un Etre ſuprême, témoin » de tes forfaits. Sa juſtice incorrupti- » ble, de la même main, punit le Vice, » & récompenſe la Vertu : profite du » tems qu'il te laiſſe encore ; répare tes » déſordres autant qu'il eſt poſſible ; tra- » vaille à changer ton cœur ; & n'ima- » gine pas, qu'il ſuffiſe de te proſterner » aux pieds de ſes Miniſtres, de faire » des offrandes ; pour obtenir le pardon » de tes excès «.

VIII.

La Religion n'eſt jamais en contradiction avec la ſaine Politique. L'Athée nous dit : vous êtes libres, quoique de

pures machines, quoique des *inſtrumens paſſifs* entre les mains de la Néceſſité : nulle Autorité ſur la terre, ne peut légitimement vous priver de vos droits. La Religion nous dit : que le Tout eſt plus grand que ſa partie ; qu'il faut ſçavoir dans l'occaſion, faire un ſacrifice généreux de ſes biens, de ſon repos, de ſa vie même, à la Société & aux Princes qui la gouvernent. L'Athée nous dit : d'aimer la Patrie qui nous fit naître, de la ſervir fidélement ; de nous unir d'intérêts avec elle, contre tous ceux qui tenteroient de lui nuire. La Religion nous recommande la même choſe ; elle nous condamne ; elle nous menace de la colère éternelle du premier Etre, ſi nous manquons à ces devoirs : elle veut que nous chériſſions nos Princes comme nos Peres, plus même que nos Peres ; que nous leur obéiſſions tant que la conſcience & l'Ordre immuable ne reclament point ; elle nous défend le murmure, la révolte ; quel-

que prétexte, quelque raiſon que ce puiſſe être, qui paroiſſe nous excuſer. L'Athée dit aux Princes : qu'ils ſont des hommes ; qu'ils n'ont rien au-deſſus de leurs ſujets, ſinon le ſuffrage de la Société. La Religion leur dit : que, choiſis une fois par la Société, ils tiennent parmi les mortels, la place de l'Etre ſouverain ; qu'ils n'ont point ici-bas de juges légitimes de leur conduite. Mais elle leur rappelle en même tems, qu'il eſt un Juge éternel, à qui ils doivent un jour rendre compte de leurs actions ; ainſi que le plus foible, & le plus obſcur de leurs ſujets.

IX.

L'homme veut invinciblement être heureux dans ce monde, ou dans une vie plus durable. Les Athées ne peuvent entendre parler de vie future ; ils diſent hautement : que » dans les ſociétés cor» rompues, il faut ſe corrompre pour

» devenir heureux «! C'eſt ainſi qu'on nous anime à la vertu!

X.

Je ne connois point de décret émané de l'Egliſe univerſelle contre l'Evêque de Saltzbourg, pour avoir ſoutenu l'éxiſtence des Antipodes! Ce ne fut point l'Egliſe univerſelle; mais l'Inquiſition qui condamna Galilée. Deſcartes fut perſécuté par Voëtius, & non par les Prêtres en général. Je ne penſe pas non plus; que ce ſoit en conſéquence d'un jugement de l'Egliſe, qu'il alla ſur la fin de ſa vie à la Cour de Suéde; mais plutôt ſur les invitations réitérées de la Reine Chriſtine; qui ſe fit Catholique, après l'avoir entendu parler de la Religion. On peut là-deſſus, s'en rapporter à l'Hiſtoire (*).

(*) *Vie de Deſcartes par M. Baillet.*

§. XXVII.

De la Croyance d'une Divinité.

I.

La plûpart des hommes ſont convaincus ſuffiſamment de l'éxiſtence d'un Dieu : tous du moins peuvent s'en convaincre. Il n'eſt rien qui ne démontre cette premiere vérité. La vue du Ciel, de la Terre, d'un Homme, d'un Inſecte, d'une Fleur, d'un Atôme eſt une preuve irréſiſtible pour celui qui a quelque choſe de plus que des yeux. Enfin l'autorité de la plus grande & de la plus ſaine partie du Genre humain, eſt un motif auquel ne ſçauroient ſe refuſer ceux qui n'ont pas la force de raiſonner par eux-mêmes. Il y a ſur la terre un très grand nombre de gens ſolidement vertueux ; je ne dis pas parfaitement : leurs fautes légères méritent l'indulgence de l'Etre ſuprême ; parce qu'elles ſont les

effets de notre commune fragilité. On peut dire qu'ils rempliſſent les vues de la Providence. Qu'ils ſoient Philoſophes ou non, peu importe ; pourvu qu'ils ſoient de vrais Chrétiens. Or c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de nier.

II.

Pour être convaincu de l'exiſtence divine, il n'eſt pas néceſſaire de ſçavoir raiſonner profondément ſur les Attributs de l'Etre ſuprême. Un homme qui voit la néceſſité d'admettre une premiere Cauſe intelligente & ſage des effets divers, que nous remarquons autour de nous; eſt Déicole par principe. Au contraire, les Fataliſtes ne peuvent jamais être perſuadés de leurs ſyſtêmes.

III.

La Religion Chrétienne ne craignit jamais l'examen, parce qu'elle eſt vraie.

Un Raiſonneur de bonne foi, ne peu
la connoître ſans l'adopter.

IV.

Il faut-bien diſtinguer les opinions Théologiques d'avec les dogmes de la Foi. Celles-là varient ſouvent, ſe perfectionnent & s'alterent. Les vérités révélées ont été crues dans tous les tems, & ſont enſeignées dans tous les lieux. Elles avoient dès la naiſſance du Chriſtianiſme toute la fixité qu'elles ont aujourd'hui : & les Conciles généraux ne font que les promulguer plus ſolemnellement. Il n'en eſt pas de la Religion comme des Sciences humaines ; elle n'a point paſſé par l'enfance ; elle ne ſubira point le déclin de la vieilleſſe ; elle eſt née, pour ainſi dire, dans l'âge mûr ; & conſervera toute ſa force & toute ſa vigueur juſqu'à la fin des ſiécles. Qu'on liſe les profeſſions de Foi, & les inſtructions de l'Egliſe dans ſes aſſemblées œcuméniques ; & l'on verra ſi ſa

doctrine a jamais été incertaine & flottante ! Admirez comme nous sommes assurés de nos faits : Nous convenons qu'il suffiroit, de montrer des contradictions palpables entre les décrets dogmatiques des divers Conciles Généraux ; pour renverser l'autorité de l'Eglise, & introduire le doute dans les esprits. Mais qu'on cesse d'opposer un Théologien à un autre Théologien ; afin que les moins instruits d'entre les Fidéles, ayent quelque lieu de s'imaginer que c'est l'Eglise infaillible qui varie.

V.

On demande » à tous les Théologiens du monde, s'ils peuvent se vanter d'avoir une connoissance réelle de » la Divinité » ? Tous les vrais Théologiens répondent : oui. On demande à tous les prétendus Athées, s'ils peuvent se flatter d'avoir étouffé la Religion sous le poids de leurs livres, & anéanti par leurs sophismes, l'Etre nécessaire & par-

fait ? Je ſçais bien ce qu'ils devroient répondre.

V I.

Il n'eſt point d'homme ſi groſſier, qu'il ne puiſſe être convaincu de ce qu'il faut croire, par la preuve ſenſible des miracles; & inſtruit de ce qu'il faut praquer, par les leçons intelligibles de l'Evangile.

V I I.

Lucréce avoit dit avant nos Incrédules; que l'ordre merveilleux de l'Univers ne prouve rien en faveur d'une Cauſe intelligente : *que l'œil n'a point été fait pour voir, ni les pieds pour marcher.* Pourquoi depuis que, ſans avoir recours à Dieu, il a ſi bien expliqué la Nature, tous les ſiécles ſe ſont-ils obſtinés à s'écrier avec nos Auteurs ſacrés : » que les » Cieux racontent la puiſſance & la ſa» geſſe de Dieu; & que le Firmament » annonce la force & l'adreſſe de ſes

» mains « ? Image poëtique : car il faut en avertir les Philosophes : qui exprime que l'Univers est l'ouvrage d'une énergie, & d'une connoissance supérieures.

VIII.

Dieu est un Etre sans bornes, & nous sommes finis. Nous pouvons le connoître imparfaitement en lui-même : mais nous pouvons le voir sensiblement dans ses Ouvrages. Le monde est une copie infiniment défectueuse sans doute ; mais la moins défectueuse possible des divines perfections. Dieu a fait précisément ce que vous demandez : il a écrit son nom autour de nous, avec les caractères les plus lisibles pour nos foibles yeux. Hélas ! voulez-vous donc que Dieu se dénature ; qu'il cesse d'être infiniment parfait, avant de l'adorer ? Cela n'est-il pas impossible ?



I X.

» Si Dieu eſt infiniment bon, quelle
» raiſon aurions-nous de le craindre «?
C'eſt répond le Chrétien, qu'il eſt infiniment juſte! & que ſa bonté infinie,
ne commence, pour ainſi parler, qu'où
ceſſe ſon infinie juſtice. Voulez-vous
quelque choſe de plus clair? Dieu eſt
l'Etre ſouverainement parfait. Or, la
perfection ſuprême embraſſe toutes les
Vertus. Eſt-ce que Dieu ne peut pas
répandre des biens infinis ſur ceux qui
tâchent de l'honorer, & cependant infliger des peines infinies à ceux qui les
méritent? Sa bonté ne contredit donc
point ſa juſtice? » S'il eſt infiniment
» ſage, de quoi nous inquiéter ſur no-
» tre ſort »? Nous ſerions ſans inquiétude, ſi notre ſort ne dépendoit que de
Dieu. Nous ſommes, hélas! convaincus, que nous pouvons réſiſter à la voix
de la conſcience, aux lumières de la
Raiſon. Voilà pourquoi nous appréhen-

dons d'abuſer de notre liberté, malgré les deſſeins favorables du Dieu qui nous l'a donnée. » Si ce Dieu ſçait tout ; pour-» quoi l'avertir de nos beſoins, & le fa-» tiguer de nos prieres « ? Nous ne prétendons pas, en le priant, lui rien apprendre de nouveau : nous voulons lui fournir des motifs de nous accorder nos demandes. Nous l'invoquons par notre grand Médiateur, auquel il ne refuſe jamais rien. Si nous ne ſommes pas toujours exaucés ; c'eſt que Jeſus-Chriſt n'avoue pas toujours nos prieres. » Si » Dieu eſt par-tout, pourquoi lui éle-» ver des Temples « ? Pour nous marquer ſenſiblement ſa préſence : nous accompliſſons les deſirs d'un Philoſophe moderne ; qui voudroit que dans tous les cercles, il y eût un ſiége pour Dieu ; il ne croit pas ſans doute, que Dieu doive venir s'y aſſeoir ? » Il eſt le maî-» tre de tout ; pour quoi lui faire des » ſacrifices & des offrandes « ? Ce n'eſt pas pour l'enrichir, mais pour

protester d'une maniere solemnelle ; que nous tenons tout de lui. Nous croyons qu'il y a en Dieu trois Personnes egales ; que la seconde s'est incarnée ; que son corps est l'unique victime digne du Ciel. D'après cette ferme persuasion, vous voyez que le sacrifice n'est point illusoire. Le Verbe a sur le corps & l'ame qui lui sont unis personnellement à lui seul, une espéce d'autorité qui ne lui est point commune avec le Pere & l'Esprit divin. Il peut donc offrir son corps, l'immoler réellement ? » Mais Dieu est juste ; comment croire » qu'il punisse des Créatures remplies » de foiblesses « ? Quelle que soit notre foiblesse ; il nous est libre de choisir entre le bien & le mal. » Si sa » grace fait tout en nous, quelle raison » auroit-il de nous récompenser « ? Il en a des raisons ; sa grace ne fait point notre consentement. » Il est tout-puis- » sant, comment l'offenser « ? Sans doute, que nous ne sçaurions le faire souf-

frir ; le rendre malheureux ; nous ré-
volter contre ſes décrets abſolus ; mais
nous pouvons déſobéir à l'Ordre immua-
ble des choſes, à la Loi ſuprême, à la-
quelle lui-même eſt ſoumis. Or il doit
punir ces déſobéiſſances. » Si Dieu eſt
» raiſonnable, comment ſe mettroit-il
» en colere contre des aveugles, à qui
» il a laiſſé la liberté de déraiſonner « ?
Précisément parce qu'ils veulent dérai-
ſonner, & agir en conſéquence. » S'il
» eſt immuable, de quel droit préten-
» drions-nous faire changer ſes de-
crets « ? Nous ne prétendons pas les
faire changer ; lorſqu'il nous exauce,
c'eſt par un acte éternel de ſa volonté,
qui avant tous les tems a été fléchie
par nos prieres. » Si ce grand Etre eſt
» inconcevable ; pourquoi nous en oc-
» cuper » ? Il n'eſt point inconceva-
ble ; mais incompréhenſible. Je connois
l'Infini, quoique je ne puiſſe le com-
prendre. » Si Dieu a parlé, pourquoi
» l'Univers n'eſt-il pas convaincu « ?

Parce qu'il eſt des hommes qui ne cherchent pas de bonne foi la vérité. » Si la connoiſſance d'un Dieu eſt la » plus néceſſaire ; comment n'eſt-elle » pas la plus évidente «? Je ne vous accorde point, qu'elle ne ſoit pas la plus évidente pour ceux qui ſe ſont occupés de lui ſuffiſamment ? Sentez-vous que ces difficultés n'effrayent que par le nombre ?

X.

» O Dieu ! dira l'Athée, qui eſpérant au moment de ſa mort s'endormir pour toujours, ſe trouvera en la préſence de l'Etre parfait, qu'il aura méconnu & négligé pendant ſa vie : » O » Dieu ! que j'ai ſi ſouvent & ſi té» mérairement blaſphêmé! Reçois main» tenant les hommages infructueux de » ta rebelle Créature ! Je ne t'accuſe » plus de m'avoir donné une liberté, » dont j'euſſe pu me ſervir comme tant » d'autres pour t'honorer, & devenir

» heureux. J'aimerois mieux ſans doute;
» à ne conſidérer que moi, n'être ja-
» mais né ; que d'avoir joui de la lu-
» miere. Mais tu ne devois pas, ô Etre
» infini, former tes décrets éternels ſur
» mes caprices inſenſés ! Hélas ! je pou-
» vois te connoître ; je t'ai connu mê-
» me aſſez, pour ne point t'outrager
» ſans remords ! Je conviens à la face
» de ta Juſtice & de l'Ordre immua-
» ble ; que j'ai mérité les peines que je
» vais ſubir : & quelque triſte que ſoit
» mon partage ; j'aime encore mieux
» expier mes crimes ſous la main de
» ta puiſſance équitable, que d'être,
» comme je le répétois ſans ceſſe, un
» *inſtrument paſſif entre les mains de la*
» *Néceſſité* ! Je ſuis certain, ô Juſtice
» ſouveraine, que mes douleurs n'ex-
» céderont point l'abus que j'ai fait li-
» brement de tes faveurs : mais ſous
» l'empire de la Fatalité, il n'y a que
» confuſion. O vous ! qui n'avez pas
» prêté l'oreille à mes ſacriléges raille-

» ries ! vous que j'approuvois malgré
» moi ! jouiſſez du bonheur que le Pere
» commun me deſtinoit ainſi qu'à vous ;
» & dédommagez-le à jamais avec le
» grand Médiateur, votre Sauveur &
» mon Juge «!

XI.

Nos Incrédules craignent apparemment que leurs converſions, au lit de la mort, ne ſcandaliſent leurs amis. Ils nous avertiſſent, qu'elles ſont toujours l'effet du dérangement de leurs cerveaux !

XII.

Si Dieu nous comble de faveurs ; nous lui devons de la reconnoiſſance. Nos remercimens, nos actions de graces, ne peuvent le rendre plus heureux ; mais il eſt de l'Ordre que la reconnoiſſance marche fidélement à la ſuite du bienfait : & Dieu aime l'Ordre invinciblement.

XIII.

» En faiſant attention au petit nom-
» bre des Elus, & au grand nombre des
» réprouvés; quel eſt l'homme de ſens,
» qui, s'il eût été le maître, eût conſenti
» à courir le riſque de la damnation éter-
» nelle »? Vous peut-être le premier.
Mais cette queſtion eſt inutile; l'homme
eſt l'Artiſan libre de ſon malheur. Du
reſte Dieu n'a point dû l'appeller à ſon
Conſeil ſuprême. Il n'a point dû régler ſa
conduite uniquement ſur les caprices in-
ſenſés de ſa Créature.





§. XXVIII.

De l'Impiété.

I.

Après avoir fait tant d'efforts ; pour renverser le thrône de la Religion ; il ne reste à l'Athée que le pénible sentiment de son impuissance : il convient que le thrône de la Religion paroît inébranlable !

II.

Qu'est-ce qu'un Athée ? C'est un homme qui prend la Matière pour l'Etre infiniment parfait ; qui se méconnoît & la Nature ; qui la regarde comme une grande machine existante par elle-même, & dont il est une roue infiniment petite ; qui doit, pour soutenir son système, poser entr'autres ces principes fondamentaux :

que le Tout n'est pas plus grand que sa partie ; & qu'une somme infinie n'est point inépuisable.

III.

» Notre Dieu, si l'on en croit l'A-
» thée, est un être dont on peut tout
» nier, & dont on ne peut rien affir-
» mer « ! A ces traits, nous ne reconnoissons pas notre Dieu ; mais le sien !

V I.

Procéder du connu à l'inconnu, c'est la marche de la Raison ; mais non pas celle des Athées. » Vous adorez ce que
» vous ignorez, pourroit-on leur dire ;
» & nous adorons nous, ce que nous
» connoissons ; ce que l'évidence nous
» découvre. La Matière, selon vous-mêmes, dérobe son essence à vos regards : l'Etre infini & parfait s'offre partout à nos esprits. Si l'Infini n'existoit point ; le monde ne pourroit subsister

un inſtant. Il faudroit dire que le néant l'environne ; qu'il lui eſt contigu de toutes parts : ou l'abſence du néant ſeroit la préſence de quelque réalité ultérieure. Mais ſi l'Infini exiſte, il eſt ſimple ; il eſt infini en une infinité de manières ; il eſt ſouverainement parfait : car il eſt impoſſible que ſa ſubſtance ſoit compoſée de parties ; impoſſible qu'elle réſulte d'un aſſemblage de réalités, entre leſquelles il regne une diſtinction véritable.

V.

Nos Théologiens ſont des impies, ſelon les Athées ; & non pas ceux qui ne croyent point Dieu !

VI.

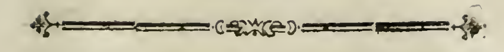
Si par Athée » l'on entend des Rai-
» ſonneurs, qui n'apperçoivent, & ne
» peuvent appercevoir, que de la Ma-
» tière eſſentiellement active & mobile,
» diverſement combinée, jouiſſante par

» elle-même de diverſes propriétés, &
» capable de produire tous les êtres que
» nous voyons «. Je ſoutiens qu'il n'y
a pas un ſeul Athée dans l'Univers,
qu'il n'y en a jamais eu, & qu'il n'y
en aura jamais.

VII.

Paſchal eſt Athée quand je le lis dans
nos Incrédules; mais quand j'ouvre ſes
ouvrages, je le retrouve toujours bon
Chrétien!





§. XXIX.

De la Morale des Athées.

I.

Il reſte à l'Athée des motifs puiſſans de s'abſtenir de bien des crimes ; mais le Déicole en a d'infiniment plus forts, d'éviter juſqu'aux moindres déſordres. Suppoſé qu'il n'y eût point de Dieu ; l'Athée de bonne foi devroit toujours demeurer ſoumis à l'ordre immuable, à la Loi univerſelle & ſuprême de toutes nos actions. Il devroit deſirer qu'il y eût un Dieu, une intelligence juſte & puiſſante, éternelle & immuable, amie de la Vérité & de la Vertu, infaillible dans ſes jugemens. Il devroit préférer ſon empire équitable à l'aveugle domination de la Néceſſité. Mais tous les devoirs qui découlent de l'é-

xiſtence démontrée de ce grand Etre ;
ſeroient nuls pour lui, dans cette extravagante ſuppoſition. La Sanction que la Société attache à certain crimes, l'effrayeroit ſans doute, le retiendroit ; s'il avoit reçu des paſſions dociles & modérées. Mais que ce frein ſeroit foible pour un tempérament né violent & fougueux ! Si, malgré la crainte d'un Dieu vengeur, la terre eſt maintenant ſouillée de vices ; quelles abominations, quels forfaits ne ſeroient point les ſuites d'un ſyſtême, où le méchant n'a pas plus à craindre au ſortir de cette vie, que le mortel le plus vertueux ? Non, ne prêtons point aux Athées des fureurs ſans bornes ! Mais repréſentons-leur, que l'homme n'obéit pas toujours à la Vérité connue ; & qu'en diminuant infiniment la Sanction des crimes, ils augmentent ici-bas le nombre, déja trop grand, des criminels. Ils ſe plaignent qu'on les injurie ? Eh bien ! accordons-leur

ſeur ſur ce point tout ce qu'ils nous demandent : ne les imitons pas. Il ſied aux défenſeurs de la Vertu & de la Vérité, d'être, s'il eſt poſſible, auſſi tranquilles, auſſi impaſſibles qu'elles !

II.

L'Athée, qui ſe flatte de connoître la Nature & ſes Loix, n'en connoît cependant guères, que les Noms. La Matière n'eſt qu'une portion infiniment petite de la Nature ; & les régles du Mouvement ne ſont pas même du nombre des Loix eſſentielles.

III.

L'Athéiſme, eſt trop contraire aux Notions communes, pour être adopté par une multitude : les Peuples deviendront plutôt Idolâtres qu'Incrédules. Si ce Syſtême n'a point cauſé de

révolutions dans le monde ; il n'en faut pas être étonné. Il n'eut jamais que peu ou point de Sectateurs. C'est encore un problême aujourd'hui pour beaucoup de gens ; de sçavoir s'il a existé de vrais Athées.



§. XXX.

Des Motifs de l'Impiété.

I.

IL faudroit avoir vu des Sociétés uniquement composées de Mécréans, pour être en état d'assurer jusqu'à quel point l'Ordre peut s'y maintenir. Or, il n'y a pas d'apparence que nos Philosophes puissent faire jamais cette expérience décisive. La Raison n'abandonnera pas assez notre espéce; pour que les Athées deviennent parmi nous le parti dominant. Retournons donc à la lumiere des Principes. Une Loi qui est soutenue de deux Sanctions, doit naturellement être mieux observée; que si elle n'étoit appuyée que sur une seule. Donc les Athées qui ravissent à l'Ordre immuable la Sanction d'un Dieu suprême, ouvrent le plus vaste champ à tous les crimes? *Si virtutis eras avidus, Rectique Boni-*

que tam ſitiens; quid Relligio tibi ſan-ćta nocebat?

I L

Tout eſt néceſſaire, ſelon les Athées. Les troubles, les crimes, les carnages, les révolutions, ſont une ſuite inévitable des Loix de la Nature. Ils devroient donc bien déteſter cette Nature, qu'ils préconiſent; puiſqu'ils ſe croyent en droit de vomir tant de blaſphêmes contre l'Etre parfait, qu'ils ſuppoſent fauſſement être la Cauſe de tous ces déſordres. Mais, diront-ils: Nous ne nous fâchons point contre la Matière; parce qu'elle eſt une Cauſe aveugle, deſtituée de malice ainſi que de bonté. J'entends. Elle ne vous en fait pas moins de mal. Elle traite également l'homme vertueux & le ſcélérat. Vous ne ſçavez où finiront vos malheurs: vous ignorez s'ils finiront! Votre ſort eſt beaucoup plus triſte que le mien! Je crois un Etre Parfait, dont les Attributs ne ſouf-

frent pas qu'il dérange, pour l'instant, le cours des Loix physiques ; mais qui sçaura me dédommager abondamment de ce que je souffre ici-bas, dans une vie qui ne sera plus soumise à la douleur. (*) Je le répéte : je trouve de l'équité jusques dans les Enfers : mais sous l'empire de votre Nécessité, je ne vois qu'injustice & confusion !

III.

Si Dieu étoit tel que les Athées me le dépeignent ; je cesserois de l'aimer. Mais de bonne foi ! les Athées sont-ils croyables en matière de Théologie ?

IV.

Il est démontré qu'il existe un Etre infini : nous concluons de son infinité, que des esprits bornés ne peuvent le comprendre. Mais sa substance n'est

(*) *Pensées Anti-Philosophiques.*

point inintelligible. Je puis aſſurer de Dieu, tout ce que la Raiſon me dit appartenir à la Réalité ſuprême & abſolument parfaite. Je puis en aſſurer auſſi les Attributs que Dieu lui-même a révélé qu'il poſſédoit. Sçachant que ſa Nature eſt incompréhenſible pour moi ; qu'elle eſt infiniment plus vaſte que ma penſée ; je crois facilement ſur ſa parole infaillible, des vérités qui ne contrediſent point celles que je connois d'ailleurs. Mais il faut que je ſois bien certain, que Dieu ne peut nous tromper, ce que la Raiſon me fait voir évidemment ; il faut encore que je ſois bien certain qu'il a parlé, ce qui m'eſt démontré par une multitude de miracles publics, & ſolemnels. C'eſt ainſi que je me défends de l'Impoſture. En un mot : je n'adore, dans l'Etre ſuprême, que les perfections, que la Raiſon & une Foi ſage me découvrent dans ſon eſſence infinie. Ne craignez donc pas qu'à la faveur de ſon incompréhen-

ſibilité, on me faſſe jamais croire des chimères.

V.

Tout homme eſt obligé de tenir ſa parole : C'eſt ſur la confiance mutuelle, que repoſe le vaſte édifice de la Société. Le Menſonge en attaque les fondemens ; & s'il ne les ſappe pas tout d'un coup, il les mine inſenſiblement, & peu à peu. Nous nous croyons obligés à la fidélité, envers tous nos ſemblables, envers tous les hommes, ſans exception. La ſainteté du ſerment rend nos promeſſes, lorſque d'ailleurs elles ne ſont point évidemment injuſtes, encore plus inviolables. L'intervention de l'Etre ſuprême dans nos engagemens, leur donne une ſolidité, dont ne peuvent jouir les contrats entre Athées !



VI.

Les Incrédules d'autrefois, nous objectoient que les Sauvages n'ont aucune idée de la Divinité. Souvent nous leur accordions ce fait ; & nous nous contentions de leur montrer, qu'on n'en peut rien conclure contre la Religion. Mais nos Athées leur eussent répondu pour nous, d'une maniere plus directe. Car ils prétendent que les Sauvages, plus ils sont maltraités de la Nature ; plus ils sont incapables d'Athéisme. Qui a raison des Incrédules modernes, ou de leurs devanciers ? Je ne m'en mets pas fort en peine.

VII.

Le Chancelier Bâcon soutient, » que » peu de Philosophie dispose à l'Athéis» me ; mais que beaucoup de profon» deur ramene à la Religion «. Je trouve cette proposition assez véritable, & surtout très-intelligible. Mais j'avoue que

je n'entends pas le commentaire des Athées. » La propoſition de Bâcon, di- » ſent-ils, ne ſemble indiquer rien, ſi- » non que les perſonnes les plus habi- » les ne peuvent ſe défendre des illu- » ſions de leur imagination, dont l'im- » pétuoſité réſiſte aux raiſonnemens les » plus forts «. Je concluerois ſeulement une choſe : c'eſt que les Commentateurs, de leur aveu, doivent être ſouvent dans l'illuſion. Car ils ſe mettent ſans doute au nombre des habiles.



§. XXXI.

Du Code de la Nature.

I.

NON, je le répéte : l'utile n'eſt jamais la meſure du vrai. Il n'eſt que trop certain que le Genre humain n'eſt point parfaitement heureux ; on ne ſçauroit dire que cela lui ſoit utile. Vous-mêmes, ô Athées, vous convenez que l'homme vertueux, eſt dans le cas de ſouhaiter qu'il exiſte un Dieu rémunérateur. Donc rien de plus funeſte que votre Syſtême ? il eſt effrayant pour les ames honnêtes ! Eſt-ce l'intérêt des Méchans qui eſt la régle de vérité ?

II.

L'Athée nous promet la liberté ; il nous la promet avec enthouſiaſme, au nom de la Nature qu'il ne connoît point.

Mais quelle liberté peuvent donc eſpérer de *pures machines, des inſtrumens paſſifs entre les mains de la Néceſſité* ? Quand vos Livres, quand vos longues déclamations contre la Religion, pourroient opérer quelque choſe ſur nos eſprits ; ces effets, ſelon vous, ne ſeroient-ils pas inévitables, ainſi que leurs Cauſes ? Quoi ? pour être libre, ſuffit-il de changer de joug ? Je prévois votre derniere réponſe. Vous ne m'arrachez pas à la puiſſance du Deſtin ; mais vous rendez mon ſort plus doux ? Qui vous l'a dit ? D'où ſçavez-vous ce qui m'eſt agréable ou pénible ? Vous aſſurez ; que nul homme n'a droit de juger, quelles ſont les choſes qui font la félicité d'un autre homme. Athée, ſi vous ne vous entendez pas vous-même, je vous plains ; mais je vous plains bien davantage, ſi vous vous entendez !

III.

Je dois à la Religion ce témoignage : que je n'ai rien trouvé dans le Syſtême de la Nature ; qui pût m'inſpirer la moindre défiance, ſur aucun des dogmes qu'elle nous enſeigne. Ce Livre même n'a ſervi, qu'à m'attacher de plus en plus aux vérités, démontrées ſi ſolidement, & ſi foiblement réfutées. Je n'ai point été ébloui de la morale de nos Incrédules : j'ai remarqué qu'en derniere analyſe, elle établit chaque Individu le centre de tous les êtres. Je penſe donc, que la doctrine de l'Evangile, eſt toujours la plus ſublime & la plus pure : & je crois que le Teſtament, qui porte le nom de M. Mirabaud, a dû être caſſé.

FIN.

TABLE

DES MATIERES.

A.

B.

C.

D.

F.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

S.

T.

FIN.

ERRATA.

Page 7, ligne 3, & i; *lisez* & il

Pag. 21, lig. 20, Ccelui; *lisez* Celui

Pag. 80, dans les lignes 16 & 17, *effacez* que

Pag. 158, lig. 5, ont ſouvent des; *lisez* ont ſouvent eu.









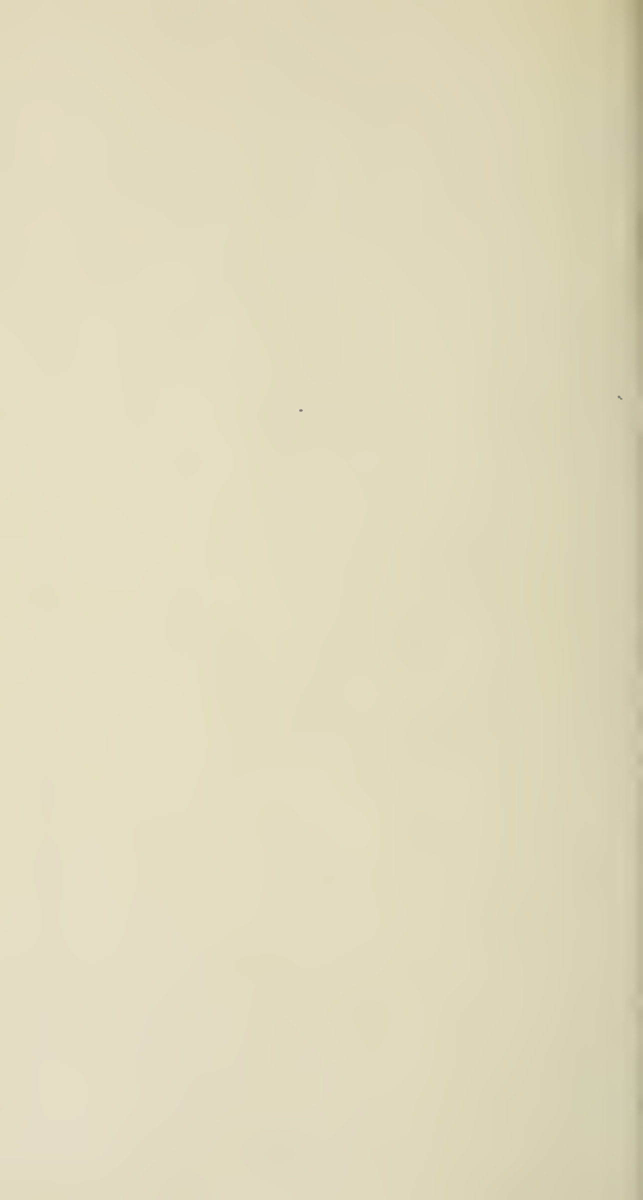












l'abbé Cannuset,
franz. Theologe

Erste Ausgabe

